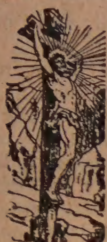
15e ANNÉE — T. 30

N° 679 — 25 NOVEMBRE 1933

LA DOCUMENTATION CATHOLIQUE



Adveniat Regnum Tuum

PARAIT LE SAMEDI (46 fascicules par an; tables semestrielles)

PRIX DU NUMÉRO : 0 FR. 75

ABONNEMENTS : six mois, 16 fr. ; un an, 30 fr. Etranger, variables selon les pays.

BUREAUX : 5, RUE BAYARD, PARIS-VIIIe

(Chèques postaux : Maison de la Bonne Presse, Paris, Cie N° 1668.)

Les Questions Actuelles — Chronique de la Presse — L'Action Catholique — Rev. d'Organisation et de Défense Religieuse

Sommaire analytique

LES « QUESTIONS ACTUELLES »
ET « CHRONIQUE DE LA PRESSE »

Académie française. — **Réception de M. François Mauriac, successeur de M. Eugène Brieux :** 963.

1° Discours de M. François Mauriac : 963.

Remerciements à l'Académie : Un double parrainage : Paul Bourget et Maurice Barrès : 963.

Eloge d'Eugène Brieux : Affinités et oppositions. — Vocation première : « Aller catéchiser les sauvages. » (« Le drame de la sainteté. » La perte de la foi chez Eugène Brieux. Le dialogue « entre la créature qui nie et le Créateur qui s'obstine »). — L'auteur dramatique. (Point de conflit : « L'auteur fut asservi par l'apôtre. » Le snobisme n'est pas son fait. Caractère de la pièce à thèse.) — L'art du dramaturge. (Le théâtre doit servir au bien public. Il ne le peut qu'en restant fidèle à son objet propre, qui est la science de l'homme. L'écrivain doit étudier l'homme tout entier : Il n'y a pas de théâtre social et de théâtre d'amour. Il n'y a que le drame humain; le théâtre d'amour que condamne Brieux, c'est celui du boulevard; c'est ce théâtre-là qu'a tué le cinéma... pour en reprendre les inventions à son compte. L'art théâtral. Ses difficultés.) — L'apostolat de la connaissance humaine chez Brieux. (Un philanthrope. Son souci de « démontrer » n'évince pas en lui l'observateur du cœur humain. Il a compris que les maux dénoncés par lui ne sont que le signe d'un désordre intérieur; il a commis des erreurs qu'explique son manque de métaphysique. On ne saurait lui dénier le bon sens.) — Brieux et le problème religieux. (Il veut une religion pour le peuple, non pour asservir celui-ci mais pour le consoler. Le peuple, tout comme les philosophes et les savants, a le droit de se poser le problème religieux.) — Manifestation extérieure de sa charité. (L'apôtre des soldats aveugles. Ce que l'argent ne pouvait faire, le cœur de Brieux l'a réalisé. « Le plus achevé des ouvrages de l'esprit ne vaut pas le moindre mouvement de charité ») : 964.

2° Réponse de M. André Chaumeix : 975.

Souhaits de bienvenue : artiste, moraliste, homme d'imagination : 975.

Eugène Brieux : Moraliste dont la morale n'avait aucun fondement métaphysique. — Ame sincère et généreuse : 976.

Eloge de M. Mauriac : « Prince orageux des inquiétudes infinies » : Débuts poétiques. (Poèmes remarquables par leur sensibilité.) — L'œuvre du romancier. (Mélange de mysticisme et de sensualité. Mauriac a su concilier les exigences de son art avec celles de sa foi. Œuvre d'une haute intention morale : Mauriac juge les hommes en chrétien pour qui le souci unique est le salut; il condamne leur amour du plaisir, leur légèreté; mais, après les avoir accablés, il leur montre le moyen de se relever; hantise du péché, mais nulle complaisance à son endroit. Les enseignements de la religion, Mauriac ne montre que les côtés sévères. Puissance de l'art de François Mauriac.) — Objections que soulève cette œuvre. (Rigorisme excessif ; il faut croire simplement et bonnement. Dangers de la peinture du mal : Satan fait aujourd'hui de la psychanalyse; « La morale veut que nous fassions effort pour intervenir parmi nos fatalités ». Les tendances de la culture française : primauté de l'esprit sur l'instinct.) — Une évolution en cours dans l'œuvre de Mauriac. (Plus de possédés dans le grand drame de la tentation : des vainqueurs) : 978.

Bibliographie. — I. L'œuvre de M. François Mauriac. — II. Etudes sur l'œuvre de M. Mauriac : 987.

Cercles catholiques d'ouvriers. — **L'Association Maurice Maignen** (L. MADELIN, *Echo de Paris*) : 993.

Si le pays a résisté aux doctrines dissolvantes, il le doit aux efforts de quelques hommes. Maurice Maignen et le Cercle Montparnasse. Sa rencontre avec Albert de Mun (pour le rapprochement des classes par l'apostolat des ouvriers). L'œuvre des cercles catholiques d'ouvriers (un rêve irréalisé; la moisson a néanmoins donné des fruits appréciables).

DOSSIERS DE « LA DOCUMENTATION CATHOLIQUE ».

Questions économiques. — **La technocratie. I. — Une nouvelle doctrine économique** (F. J. LEDUC, *Revue trimestrielle canadienne*) : 997.

Considérations sur la crise actuelle et sur la technocratie. — Historique de la nouvelle doctrine économique : L'animateur Howard Scott. — Définition. — Idées directrices du système : 1° Perfectionnement de la technique et chômage (exemples et chiffres : dans l'industrie automobile; dans l'industrie lainière; dans la production des briques et des ampoules; dans la production des cigarettes; autres exemples). Critiques et dénégations. 2° Structure financière actuelle. 3° Réduction des heures de travail et conditions de vie. 4° Dictature des techniciens. — Conclusion : Certaines idées des technocrates sont bonnes, mais leurs conclusions sont exagérées.

II. — La théorie « technocratique » des valeurs (ALBERT DESPAUX, *Orientation économique et financière*) : 1010.

Le nouvel étalon des valeurs. — Le système des prix.

III. — L'évolution sociale d'après les technocrates (MAURICE DRUESNE, *Les problèmes économiques et la technocratie*) : 1012.

L'évolution sociale dépend uniquement de la consommation d'énergie. — Critique du système social de M. Scott. — La société « technocratique » future : 1° Vie individuelle et vie sociale. 2° L'art et la religion. 3° La consommation ne sera plus limitée par le pouvoir d'achat mais par les besoins. 4° La monnaie sera basée sur l'énergie. — Conclusion : La technocratie se place entre le socialisme et le communisme.

Ephémérides (du 13 au 29 octobre 1933) : 1016.

La présente livraison contient en supplément les **TABLES ANALYTIQUE, ONOMASTIQUE ET CHRONOLOGIQUE DU TOME XXIX** *(janvier-juin 1933).*

LES « QUESTIONS ACTUELLES » ET « CHRONIQUE DE LA PRESSE »

ACADÉMIE FRANÇAISE

Réception de M. François Mauriac successeur de M. Eugène Brieux

M. François Mauriac *ayant été élu par l'Académie française à la place vacante par la mort de* M. Brieux, *y est venu prendre séance le* 16 *novembre* 1933 *et a prononcé le discours suivant* (1) :

DISCOURS
de M. François Mauriac

Messieurs,

Remerciements à l'Académie.

Un double parrainage : Paul Bourget et Maurice Barrès

Comme il n'existe pas, pour un écrivain, de plus grand honneur que celui d'être appelé à siéger parmi vous, la joie qu'il éprouve à vous témoigner sa reconnaissance devrait être sans ombre. Mais faut-il que votre nouvel élu soit insatiable ! Il ne lui suffit pas de la promptitude avec laquelle vous l'avez accueilli. Tant d'illustres suffrages réunis sur mon nom ne peuvent qu'adoucir ma tristesse de ne pas trouver aujourd'hui, pour me sourire à l'arrivée, celui qui, en quelque sorte, m'avait béni au départ.

Si l'on peut dire qu'un homme de lettres vient au monde avec son premier livre, en la personne de Maurice Barrès votre Compagnie s'est penchée sur mon berceau : elle m'a donné l'être et la vie. Avant l'extraordinaire fortune qui m'échoit aujourd'hui, mes 20 ans avaient eu déjà le bénéfice d'une élection singulière. L'écrivain le plus aimé, que j'admirais au point de n'avoir pas osé lui adresser mon premier livre, soudain je le voyais me distinguer dans la jeune foule qui le pressait de toutes parts, s'approcher de moi, demeurer attentif à mes balbutiements. A vrai dire, cette voix d'enfant ne fût jamais venue jusqu'à lui, si le maître du roman psychologique, si Paul Bourget ne lui avait, un jour, récité quelques vers des *Mains jointes*. Ebloui par ce double parrainage, un jeune homme risquait de céder à l'enivrement ; mais le témoignage public que Maurice Barrès me donna de son estime éveilla en moi, et pour toujours, l'ambition de ne pas faire mentir un tel prophète, lorsque, ayant écarté les frêles roseaux de mes poèmes, il avait cru y découvrir une source.

Pour lui donner raison, pouvais-je faire mieux que d'avancer dans le chemin que m'avaient déjà frayé *Sous l'œil des barbares* et *l'Homme libre*, et qui, lorsque j'étais encore un adolescent tourmenté au fond de sa province, m'avaient ramené à la vie intérieure de ma pieuse enfance par les détours enchantés d'une pensée et d'un art tout profanes ? Après ma mère chrétienne, qui avait tant souhaité de voir ce jour que je vous dois, après mes maîtres religieux, Maurice Barrès acheva de me persuader que le royaume qu'il nous faut atteindre est bien au dedans de nous. Sans ce fils de Pascal, tout ce qui est humain ne me fût pas devenu l'objet d'une curiosité à ce point ardente.

ÉLOGE D'EUGÈNE BRIEUX

C'est, en partie, grâce à ses leçons que devant un homme aussi différent de moi qu'Eugène Brieux, et en dépit de ce qui nous séparait, j'ai éprouvé d'abord une sympathie, très tôt changée en un sentiment plus profond.

Ce n'est pas que j'aie eu le bonheur de le connaître ; mais nous pouvons nous lier avec les morts.

Affinités et oppositions.

Ce Brieux que je n'ai jamais rencontré en ce monde, je vis dans son intimité depuis qu'il n'est plus là. Je l'interroge ; parfois je m'impatiente ; je lui adresse des objections. C'est un homme tout droit et qui n'a que faire de nos éloges, s'il n'a pas obtenu l'adhésion de notre cœur. Au reste, les résistances que je lui oppose peuvent être vives, sans que je coure le risque d'aller trop loin, ni de manquer à ce que je lui dois : c'est qu'avant tout débat il existe entre nous un accord profond, né d'une découverte dont la portée est immense et que j'ai faite grâce à lui. Peut-être est-ce trop dire... Comment définir cette vérité, depuis longtemps pressentie, sans doute, mais dont Eugène Brieux m'a aidé à prendre conscience ?

Vocation première : « Aller catéchiser les sauvages ».

« Tout enfant, a-t-il écrit, je rêvais d'aller sauver les petits Chinois dont les *Annales de la Propagation de la Foi* me racontaient les martyres. J'ai voulu aller catéchiser les sauvages. »

Le maître, devenu illustre, notait ce souvenir sans doute en souriant un peu. Et pourtant, qui dira si ce n'est pas dans nos premières années que nous comprenons le mieux ce qui est exigé de nous ? La parole intérieure sonne clair dans cette atmosphère limpide, sous ce ciel de l'enfance que ne ternit encore aucune passion.

« Le drame de la sainteté ». La perte de la foi chez Eugène Brieux

L'auteur de vingt pièces célèbres était peut-être né pour ne vivre qu'un drame, le plus beau de tous, et, sous une forme ou sous une autre, toujours sanglant : le drame de la sainteté.

(1) Les « parrains » de M. François Mauriac étaient M. Paul Valéry et M. Henry Bordeaux. — On trouvera dans *la D. C.* du 10 déc. 1932 (n° 636) un « état » de l'Académie française au 1. 12. 32. Depuis cette date et avant M. Mauriac, l'Académie a reçu un nouveau membre : M. Abel Bonnard (*D. C.*, t. 29, col. 771-780 et 881-895 : nos 652 et 653).

Au vrai, que signifie, pour un Brieux : perdre la foi ? Ecoutons-le encore, à la fin de sa carrière : « J'étais né avec une âme d'apôtre », déclare-t-il dans la préface de ses *Œuvres complètes*, « je n'en tire aucune vanité, ce n'est pas moi qui me la suis créée. Mais la vue de la souffrance des autres m'a toujours été insupportable... » Une part de lui-même, celle qui naguère réagissait avec violence à l'appel de ce qu'il croyait être la grâce, subsiste encore, bien qu'il se soit persuadé que la grâce n'existe pas. Le chrétien est cet homme qui poursuit un dialogue ininterrompu avec son Dieu. Il se repose, selon la parole fameuse de Newman, « dans la pensée de deux êtres, tous deux uniques, suprêmes, tous deux attestés par une évidence éblouissante, moi-même et mon Créateur ». Dans la perte de la foi, l'un des deux interlocuteurs dont parle Newman ne croit plus à l'existence de l'autre. Mais il arrive que cet autre s'obstine, et que, nié et renié, il demeure.

Le dialogue « entre la créature qui nie et le Créateur qui s'obstine ».

Tout se passe, dans le destin d'Eugène Brieux, comme si celui des deux dont l'existence n'est plus reconnue ne tenait pas compte de cette négation. Il semble dire : « Tu ne crois plus en moi, mais moi je crois encore en toi. Tu ne me vois plus, et jamais je ne fus si proche... » Et, de fait, ceux du dehors ne s'y trompaient pas : A propos d'Eugène Brieux, on parlait couramment de « chrétien sans la foi » et de « saint laïque ». Il n'avait pu rejeter de son baptême que le prénom qu'il y avait reçu, — non la grâce qui, malgré lui, pénétrait toutes ses pensées, tous ses actes.

Telle est, Messieurs, cette vérité pleine de consolation qui m'est apparue en méditant la vie de Brieux, ou plutôt qui m'est devenue sensible au contact de cette grande âme. Le dialogue cornélien s'échange jusqu'à la dernière heure entre la créature qui nie et le Créateur qui s'obstine : *Je ne vous connais plus. — Je vous connais encore...* S'il faut être deux pour s'aimer, il faut être deux aussi pour ne plus s'aimer, et Celui qu'on croit ne plus aimer parce qu'on croit qu'il n'existe pas, se dérobe pour avoir le bénéfice de notre amour. Il prend, par exemple, l'aspect douloureux de ces aveugles de guerre à qui Eugène Brieux consacra toutes les richesses de son admirable cœur.

L'auteur dramatique.

Point de conflit : « L'auteur fut asservi par l'apôtre »

Mais cet apôtre, cet apôtre malgré tout chrétien, qui se manifeste dès l'enfance dans Brieux, se heurte en lui à un auteur dramatique.

En apparence, il n'y eut entre eux aucun conflit, puisque, dès sa première pièce, l'auteur fut asservi par l'apôtre : « J'ai passé ma vie à écrire ce qu'on appelle des pièces à thèse, déclare-t-il. J'ai toujours envisagé le théâtre non comme un but mais comme un moyen. J'ai voulu par lui non seulement provoquer des réflexions, modifier des habitudes et des actes, mais encore déterminer des arrêtés administratifs qui m'apparaissaient désirables. J'ai voulu que, parce que j'aurais vécu, la quantité de souffrances répandue sur la terre fût diminuée d'un peu. » En dépit de ce « j'ai voulu » où l'apôtre, s'affirme, le dramaturge que Brieux portait en lui résista sourdement à un tel parti pris d'être utile et de servir, et il semble bien qu'il dut à cette résistance d'avoir écrit ses meilleurs ouvrages.

Le snobisme n'est pas son fait.

Mais avant d'aller plus loin, admirons d'abord, dans l'auteur des *Avariés* et des *Remplaçantes*, cette miraculeuse indifférence à l'opinion des délicats. Le snobisme n'est pas son fait. Il va droit son chemin d'auteur à la fois très social et très bourgeois — ce chemin glorieux qui part du Théâtre libre pour aboutir à l'Académie française — sans paraître même soupçonner l'existence des cénacles qui abondent en ces années 80, et où l'art ne souffre d'autre fin que lui-même. Il les connaît pourtant, ces cénacles, et l'horreur qu'il en a lui inspire même son œuvre de début, ces *Ménages d'artistes*, où Antoine, qui les joua, eut beaucoup de mérite, il faut en convenir avec Brieux lui-même, à pressentir le futur auteur de *la Robe rouge*. *Ménages d'artistes* tend à prouver que tous les poètes d'avant-garde abandonnent leurs femmes, laissent leurs enfants mourir de faim, et cherchent leur inspiration dans l'absinthe.

Caractère de la pièce à thèse.

Ces trois actes, qui, sauf pour un esprit divinateur comme était celui d'Antoine, ne décèlent aucune des qualités maîtresses des grandes œuvres de Brieux, trahissent en revanche le défaut dont quelques-unes ne sont pas exemptes : cet arrangement du réel pour les besoins de la cause qu'il prétend illustrer. Dans *Ménages d'artistes*, il aurait suffi qu'un seul de ces rimeurs ivrognes dont on nous peint les mœurs horribles ait eu du génie : le problème d'ordre à la fois esthétique et moral, envisagé par Brieux, nous aurait alors passionné. Mais l'auteur, en ne nous montrant que des ratés ineptes, feint d'oublier que ce « tapeur » s'appelle quelquefois Charles Baudelaire, et cet alcoolique, Paul Verlaine. Ainsi enlève-t-il beaucoup de portée à un débat dont il supprime les données qui le gênent.

Débarrassons-nous de ce reproche que nous ne pouvons éviter d'adresser parfois à Eugène Brieux : la règle du jeu de la pièce à thèse devrait être, nous semble-t-il, d'accumuler en trois actes tous les obstacles que la vie réelle oppose à l'opinion défendue par l'auteur, et d'en triompher aux yeux du public. Mais qu'il s'agisse des méfaits de l'Instruction publique comme dans *Blanchette*, ou de ceux de la politique comme dans *l'Engrenage*, ou de ceux de la science comme dans *l'Evasion* ; qu'il s'agisse de nourrices ou de magistrats, ce créateur, qui a quelque chose à prouver, succombe trop aisément à la tentation de tout arranger d'avance, pour que le monde qu'il crée lui donne raison.

Nous ne jurerions pas que l'auteur de *Ménages d'artistes* ait eu grand mérite à braver, sur ce point, l'opinion des écrivains purs, des écrivains qui, pour être quelquefois — mais guère plus que les autres hommes — dépourvus de scrupules dans leur vie privée, sont en revanche très scrupuleux pour tout ce qui touche à ce que saint Paul a appelé « la sainteté de la Vérité » ; car cette vérité humaine est sainte, elle aussi, cette vérité que, dramaturges ou romanciers, nous nous efforçons d'atteindre, et qu'il nous est interdit d'altérer, de falsifier, fût-ce pour être édifiant ou pour obtenir des arrêtés administratifs.

L'art du dramaturge.

Ici, Messieurs, Brieux protesterait sans doute, et ce serait avec raison, car le théâtre qu'il nous a laissé, si nous l'envisageons dans son ensemble, est un théâtre vivant, humain, peuplé de créatures

charnelles. Sans doute a-t-il cru que l'apôtre, en lui, avait asservi l'auteur dramatique; il a voulu cet asservissement, et dans quelques-unes de ses pièces, qui ne sont pas les meilleures, il l'a sans doute obtenu. Mais le dramaturge, à chaque instant, prend d'admirables revanches. Dans les limites que lui impose l'apôtre, en dépit des consignes qu'il en reçoit, il s'arrange presque toujours pour rejoindre la vie ; il accepte de son tyran des personnages abstraits, fabriqués de toutes pièces pour l'illustration d'une thèse, et il arrive, bien des fois, à leur donner un cœur de sang et de chair.

Le théâtre doit servir au bien public.

D'ailleurs, cet apôtre social et cet auteur dramatique, qui sont aux prises dans Brieux, se mettraient aisément d'accord, me semble-t-il, sur le but à atteindre, qui est d'être utile aux hommes. Je demeure en effet persuadé que le théâtre le plus désintéressé en apparence, et le plus poétique, s'adresse trop directement à la foule pour prétendre ne lui rien apporter de positif et pour ne lui dispenser aucune lumière. Même quand il travaille dans sa chambre solitaire, l'homme de théâtre a toujours présents à sa pensée tous ces visages tournés vers la scène, ces yeux écarquillés et ces bouches béantes. Alors que le romancier, parce qu'il ignore ce contact direct avec le public, laisse ses créatures prendre forme en lui, suivre librement leur loi, et ne se soucie guère de lecteurs qui lui resteront toujours inconnus, le dramaturge, au contraire, n'écrit pas une ligne sans l'entendre d'avance, telle qu'elle sera prononcée, ni sans s'efforcer de prévoir la réaction des spectateurs qui attendent, qui espèrent ils ne savent quoi... Mais l'homme de théâtre, lui, connaît bien l'objet de cette attente, et si nous avions pu douter qu'Eugène Brieux fût un créateur soucieux des exigences de son art, il suffirait, pour nous rassurer, de ces quelques lignes dans la préface à ses *Œuvres complètes :* « Qu'allons-nous chercher au théâtre ? se demande-t-il. Nous allons nous y chercher nous-mêmes. Nous allons voir l'imitation de la vie, de notre vie... L'art n'est qu'une sympathie... Nous voulons avec d'autres êtres sentir, souffrir, aimer; et nous allons au théâtre pour trouver, par ce moyen, l'exaltation de notre personnalité. »

Messieurs, il est très vrai que nous demandons d'abord, à l'art théâtral, l'exaltation de notre personnalité, parce que l'homme (et le saint lui-même) cherche toujours, et avant tout, son plaisir. Mais un grand auteur dramatique nous y dispense, par surcroît, une joie plus haute, plus rare, à laquelle les bonnes gens du parterre n'avaient pas songé en payant leur billet, je veux dire : une connaissance accrue de nous-mêmes.

Il ne le peut qu'en restant fidèle à son objet propre, qui est la science de l'homme.

Si Brieux a eu raison de croire et de professer, toute sa vie, que le théâtre doit servir au bien public, il a eu le tort d'avoir trop souvent perdu de vue cette vérité qu'il connaissait pourtant et qu'il a su mettre en pratique dans ses meilleures œuvres : l'art dramatique ne peut servir l'humanité qu'en demeurant fidèle à son objet propre qui est la science de l'homme. Certes, nous sommes reconnaissants à Brieux d'avoir, grâce à sa pièce *les Remplaçantes*, préservé de la mort beaucoup d'enfants de la campagne; et par *les Avariés*, d'avoir répandu en France, et dans le monde entier, des instituts prophylactiques et des dispensaires ; mais l'auteur de l'admirable *Robe rouge*, de *Blanchette*, des *Trois Filles de M. Dupont*, des *Hannetons*, est, avant tout, notre bienfaiteur dans la mesure où il rend au public ce que le public lui a prêté, et où, psychologue, il nous enrichit de sa propre expérience.

Car tout observateur désintéressé du cœur humain, qu'il le veuille ou non, sert la vérité. La terrible imprécation de Bossuet contre Molière, nous ne croyons pas qu'elle ait été ratifiée par le Dieu qui ouvrit à Catherine de Sienne cette cellule que la Sainte appelait « la cellule de la connaissance de soi-même ». Oui, d'abord se connaître. C'est pour nous un grand sujet d'étonnement que les chrétiens qui croient à la parole : « Le royaume de Dieu est au dedans de vous » montrent une telle méfiance à l'égard des écrivains qui se sont efforcés de frayer une route à travers nos ridicules et nos vices, jusqu'à ce royaume intérieur. Combien peu d'hommes auraient le courage de se regarder en face si les dramaturges, les romanciers, les moralistes, ne les y obligeaient ! Il faut que quelqu'un nous impose cette confrontation avec nous-mêmes ; et sans doute mieux vaudrait que ce fût un Bossuet, un Bourdaloue, du haut de la chaire chrétienne, qu'un Molière ou qu'un Brieux. Mais beaucoup, qui ne vont plus au sermon, vont encore au théâtre. N'en déplaise à Bossuet, Molière, quand il est très grand, ne flatte pas notre passion ; parce qu'il a existé, il ne nous est plus permis d'ignorer en nous l'Harpagon dont nous portons peut-être le germe, ou le Tartuffe en puissance. Un artiste profondément imbu de ce que nous appelions tout à l'heure la sainteté de la vérité, pourvu qu'il découvre nos faiblesses, sans flatterie, sans connivence ni complaisance, a bien mérité de ses frères. Même s'il n'est pas chrétien, il a travaillé au seul progrès humain qui ne soit pas un leurre, et qui est le progrès intérieur, ce que Barrès appelait l'éducation de l'âme.

L'écrivain doit étudier l'homme tout entier.

Il n'y a pas de théâtre social et de théâtre d'amour. Il n'y a que le drame humain.

L'homme, mais l'homme tout entier, voilà l'objet propre de notre étude, et il importe de ne pas le diviser. Eugène Brieux nous surprend lorsque dans la préface à ses *Œuvres complètes* il oppose le théâtre social, où il excelle, à ce qu'il dénomme le théâtre d'amour. Pourtant il n'existe pas, d'un côté, le mari, l'amant que l'amour seul intéresse, et de l'autre, le médecin, le financier, l'économiste tout occupés de ce que Brieux appelle « les questions graves ». Au vrai, dans ses meilleures œuvres, lui-même n'a pas tenu compte de cette opposition factice, et ses pièces les plus sociales aboutissent presque toujours à un débat entre deux cœurs : il ne serait pas le grand dramaturge que nous admirons s'il n'avait eu d'abord le respect de l'unité humaine. Cette unité, c'est, entre toutes nos passions, l'amour qui nous oblige à la connaître. Nous apprenions déjà, sur les bancs du collège, que leur amour nous éclaire Néron et Tartuffe. Et si les écrivains d'aujourd'hui ont abusé de cette méthode au point de se poser d'abord, devant un être, et avant toute autre question, celle de son comportement amoureux, il faut reconnaître qu'ils y ont découvert un extraordinaire raccourci pour atteindre au plus secret de la personne humaine. D'ailleurs, la présence d'un seul rôle de femme dans une pièce du théâtre social suffirait à la transformer en une pièce du théâtre

d'amour. Reconnaissons-le : théâtre social, théâtre d'amour, cela n'existe pas ; ce qui existe, c'est le drame humain. L'histoire du cœur humain, avec toutes ses puissances d'attachement, d'adoration et de haine, a-t-elle beaucoup évolué depuis qu'il y a des hommes et des femmes qui se poursuivent et qui se fuient ? Brieux a écrit : « A chaque époque sa fatalité et son théâtre... » Cela ne nous paraît juste que pour ce qui touche à la forme, à l'expression. Mais, pour le fond, le temps ne fait rien à l'affaire. A moins que le dramaturge ne croie à la toute-puissance de la grâce, et ne la déchaîne dans son drame, il ne peut que livrer ses personnages à cette fatalité qui, depuis le premier crime et le premier amour, n'a jamais changé de visage. Hamlet demeure le frère le plus proche d'un certain type de jeune homme d'aujourd'hui, et il n'est pas un mot d'Hermione, de Roxane, où la plus humble petite ouvrière ne reconnaisse le cri de son propre cœur. Phèdre, autour de nous, continue de défaillir et de brûler. Que de fois le romancier reçoit ses lettres déchirantes ! Il n'existe qu'un seul drame au monde, et il est de tous les temps.

Le théâtre d'amour que condamne Brieux, c'est celui du boulevard.

Sans doute Eugène Brieux nous l'accorderait-il ; et le théâtre d'amour qu'il oppose à son théâtre social, ce ne saurait être celui de Porto-Riche, ni ces œuvres d'une tendresse si lucide et, au fond, si triste, qui s'appellent *Amants*, *la Douloureuse*, *l'Affranchie*, mais ce qu'on a accoutumé d'appeler le théâtre du boulevard — et qui, d'ailleurs, n'a rien à voir non plus avec tant de pièces que nous avons applaudies sur le boulevard ! Nous savons tous quelle pauvre production Eugène Brieux dénonce, avec sa rude franchise, lorsqu'il écrit : « Sur les planches où d'ordinaire se trémoussent les jocrisses de l'amour, sur ces tréteaux où le vaudeville montre des déshabillages, des gambades et des folies, est-il possible que des questions graves soient exposées, agitées, sinon résolues ? »

L'auteur de la *Robe rouge* ne fait-il pas beaucoup d'honneur à ces sortes de produits en leur opposant ses propres œuvres, comme s'ils étaient de qualité égale ? Il est vrai qu'aujourd'hui encore, nous commettons tous la même erreur que lui, nous qui allons répétant : « Le théâtre se meurt ! Le théâtre est mort ! » Comme si c'était vraiment de théâtre qu'il s'agissait ! Mais non, le théâtre durera autant que l'homme, dont il est le reflet. Ce qui est en train de disparaître, c'est une certaine formule ; ce qui fait faillite, c'est cette fabrication en série de « jocrisses » comme les appelle justement Brieux, et dont le caractère commun est d'être dépourvus de toute humanité. Dans ce théâtre du boulevard, l'illusion du réel était donnée par le décor, par les robes, par les musiques de tziganes ou de jazz, par l'usage du téléphone, mais rien d'humain ne battait dans ces personnages convenus et sommaires, à qui l'auteur soufflait ses propres « mots » et pour lesquels il inventait de ces situations qu'au lendemain de la première, les critiques, devenus insensibles à tant de niaiserie, feignaient de trouver audacieuses.

C'est ce théâtre-là qu'a tué le cinéma... pour en reprendre les inventions à son compte.

Beaucoup de gens qui font aujourd'hui profession de détester le théâtre en furent simplement détournés par ces misérables productions. En vérité, c'est parce qu'ils aiment le théâtre qu'ils n'y mettent pour ainsi dire jamais les pieds. Et si, comme on l'assure, le succès du cinéma est en train de faire le vide autour des tréteaux, naguère encore les mieux achalandés, il l'en faudrait bénir... Mais, hélas ! l'écran n'a tué le théâtre du boulevard que pour le dépouiller de ses inventions les plus plates, pour les reprendre à son compte et pour en abrutir des foules sans cesse accrues.

Messieurs, il nous reste l'espérance que le mauvais cinéma, héritier du mauvais théâtre, ira si loin dans l'horreur qu'il finira par ramener le public au vrai drame et à la vraie comédie. Ils n'ont jamais cessé d'être pratiqués au pays de Racine, de Molière et de Musset, car le théâtre est éternel ; le théâtre, le plus vieux plaisir de l'humanité et qui déjà fait battre le cœur du petit enfant lorsque bouge le rideau de Guignol. Plus les temps lui sont défavorables, et plus il suscite de passion désintéressée. Nous avons tous sur les lèvres les noms de nos camarades chez qui brûle la même flamme qui, au temps du théâtre libre, animait déjà Antoine et le jeune Brieux.

L'art théâtral. Ses difficultés.

Une légende veut que les romanciers, aujourd'hui, éprouvent quelque dédain pour les auteurs dramatiques. Au vrai, s'il n'est rien de plus vain que d'établir une hiérarchie entre les arts, qui oserait nier qu'un Shakespeare, un Racine, en même temps qu'ils ont connu d'avance tout ce que les romanciers contemporains devaient redécouvrir avec fracas, ont atteint, chacun selon son génie, les plus pures régions de la poésie ? Quand on nous demande : « Ne ferez-vous pas aussi du théâtre ? », ce n'est pas le dédain qui nous oblige à secouer la tête, mais au contraire le sentiment d'une difficulté presque insurmontable. S'il existe une réussite qui nous a toujours confondu d'admiration, c'est celle de Molière, et de quelques-uns qui, aujourd'hui encore, suivent ses traces : obliger les hommes à rire d'eux-mêmes, quelle merveille ! Et en même temps qu'ils rient, leur donner une sourde conscience du tragique humain, tout proche de ce comique. Harpagon, Tartuffe sont, sans aucun doute, des personnages de comédie, et toute interprétation qui les pousse au noir trahit Molière. Mais il n'empêche que Molière a voulu qu'autour de sa farce nous entendions un sourd grondement d'orage : l'horreur n'est pas loin ; elle éclate dans un mot ; un éclair livide nous permet d'entrevoir, un instant, un abîme de corruption. Et ce n'est pas seulement dans *Tartuffe* ou dans *l'Avare*, mais dans d'apparentes bouffonneries telles que *le Malade imaginaire*. Molière, déguisé en Argan, jette sur les hommes et sur les femmes le regard le plus lucide, le plus triste, et cependant il nous oblige à rire, et à ne pleurer qu'à force de rire. Toute la souffrance d'un cœur, un pauvre amour trompé sert à notre divertissement : le comique de Molière est peut-être une forme de sa pudeur.

L'apostolat de la connaissance humaine chez Brieux.

Messieurs, c'est l'honneur des véritables auteurs dramatiques qu'on ne puisse parler d'eux sans prononcer le nom de Molière ; et bien que l'art d'Eugène Brieux ne rappelle que de fort loin celui du *Misanthrope*, les thèses fameuses qu'il a soutenues nous font trop oublier qu'il a su pratiquer, lui aussi, cette forme d'apostolat que j'appellerai « l'apostolat par la connaissance de l'homme » et dont ses plus illustres devanciers lui ont fourni le modèle.

Un philanthrope.

Sans doute, Eugène Brieux était-il d'abord un philanthrope, et quand sa philanthropie le tenait, il usait d'une méthode bien différente. Des abus frappaient son âme généreuse, et il se faisait fort de nous en délivrer. Il était impatient d'aboutir, cherchait le résultat pratique, immédiat. Ce Brieux-là met l'accent non sur la réforme intérieure de l'homme, mais sur l'amélioration des lois; il n'étudie plus un cœur, il étudie une question; il ne part pas de l'humain pour aboutir à l'humain, mais d'une théorie qu'il s'agit simplement d'illustrer au moyen d'une intrigue. Cette intrigue, heureusement, l'oblige à une étude de mœurs ou à une peinture de caractères qui, presque toujours, sauve la pièce.

Son souci de « démontrer » n'évince pas en lui l'observateur du cœur humain.

Même dans celles de ses œuvres où tout semble sacrifié à l'exposé d'une question, comme les *Avariés*, dont chaque personnage est une entité, au point de n'avoir même pas de prénom ni de nom de famille, le don instinctif de l'auteur dramatique finit par leur insuffler un cœur. Dès le premier acte, dans le cabinet du médecin, le jeune homme malade, peu à peu, prend corps, s'anime; nous oublions qu'il sert à une démonstration; ô miracle! le voici qui vit par lui-même, qui s'échappe des mains de l'auteur, et nous reconnaissons cet égoïsme ingénu, cette naïve férocité. Qu'importe la thèse! un chef-d'œuvre va naître... Hélas! c'est compter sans l'homme trop éloquent, toujours présent dans ces sortes de drames, et qui, par la volonté de Brieux, ne quitte guère la scène : le plus souvent, sous les apparences d'un docteur en médecine, à qui le rôle traditionnel de « raisonneur de la pièce » ne suffit plus; c'est « conférencier de la pièce » qu'il faudrait dire. Quelle revanche pour les médecins de Molière! Ceux de Brieux n'ont pas le moindre petit mot pour rire, et quand ils traitent de l'alcoolisme ou de certaines maladies, le spectateur ne doute pas qu'ils ne soient ferrés à glace sur leur spécialité. Mais, répétons-le : même dans ces pièces que certains critiques ont appelées des pièces-conférences, l'orateur social n'arrive jamais à évincer cet observateur du cœur humain qu'est Brieux, et qui, à chaque instant, retenu par le jeu des passions, ne se souvient plus de la thèse qu'il voulait soutenir.

Il a compris que les maux dénoncés par lui ne sont que le signe d'un désordre intérieur.

Ce Brieux-là, nous n'en saurions douter, est celui que la postérité apprendra peu à peu à connaître. Trop de ses contemporains n'ont voulu voir en lui qu'un de ces médecins brillants mais superficiels, uniquement attentifs aux symptômes apparents d'un mal profond et secret qu'ils ne savent pas découvrir. A les entendre, Brieux n'était habile qu'à dénoncer, au hasard de ses humeurs, certaines plaies du corps social. Au vrai, le grand dramaturge savait fort bien qu'un abcès n'est que le signe d'un désordre intérieur, et que s'il trahit la présence du mal, on ne saurait le confondre avec le mal lui-même. Il n'ignorait pas que les emplâtres ni les onguents ne sauraient suffire à la guérison d'un malade, pas plus que les règlements administratifs à la réforme du monde. Le fléau qui est tout le sujet des *Avariés* est le fruit de la prostitution, mais la prostitution a elle-même une source cachée qui échappe aux articles de la loi et aux plus ingénieuses mesures de police. L'auteur de *la Petite Amie* et des *Hannetons* ne l'aurait pas nié, lui qui si souvent s'est penché sur l'égoïsme humain pour nous en éclairer l'abîme.

Mais sa charité était impatiente; et c'est cette sainte impatience qu'on a retournée contre lui : parce qu'il a voulu parer au plus pressé, obtenir des résultats immédiats et tangibles afin de soulager certaines misères criantes, on n'a plus voulu voir en lui qu'un fils de Rousseau, imbu de cette illusion que seul le législateur est tout-puissant pour rendre les hommes meilleurs et plus heureux.

Ses erreurs, qu'explique son manque de métaphysique. Son bon sens.

Messieurs, quand nous nous rappelons que cet enfant du peuple n'avait pas 15 ans à sa sortie de l'école publique et qu'il se lança sans aucun guide, et presque au hasard, dans d'immenses lectures, nous ne nous sentons plus enclin à juger Eugène Brieux avec cette injuste sévérité. Par quel miracle cet adolescent, jouet de tant d'influences, aurait-il échappé à ce qui fut la faiblesse essentielle du XIXe siècle, je veux dire : le mépris de toute métaphysique? Comment eût-il, sur ce point, mis en doute l'affirmation de philosophes, de savants et de littérateurs illustres, et n'eût-il pas, parfois, cédé à la tentation d'attendre des sciences positives ce que seule une métaphysique aurait pu lui donner? Enfin, comment n'aurait-il pas cru, avec la plupart des maîtres de son temps, que l'on peut bâtir une morale en partant de l'observation des faits sociaux? Sans doute la lecture attentive de ses œuvres nous révèle les erreurs où il fut ainsi entraîné, — et singulièrement dans la pièce intitulée *Maternité*, qui est un plaidoyer en faveur de la limitation des naissances; en revanche, cette lecture nous oblige à admirer, chez ce fils d'ouvrier, un bon sens qui sut résister à beaucoup de chimères et qui, bien des fois, le mit en garde contre les idoles de son siècle. Qui oserait soutenir que *Blanchette* est l'œuvre d'un homme asservi aux dogmes officiels? Ce n'est pas, comme on l'a prétendu, que Brieux s'y montre l'ennemi de l'instruction pour tous, ni des diplômes proposés à l'ambition des enfants du peuple. Simplement, dans cette œuvre prophétique, il reproche à l'Etat d'être incapable de tenir les promesses qu'il a faites : *Blanchette*, ou *le Diplôme qui ne sert à rien!* S'il était besoin d'aider à l'inépuisable succès de cette pièce fameuse, il suffirait d'y ajouter ce sous-titre pour attirer aujourd'hui à la Comédie-Française la foule immense des diplômés sans emploi. Il est vrai que si tous les petits Français de 1933 sont appelés aux délices de l'instruction secondaire, d'habiles filtrages, dès l'âge le plus tendre, diminuent le nombre des élus et rendent à la terre et aux métiers manuels ceux qui paraissent avoir le moins d'esprit. Brieux aurait trouvé là un passionnant sujet pour donner une suite à *Blanchette* : ce n'eût été qu'un jeu pour lui de nous peindre tous les écoliers éliminés par les professeurs, chassés du lycée et de tous les paradis du fonctionnaire, et de les faire triompher au dernier acte : les doux, les esprits lents, ceux qui ne brillent pas, les enfants qui ne sont pas prodiges, les méditatifs dénués de mémoire et incapables de psittacisme, on les aurait vus, au dénouement, devenir les maîtres du monde.

Brieux et le problème religieux.

Il veut une religion pour le peuple, non pour asservir celui-ci, mais pour le consoler.

Nul doute que Brieux n'eût traité ce sujet avec joie : l'actualité ne lui faisait pas peur et il s'attaquait de front aux questions les mieux faites pour passionner le public. Ainsi, dans *la Foi*, osa-t-il aborder le problème religieux. Cette pièce, représentée en 1909, et qui touche à la question la plus brûlante, fut jugée sans indulgence par la critique de ce temps-là. Et il est vrai que Brieux y soutient — ou plutôt qu'il semble y soutenir — une opinion fort décriée depuis qu'elle s'est exprimée dans l'hypocrite formule : « Il faut une religion pour le peuple. » Mais comme, dans ce drame assez confus, divers personnages défendent des thèses opposées, nous ne saurions affirmer sans injustice que l'auteur a pris nettement parti en faveur de l'une d'elles. Sans doute, nous y montre-t-il, avec une évidente complaisance, les malheurs déchaînés dans l'Egypte des pharaons par ce qu'on appelle un esprit fort, qui veut ouvrir les yeux de ses compatriotes et leur montrer l'absurdité des mystères religieux. Si Eugène Brieux inclinait à croire qu'il faut une religion pour le peuple (et nous ne sommes point assuré qu'il en fût convenu), ce n'était point, en tout cas, avec cette arrière-pensée de tenir le peuple soumis et résigné à sa misère. « La religion, opium du peuple », cette seule expression devait faire horreur à ce cœur généreux et pur. Là encore, il faut incriminer l'impatiente pitié d'un homme à qui la vue des souffrances d'autrui fut toujours insupportable. Qu'importe, semble-t-il nous dire, que la religion soit fausse si elle est consolante, si elle adoucit la dure condition des hommes, et pourquoi les philosophes et les sages détruiraient-ils dans les cœurs une espérance qu'ils sont incapables de remplacer ! Sans doute, Messieurs, une telle opinion heurte également, chez les croyants et chez les rationalistes, cette foi en la sainteté de la vérité qui est leur patrimoine commun. Un chrétien n'adhère pas à sa foi parce qu'elle est douce, mais parce qu'elle est vraie. D'autant que cette douceur ne va pas sans une dure exigence. « La vieille chanson qui berce la souffrance humaine », dont parlait Jaurès, n'a jamais endormi personne ; elle a créé, au contraire, une race d'êtres vigilants, tendus dans un effort et dans une lutte sans fin pour la conquête, pour la possession de soi-même.

En vérité, devant le problème religieux comme devant beaucoup d'autres, Eugène Brieux s'en tient à l'opinion des mandarins de son siècle. Mais il avait trop de simplicité, et même trop d'humilité — tous ceux qui l'ont connu s'accordent sur ce point, — pour se targuer de son rationalisme et pour juger de haut les croyants. Et si à l'époque où il écrivait *la Foi* il professait qu'il faut une religion pour le peuple, ce ne fut pas dans une pensée de mépris, mais bien plutôt parce qu'étant peuple lui-même, il se rappelait peut-être avec nostalgie son enfance toute baignée de Dieu.

Le peuple, tout comme les philosophes et les savants a le droit de se poser le problème religieux.

D'ailleurs, « il faut une religion pour le peuple » est sans doute une proposition assez horrible, mais il en est une autre qui triomphe aujourd'hui, bien que personne n'ose la formuler, que je trouve pire et qui est celle-ci : « le peuple n'a pas le droit de se poser le problème religieux ». Pour les habiles, pour les philosophes et les savants qui nient le surnaturel, la question religieuse demeure, tout de même, ouverte. Ils n'ont jamais fini de la débattre, même après avoir conclu. Saint Augustin, saint Bonaventure, saint Thomas, Pascal, sont des adversaires toujours debout ; des interlocuteurs avec lesquels la dispute ne finira jamais. Le peuple est seulement prié de ne pas s'en mêler. Il est condamné par les habiles à « l'économique ». Le musée des religions, tel qu'il nous est décrit, donne la mesure du mépris que le peuple leur inspire. Des caricatures, des charges, c'est bien suffisant pour détourner les pauvres du Père des pauvres. Celui qui fut, de la part des plus grands esprits, dans tous les temps et dans tous les pays, l'objet d'une recherche patiente, d'une contemplation ou d'une négation passionnée, vous, les ouvriers, vous n'avez pas à vous interroger à son propos, fût-ce pour le rejeter. La machine, le collectif exige le don de vos corps mais aussi de votre être tout entier. Les habiles, eux, continueront à ne pas se contenter de pain. Le combat spirituel, aucune révolution ne l'a jamais interrompu, et l'étendard dressé contre l'étendard du Christ flotte sur une armée de métaphysiciens ; mais vous autres, tâcherons, ne levez pas le nez ; l'atelier n'a pas de fenêtres ou bien les vitres en sont dépolies. Le ciel ne vous concerne pas.

Brieux éprouvait-il à ce propos une secrète inquiétude ? S'il a cru qu'il fallait une religion pour le peuple, ce fut peut-être aussi parce qu'il souffrait d'appartenir à un monde, à une société qui avait frustré les pauvres de cette irremplaçable espérance, de cette joie qu'à l'aube de sa vie il avait connue et qu'il n'avait jamais plus retrouvée. « Lorsque l'on a longtemps respiré l'air des temples, s'écrie un personnage de *La foi*, on ne peut jamais en vider complètement sa poitrine... »

Manifestation extérieure de sa charité.

L'apôtre des soldats aveugles.

En vérité, ce qui remplissait ce cœur, depuis son éveil chez les Frères de la Doctrine chrétienne, c'était cette charité vivante que j'évoquais en commençant : pour Brieux, cette charité avait perdu son nom et ne lui apparaissait plus dans le rayonnement d'une face longtemps adorée ; mais elle n'en illuminait pas moins sa vie, jusqu'au jour où elle se manifesta dans une œuvre sainte, et même deux fois sainte, qui s'adressait à la fois aux corps blessés et aux âmes sans espérance.

Messieurs, l'apôtre social qu'avait été Eugène Brieux trouva sa récompense au soir de sa vie, en devenant l'apôtre des soldats aveugles. Lui qui, selon ses propres paroles, ne pouvait se résigner à la souffrance des autres, emporta en mourant cette consolation d'avoir été un sauveur pour les plus malheureux entre tous les blessés de la grande guerre. C'est à l'hôpital de Chartres qu'il découvrit l'affreuse détresse des jeunes hommes aveugles et, en même temps, leur courage surhumain : « Vous ne pouvez savoir, confiait-il à un journaliste, quelle émotion vous secoue et vous brise devant des êtres sans yeux ! Combien est beau ce courage sans gloire, sans témoin, anonyme ! Le silence de ces hommes, comme il est émouvant ! Mais leurs sanglots ! leurs sanglots dans les couloirs des hôpitaux, qui vous poursuivent, vous harcèlent, qui appellent peut-être... Quel déchirement ! »

Nous savons de quel cœur Brieux entendit cet

appel : au premier atelier de brosserie qu'il fonda, beaucoup d'autres succédèrent. *Le Journal des Soldats blessés aux yeux* fut créé. Des écoles de rééducation s'organisèrent pour eux dans de nombreuses villes. Entre temps, cet académicien, qui méritait d'être appelé *le Camelot des aveugles*, parcourait l'Europe et l'Amérique.

Ce que l'argent ne pouvait faire, le cœur de Brieux l'a réalisé.

Mais tout l'argent du monde n'eût pas suffi à sauver du désespoir ces jeunes êtres voués aux ténèbres ; il y fallait un cœur plein d'amour. Votre confrère en poursuivit plus d'un jusqu'à l'extrême bord du suicide, les prit dans ses bras et, à la lettre, leur rendit la vie. La rééducation essentielle où Brieux excellait, ce fut de leur insuffler cette vertu qui exige tant de courage, même quand nous ne sommes pas aveugles, et qui est la vertu d'espérance. Comment Brieux fut payé de sa peine, et dès ici-bas, lui-même nous le confie : lui qui avait entendu avec horreur les sanglots de ses amis sans yeux dans les couloirs de l'hôpital, entendit un jour chanter : « Quelle est donc cette salle où l'on chante ? » demanda-t-il. C'était la salle des aveugles.

« Le plus achevé des ouvrages de l'esprit ne vaut pas le moindre mouvement de charité. »

Telle fut la bonté de Brieux. Il croyait avoir perdu la foi, mais il savait que le plus achevé des ouvrages de l'esprit ne vaut pas le moindre mouvement de charité ; en revanche, beaucoup parmi nous qui se flattent de croire à la vie éternelle ont fait de l'art une idole à qui tout est dû. C'est ainsi, Messieurs, qu'au terme de cet éloge nous nous retrouvons en face de la vérité dont je vous parlais en commençant et que, grâce à Eugène Brieux, il m'a été donné de mieux connaître : ce même amour que beaucoup ne confessent que des lèvres, embrase réellement le cœur de certains hommes qui pourtant le nient ou qui ne connaissent pas son véritable nom. Les œuvres des poètes passeront ; des livres que nous avons le plus aimés, nos petits-enfants ne sauront même plus les titres ; les drames que nous applaudissons aujourd'hui, demain ne trouveront pas de spectateurs, car ce grand aquilon dont parle le poète ne pousse qu'un très petit nombre d'ouvrages humains jusqu'aux époques lointaines. Heureux l'artiste que ni le talent, ni la gloire, ni les plus beaux triomphes n'ont détourné de nourrir ceux qui avaient faim, d'accueillir ceux qui étaient sans asile, de vêtir ceux qui étaient nus, et de rendre enfin les clartés de l'espérance et de la joie aux blessés des yeux qui ne voient plus la lumière.

RÉPONSE de M. André Chaumeix

Monsieur,

Souhaits de bienvenue : artiste, moraliste, homme d'imagination.

Vous venez d'apprécier l'œuvre de M. Brieux à la fois en artiste et en moraliste. C'est votre privilège d'avoir qualité pour revendiquer ce double titre. Nous savions, en vous confiant le soin de faire l'éloge d'un écrivain très différent de vous, que nous ne trouverions en défaut ni votre intelligence ni votre sympathie. Nous ne nous étions pas trompés. Vous qui êtes un créateur de fictions, vous avez montré qu'un romancier peut devenir un excellent critique. Vos aînés, par d'illustres exemples, nous avaient déjà rappelé cette vérité littéraire. Vous avez apporté à votre tour un témoignage où nous reconnaissons le beau talent qui a justifié notre choix.

Mais tandis que je vous écoutais, je faisais réflexion qu'un romancier, même lorsqu'il lui prend fantaisie de devenir un critique, ne cesse jamais tout à fait d'être un homme d'imagination. A mesure que se développait votre discours, je voyais se transformer quelque peu la figure de M. Brieux. Son regard clair se voilait de mélancolie. Son visage, qui annonçait d'habitude tant de bonhomie et de franchise, paraissait soucieux. Sa simplicité n'allait plus sans tourment. Il gagnait en arrière-pensée ce qu'il perdait en transparence. Et voici qu'à la fin, lorsque des applaudissements mérités ont accueilli votre péroraison, M. Brieux m'a donné l'impression de ressembler à un héros de François Mauriac.

EUGÈNE BRIEUX

Je ne vous en ferai pas reproche. C'est assurément, pour un romancier, une forme de l'amour du prochain que de découvrir chez autrui un air de famille avec ce qu'il chérit le mieux, je veux dire avec les personnages qu'il a créés. C'est aussi le signe d'un vigoureux esprit que de ne rien considérer sans s'approprier son objet. Comprendre, c'est s'emparer. Quoi que nous fassions, nous ne sortons jamais de nous-mêmes. Nous projetons sans cesse notre esprit sur le monde inconnu des êtres et des choses qui nous environnent et nous sommes en vérité les poètes de l'univers.

La légende raconte que le peintre Corot, déjà vieux, se promenant à la campagne avec un ami et interrogé par lui sur le spectacle magnifique qui s'offrait à leurs yeux, ait répondu : « Ah ! ne me consultez pas sur la nature ! je ne vois plus que des Corot. » Parole admirable de sincérité et de fierté ingénue, parole d'un vivant qui se connaît et qui s'accepte.

C'est selon cette méthode toute personnelle que vous avez étudié avec bonheur l'œuvre dramatique de M. Brieux.

L'histoire littéraire, comme la science, a des disciplines strictes que vous n'ignorez point. Mais vous avez pensé que le critique pouvait user d'un peu plus de liberté. Sa mission est de nous dire les aventures de son esprit parmi d'autres esprits, et c'est en demeurant ce qu'il est qu'il a chance de nous apprendre le plus de choses. Le parti pris lui-même est une grande force méconnue. Ce n'est pas nécessairement une injustice. Il est un choix, une décision, une doctrine. Il nous préserve de ce goût facile de la conformité qui est la chaîne subie par les faibles et la servitude volontaire des sceptiques. Au moment de juger, il opère comme un puissant réactif.

Moraliste dont la morale n'avait aucun fondement métaphysique.

Vous venez d'en faire l'expérience devant nous. Votre rencontre avec le théâtre de M. Brieux a eu pour effet de faire surgir immédiatement le problème le plus mystérieux que nous pose ce dramaturge : c'était un moraliste passionné dont

a morale n'avait aucun fondement métaphysique.

Cet évangéliste sans Evangile s'accommodait avec aisance de cette position philosophique. Il appartenait à une génération où son cas n'était pas exceptionnel.

Dans la seconde partie du XIXe siècle, l'esprit encyclopédique un peu fatigué s'est rajeuni parmi les merveilles des découvertes scientifiques.

Alors ont paru beaucoup d'hommes de bonne volonté qui ont cru à l'avènement d'une ère nouvelle. Ils avaient trop d'enthousiasme pour avoir beaucoup de sagesse. Ils faisaient ce rêve orgueilleux d'organiser selon des lois abstraites notre modeste planète. En s'installant dans un monde désaffecté, ils ont cru élever un temple à la science et ils ont vécu du parfum des vases vides.

Le plus illustre d'entre eux, M. Renan, a été un des rares qui aient fini par concevoir des doutes sur une entreprise dont il discernait les suites ; il s'est demandé s'il n'était pas bien léger de se contenter de l'ombre d'une ombre, et il a tiré beaucoup de révérences au divin.

Vous êtes d'une époque où la doctrine connue sous le nom de scientisme avait déjà perdu beaucoup de sa superbe, et où des écrivains très divers, par des efforts convergents, et par une profonde analyse d'un réalisme complet, avaient amené un renouveau du spiritualisme.

Pour vous, l'état d'esprit de M. Brieux est un phénomène historique, qui vous paraît difficilement concevable. Mais lui, il l'acceptait avec tranquillité.

Ce que vous avez très bien compris, c'est qu'il était un homme excellent, d'intentions irréprochables. Ce fils spirituel du XVIIIe siècle avait foi dans les lumières. Il croyait à la vertu comme son ancêtre théâtral, le bon Sedaine. Il était plein de zèle pour la prêcher. Il avait ce courage qui affronte les lieux communs, cette chaleur qui les renouvelle, cette persévérance qui en dégage la signification. Il adjurait ses contemporains d'être sains de corps et d'esprit, de faire de bonnes lois, et de rendre exactement la justice.

Il a soutenu ces idées dans des pièces bien faites où il y a sans doute plus de mouvement que de beauté, mais qui forment un théâtre solide et salubre.

Ame sincère et généreuse.

Le public a accueilli cette œuvre avec empressement, parce qu'il discernait dans l'écrivain une âme sincère et généreuse. Le public ne se méprenait pas. M. Brieux était plein de désintéressement, de compassion, d'activité charitable. Il le prouva en maintes occasions avant, pendant et après la guerre, par son dévouement aux œuvres.

C'est un titre que la postérité n'oublie pas. Dans ce peu qui reste d'une vie humaine, si elle ne laisse pas le sillage éclatant du génie ou de l'héroïsme, la plus durable mémoire n'est-elle pas réservée à la bonté ?

Vous avez eu raison de rendre justice à cet homme de cœur. Vous avez même fait effort pour vous rapprocher de lui ou pour le rapprocher de vous.

Je ne suis pas sûr qu'il vous aurait tant demandé. Il était fort indépendant et ne craignait pas d'être solitaire. S'il était peu sensible aux nuances, il considérait sans déplaisir les oppositions bien tranchées.

Entre vous et lui, quelle que soit votre déférente bonne volonté à son égard, il n'y aura jamais qu'un abîme. Il croyait à la bonté naturelle de l'homme ; vous croyez au péché originel. Penché sur le bord du gouffre qui vous sépare, vous lui avez tendu, comme un cordage miséricordieux, le souvenir de sa foi perdue. Son ombre indulgente mais obstinée ne vous en a certainement pas voulu.

ÉLOGE DE M. MAURIAC

« *Prince orageux des inquiétudes infinies.* »

Dans l'histoire littéraire, M. Brieux demeure, selon son vœu, l'occupant paisible d'un domaine honnête et bien ordonné, que bornent des certitudes qu'il jugeait rassurantes.

Vous, Monsieur, vous êtes le prince orageux des inquiétudes infinies.

Vous l'avez toujours été.

Quand vous étiez enfant, dans cette charmante région bordelaise où vous êtes né et où vous avez grandi, ce qui vous préoccupait le plus, ce n'étaient ni les beaux vignobles ni les landes, ce n'étaient ni les forêts de pins ni les nuits descendant sur les rivages, c'était le vent d'Espagne. Vous aimiez en sentir le souffle sur votre frêle visage. Vous pensiez qu'il était le messager des orages les plus terribles. Vous vous en réjouissiez, sans souci des vendanges, avec un secret frémissement, comme si vous deviniez qu'il vous apporterait les divertissements et les enthousiasmes les plus violents. Le vent d'Espagne, ce devait être plus tard pour vous les courses de taureaux et le tour de reins des danseuses. Ce devait être, plus tard encore, les paysages brûlés de Tolède et l'ivresse que vous versait l'histoire de Thérèse d'Avila.

Tout était amical et paisible autour de vous. Votre enfance s'écoulait facile dans ce Sud-Ouest, qui en formait le délicieux décor. Cependant, quand j'ai lu vos livres, j'ai cru que vous alliez troubler l'harmonieuse image que je garde de votre région, où m'attache le souvenir d'heureuses journées. J'ai failli prendre la Gironde pour un fleuve de feu et la Guyenne pour un nid de vipères. Je me suis rassuré en considérant votre propre famille.

Vous avez été élevé chrétiennement par une mère qui, devenue veuve bien jeune, sut gouverner avec une admirable et tendre raison tous les siens.

Un de vos frères entré dans les Ordres est un prêtre éminent.

Un autre est un juriste réputé qui a la confiance de tous ceux qui l'approchent.

Le troisième est un médecin célèbre et un grand savant.

Vous-même, Monsieur, vous complétiez très dignement cette excellente famille française. Vous étiez studieux et sage. Vous faisiez de bonnes études sous la direction des Marianistes, vous les acheviez au lycée, vous passiez votre licence, vous rêviez de l'Ecole des Chartes, vous veniez à Paris mener l'existence enviable d'un étudiant aisé. Mais on a beau changer son séjour : on ne se change pas soi-même. La paix du cœur vous était refusée.

Mystère d'une âme d'enfant. Ce petit garçon élevé dans les hymnes et les cantiques, appliqué à orner les reposoirs du Jeudi-Saint, était déjà le témoin sensible et douloureux de ce qui l'entourait. A mesure qu'il devenait jeune homme, il notait toutes les imperfections et toutes les contradictions dont le monde lui offrait le spectacle. Que d'heures blessées !

Vous accumuliez les impressions d'une vie provinciale où les menus incidents quotidiens, les petites affaires de préséance, les égoïsmes, les vanités vous meurtrissaient. Vous étiez l'observateur

stupéfait des mœurs qu'a le peuple plein d'assurance des grandes personnes et le témoin bouleversé de votre propre existence. Vous trouviez l'univers redoutable. Et par les beaux soirs d'été, dans la paix des chemins déserts, vous n'étiez pas réjoui par le rêve négligent de la nature. Mais vous sentiez en vous monter l'émoi de cet appel à la vie, et vous receviez comme un coup de couteau la révélation des choses inconnues et maudites, quand vous distinguiez dans l'obscurité amoureuse un couple fuyant sous les charmilles.

Vous avez parlé de la jeunesse en des pages ferventes qui sont parmi les plus belles de votre œuvre. Vous avez pour elle une admiration mêlée de colère. Vous chantez sa gloire avec un emportement où il y a tout à la fois du sarcasme et de la mélancolie. Cette efflorescence, cette faculté d'espoir que la vie n'a pas ternie, cette générosité, cette ardeur dévorante qui veut tout connaître et tout goûter, ces forces intactes vous émeuvent par ce qu'il y a en elles de grâce et d'éphémère puissance. Mais cette chaleur du sang, cet égoïsme ingénu, cette férocité naturelle, cet élan qui entraîne à la conquête et à la domination vous effrayent comme les signes d'un pouvoir maléfique. Dans ces visages d'ange que vous aimez peindre, il y a la promesse de tous les malheurs. Ils sont le songe d'une journée, flétri demain par la démesure ou ravagé par la tempête. Tous ces jeunes gens, vous les conduisez, par des chemins où il n'y a que des accidents, au supplice de la vieillesse et à la mort. Et c'est pourquoi vous avez pour eux une tendresse irritée.

Ils sont pour vous le symbole même du drame qui domine l'existence. Ils recèlent en eux les puissances secrètes du bien et du mal. Si bien enfermés qu'ils soient dans un cercle vertueux, ils finissent toujours par s'évader. Age pathétique où le jeune homme qui a été élevé avec vigilance porte en lui le goût de la noblesse et de la pureté, et où il découvre autour de lui et en soi-même le monde du mensonge, de la vanité et de la débauche. Ce conflit entre tout ce qu'il a appris à aimer et tout ce qu'il discerne des choses désirables vous épouvante. Vous l'avez éprouvé vous-même. Vous l'avez exprimé dans le langage aimé de la jeunesse, par la poésie.

Débuts poétiques.

Poèmes remarquables par leur sensibilité.

Ce siècle venait de commencer quand vous avez publié deux recueils de vers. Vous avez parlé vous-même avec quelque humour de vos débuts de chérubin de sacristie qui joue un fade cantique sur un petit orgue. Vos poèmes étaient remarquables par la qualité de la sensibilité qu'ils révélaient. Vous avez eu, pour votre entrée dans la littérature, un lecteur illustre, le doyen aimé et respecté des lettres françaises, notre maître Paul Bourget, qui signala votre volume à Maurice Barrès. Et Barrès, ce grand amateur d'âmes, reconnut dans vos vers cette note de folle volupté, ce frémissement qui le ravissait, ce chant intérieur qui lui paraissait être l'essentiel d'un écrivain. Vous avez eu raison de rappeler avec reconnaissance ces parrainages. Il en est un autre que vous ignorez. Un jeudi, à l'Académie, Barrès parla de vous à Emile Faguet, qui vous lut avec zèle et qui manifesta aussitôt son enthousiasme à sa manière, c'est-à-dire par un article. Il créa même en votre faveur un précédent hardi, en portant à *la Revue des Deux Mondes* une étude littéraire de quelques pages, destinée à être insérée hors la série accoutumée des chroniques. C'est une des traditions de notre compagnie d'établir un lien entre les générations, et nous avons plaisir à évoquer quel encouragement trouva chez ses aînés le jeune homme inconnu que vous étiez alors.

Je me suis souvent demandé ce que vous auriez accompli si vous aviez continué d'être poète.

J'imagine qu'avec votre véhémence, votre âpreté, votre penchant pour la polémique et votre puissance satirique, vous auriez pu écrire le chant passé par la flamme qui aurait dit les grandeurs et les absurdités de notre époque. Je vous vois forgeant une œuvre vengeresse et terrible, vouant à la damnation les coupables de notre temps, les complaisants, les incertains, tous les tièdes ; je vous vois suivant l'exemple de Dante, qui jetait pêle-mêle aux fournaises infernales tous ses adversaires et même bon nombre de ses plus chers amis. Mais le destin avait disposé de vous, et c'est le roman qui vous appelait.

L'œuvre du romancier.

Mélange de mysticisme et de sensualité.

Ah ! Monsieur, quelle aventure ! quelle aventure pour un jeune catholique venu de Bordeaux afin de conquérir la gloire parisienne ! A quelles rencontres vous exposiez-vous ! de quelles amitiés alliez-vous être la victime !

Votre famille, vos maîtres pouvaient à bon droit s'émouvoir. Vos fréquentations sont effrayantes. Cette Thérèse Desqueyroux qui empoisonne son mari ! Ce jeune Daniel qui occupe ses vacances à séduire assez facilement une jeune fille et qui l'abandonne à la rentrée en la voyant très recueillie à la messe ! Cette Florence diabolique qui se joue d'un garçon supérieur pour arranger plus commodément un mariage avec un riche Bordelais qu'elle trompe tout de suite ! Cette belle-mère qui laisse mourir sa belle-fille ! Cette courtisane bordelaise qui inspire un égal amour au père et au fils et qui se consacre platoniquement à son beau-fils ! Cette dame sage de la campagne qui est saisie dans sa maturité d'une tendresse suspecte pour un jeune homme charmant de visage et déplorable par les mœurs ! Ce vieillard plein d'amour qu'il ne sait pas exprimer, qui est détesté de son entourage et traité familialement de crocodile par ses proches !

Voilà dans l'intimité de qui vous allez vivre pendant des années. Il est vrai que vous n'avez pas choisi ces relations. Elles se sont imposées à vous et, dans cette part involontaire de votre labeur, je vois le signe du romancier-né. C'étaient des personnages en quête d'un auteur. Ils vous ont trouvé. Ils se sont emparés de vous. On croit que vous les avez créés. Ce sont eux qui vous tiennent et ne vous lâchent plus. Vous vous débattez avec eux. Vous vous souvenez de votre pieuse éducation. Vous êtes strictement fidèle à vos croyances. Vous essayez de les accorder avec ce que vous décrivez. Et voici que cette lutte entre vos personnages et vous devient pénible : elle entraîne vos romans à un mélange de mysticisme et de sensualité qui n'est pas toujours plaisant et qui est trouble.

Mauriac a su concilier les exigences de son art avec celles de sa foi.

Je le dis à votre honneur. Vous avez souffert de ces conjonctures. Vous vous êtes défendu. Vous vous êtes justifié. Vous avez cette noble qualité d'être

parfaitement sincère et de ne jamais tricher avec vous-même.

Tandis que vous composiez vos ouvrages, revenaient à votre mémoire, comme un remords, les cinglantes paroles de Nicole à Racine sur les empoisonneurs publics. Vous aviez beau vous dire que Nicole était janséniste. Vous saviez qu'avant Nicole, saint Augustin avait parlé comme lui et qu'après Nicole Bossuet avait encore parlé comme lui. Vous admiriez dans votre cœur le grand silence de Racine après sa conversion et le jugiez inimitable. Vous invoquiez les somptueuses déclarations de Barbey d'Aurevilly qui justifiait son roman en laissant l'inquiétude aux fausses vertus et au puritanisme tondu et qui réclamait pour le catholicisme le droit d'accepter toutes les audaces des arts. Mais vous connaissiez aussi la réponse, si mesurée pour lui, et si vigoureuse de Veuillot. Vous entendiez la sentence : « Malheur à celui par qui le scandale arrive. » Si d'aventure vous vous réconfortiez en songeant avec quelque complaisance à votre mission d'auteur, vous n'échappiez pas à la voie bourrue du vieux Malherbe qui vous signifiait avec une humilité rude qu'un poète n'est pas plus utile à l'État qu'un joueur de quilles. Et vous saviez que l'auteur de *l'Imitation* n'a jamais dit son nom.

Grande épreuve que ce combat d'un jeune écrivain croyant avec le démon de la littérature.

Par bonheur, dès que vous étiez devant votre table de travail, surgissaient deux génies bienveillants qui vous préservaient. L'un était sacré et vous rappelait à chaque instant les exigences de votre croyance. L'autre était tout profane, et bien utile encore, fort subtil et je crois un peu méridional, il vous conseillait les habiletés de l'homme de lettres et vous enseignait l'art délicat de côtoyer les précipices sans y tomber. « Quand on joue à la paume, dit Pascal, c'est une même balle dont on joue l'un et l'autre : mais l'un la place mieux. » Vous placez fort bien la vôtre. Mais nous avions eu peur, et peut-être vous aussi, et assurément ceux qui vous aiment et qui ont autorité pour vous guider.

L'alliance des deux forces qui vous ont secouru, la foi et le talent, a fait merveille. Et nous nous réjouissons aujourd'hui d'avoir pu voter pour vous avec des consciences apaisées.

Œuvre d'une haute intention morale.

Mauriac juge les hommes en chrétien pour qui le souci unique est le salut.

C'est que votre œuvre a tout entière une haute intention morale. Vous jugez la terre et les hommes en chrétien pour qui le souci unique est le salut. Vous discernez partout le néant de nos divertissements et de nos joies. Cette nature même dont nous nous laissons aller à admirer les formes magnifiques, qu'est-elle d'autre, à votre regard, qu'une puissance insconsciente qui se dévore et se reconstitue sans cesse ? Le cours des saisons marque cette alternance décevante de l'appel du désir et du triomphe de la mort. Partout la même chaude animalité qui finit par la même décomposition. Aucune splendeur des apparences ne détourne vos yeux de la fin qui les attend. Votre regard franchit le temps et devance l'avenir. Devant le plus bel arbre, vous voyez le tronc mort, devant la plus jeune plante, l'herbe pourrie, devant le plus charmant visage la chair périssable. Le vin même, gloire de votre région, n'est pour vous que le souvenir des étés défunts. La vie en fleurs semble l'entrée des tombeaux. Et dans cet univers, l'homme, qui s'imagine en être le roi superbe, participe de son impureté et de sa fragilité. Toutes les figures de sa destinée sont celles de la faim, du désir et de l'agonie.

Il condamne leur amour du plaisir, leur légèreté.

Comme vous détestez son amour du plaisir, sa légèreté, son oubli du ciel, qui seul importe !

Il y a en vous une puissance de sarcasme, une ardeur satirique qui donne un dur relief à votre œuvre.

Vous avez tracé des portraits impitoyables, d'oisifs, d'avares, d'ambitieux et de snobs. Vous ne leur pardonnez rien, ni la médiocrité de leurs occupations ni la satisfaction qu'ils ont de soi-même : vous dénoncez leurs tares physiques, leur embonpoint, leur teint congestionné, leur sclérose.

Vous décrivez sans ménagement les chambres en désordre et les escaliers douteux. Et quand de l'extérieur de cette humanité peu tentante, vous passez à l'intérieur de son esprit, c'est pire encore.

Vous pourchassez les pensées secrètes. D'un fils qui s'entend presque avec son père, vous dites qu'il regrettait de ne pouvoir le mépriser autant que le reste de la famille. Vous montrez un vieux propriétaire terrien qui part précipitamment pour aller au chevet de son fils mourant et vous lui prêtez cette réflexion : « Pourvu que ma bru ne se remarie pas ! » Vous racontez qu'un gendre fait sa prière dans la pièce voisine de celle où son beau-père, médecin de grande valeur, est très malade, et il s'interrompt pour dire à sa femme : « La propriété est-elle un acquêt et ton frère est-il majeur ? » Et tous, tant qu'ils sont, deviennent la proie de la chair, demandent à la vie la satisfaction des sens, sombrent dans le dégoût ou dans le désespoir, comme dans un désert de l'amour où les êtres, incapables de se communiquer, mourraient de leur solitude en commun.

Mais après les avoir accablés, il leur montre le moyen de se relever.

Vous êtes le grand maître de l'amertume. Il y a parfois quelque chose d'hallucinant dans ces âpres tableaux où vos héros se heurtent contre les murs de leur prison charnelle et où vous regardez, autour des biens passagers, les dérisoires batailles de ces futurs cadavres.

Mais vous avez votre dessein. Ayant accablé l'homme, vous lui offrez le moyen de se relever. Vous achevez par une espérance optimiste le récit de ses bassesses. A tous ces dévorants que rien ne rassasie, à tous ces assoiffés qu'aucune source terrestre ne rafraîchit, vous montrez la chair et le sang céleste qui les apaiseront. Vous leur révélez que l'élan même qui les porte vers la nature peut les jeter au pied de la croix. Vous leur annoncez qu'ils peuvent être sauvés par la grâce. Engagés comme ils sont dans leurs fautes, vous entendent-ils ? Vous ne le dites pas. Vous nous laissez sur l'impression d'un combat qui se prolonge et dont l'issue est incertaine. Vos livres sont tout remplis d'une cohorte misérable de mortels qui tendent des bras éperdus et ne saisissent avec passion que des fantômes. Et c'est à peine si quelques-uns finissent par distinguer au delà de la nuit qui les enveloppe la rose rouge de l'amour divin.

Hantise du péché, mais nulle complaisance à son endroit.

Tel est le thème essentiel de vos ouvrages. J'aurais même dit le thème unique, si je n'avais pensé

à vos livres d'essais que j'apprécie grandement et qui sont riches de substance. Mais vos romans manifestent tous cette hantise du péché.

Vous vivez le drame exigeant de l'âme et du corps. C'est ce qui confère à vos écrits leur originalité militante. C'est ce qui leur donne quelque chose d'oppressant et d'exclusif. Tout ce qui n'est pas le problème qui vous accapare en est absent.

Vous êtes cependant un grand lettré dont l'esprit a été habité par beaucoup d'idées. Les conceptions philosophiques et morales qui ne sont pas strictement les vôtres ont glissé sur vous sans vous pénétrer. Nul souvenir de cette culture hellénique que vous avez reçue et admirée. Nulle trace de l'harmonieuse entente de la matière et de l'esprit qui fit rêver les sages antiques. Nul écho de ce beau mythe que nous montre le héros grec domptant le cheval ailé, alliant la raison et la nature et nous offrant le symbole de cet accord subtil de l'intelligence et de la sensibilité qui est la pensée. Nul reflet de ces chœurs de la tragédie où est célébré en paroles enchantées le labeur courageux des hommes. Nulle influence même de cette civilisation catholique qui n'est pas la religion elle-même, mais qui s'est développée sous l'influence de la religion, qui a été l'héritière de l'antiquité et qui a permis la formation de cet humanisme romain dont vit l'intelligence occidentale. Nulle complaisance pour les somptueux déchaînements de la Renaissance. Nulle concession à la joie ni à la beauté. Nul sourire pour la fraîcheur des eaux vives ni pour le frisson d'une épaule.

On peut vous reprocher d'insister beaucoup sur le péché. On ne peut vous accuser de le rendre aimable.

Les femmes qui passent dans vos romans ne font pas d'une défaillance une grâce, comme la reine d'Egypte. Et quelle distance, quel contraste, entre votre *Baiser au Lépreux* et cet immortel baiser que l'Antoine de Shakespeare donne à Cléopâtre en enjoignant à l'univers de les déclarer incomparables !

Des enseignements de la religion Mauriac ne montre que les côtés sévères.

Cet éloignement pour une humanité si différente de celle que vous peignez vous est naturel et, de votre part, il est logique.

Ce qui est plus singulier, c'est que dans votre référence constante aux enseignements de la religion, vous vous restreignez. Vous nous montrez avec intransigeance certains aspects de la vie du croyant que vous avez choisis. Il en est d'autres.

Nos mémoires sont pleines de paroles d'une divine douceur. Le christianisme a apporté au monde la grande loi de la pitié et de l'amour. Nous pensons à la parole de saint Paul qui proclamait que sans la charité tout est vaine sonorité de cymbale. Nous savons avec quelle tendresse est accueillie la brebis perdue. Nous évoquons la pécheresse plus proche du royaume du ciel que le pharisien formaliste et orgueilleux. Nous nous rappelons la parabole de l'enfant prodigue. Dans vos romans, nous attendons longuement son retour. Et s'il revient, il n'y a jamais de veau gras.

Vous êtes rigoureux et sévère, plus proche de l'Ecclésiaste que du sermon sur la montagne.

Vous faites penser à ces artistes du moyen âge, pleins de foi, pleins de fantaisie, pleins aussi de réalisme brutal et de terreur, qui contribuaient à la gloire des cathédrales en sculptant les figures du péché sur les portiques, et en peuplant de monstres bizarres les bas-reliefs de l'édifice sacré. Il y a dans une vieille église de France un bénitier de l'époque romane dont les parois sont ornées de démons qui s'enfuient. Les pieuses mains qui en approchent sont obligées, avant d'atteindre l'eau bénite, d'effleurer sur le parcours bien d'impures images. C'est l'aventure de vos lecteurs qui n'arrivent pas au fond de votre très noble pensée sans avoir fait en chemin quelques rencontres douteuses.

Puissance de l'art de François Mauriac.

Mais si grand est le prestige de votre art, que vous ne nous laissez pas le temps de remarquer les limites du domaine où vous nous entraînez à votre suite. Il y a chez vous une véhémence brûlante, un emportement, qui sont d'un maître. Vous avez le goût passionné des âmes. Vous êtes sans cesse animé par ce souci de la vie intérieure qui est la dignité des lettres françaises. Vous savez qu'un livre est peu de chose s'il n'est méditation et poésie. Vous avez soin que les vôtres soient les deux à la fois. Vous avez réussi à faire du décor provincial et des paysages du Sud-Ouest le signe sensible, le langage imagé qui sert de support à votre pensée.

Vous nous attirez dans des ténèbres déchirées de lueurs fulgurantes qui éblouissent, traversées de figures ensorcelées et fascinantes. Vous nous y retenez. Cette lourde atmosphère est pleine d'effluves et d'incantations, de bruissements mystérieux, de battements d'ailes périlleux et tentants, de promesses déconcertantes et voluptueuses. On ne s'y sent pas en sûreté. On y éprouve tour à tour une sombre ivresse et une inquiétude exaltante. On y étouffe. On redoute de s'y plaire. On y frissonne. On y vit dangereusement. Mais on y vit ! Vous êtes un puissant artiste, et vos dons d'écrivain vous ont mis tout de suite au premier rang des romanciers de votre génération.

Objections que soulève cette œuvre.

Rigorisme excessif.

Mon amitié se félicite des circonstances qui me permettent aujourd'hui de vous adresser ces éloges, et elle pourrait s'en tenir là si vous étiez un auteur tout profane. Mais vous invoquez les enseignements de la religion, et l'interprétation que vous en donnez inspire des scrupules.

Vous êtes l'ami de la probité d'esprit, vous ne vous étonnerez pas en m'entendant exprimer librement les objections que soulèvent certaines parties de votre œuvre.

Il y a en vous de la frénésie. Votre haine des accommodements séduit. Mais elle vous conduit à quelque exagération. Vous tourmentez le chrétien. Vous le voulez non seulement attentif, mais sur le qui-vive, aux aguets, frémissant, et en péril permanent de perdition. Vous le faites avancer sur un chemin rude. Vous l'accablez de doutes et d'inquiétudes. Vous parlez comme si la seule pensée du péché était déjà toute-puissante et certaine de l'emporter, ou même comme si elle était identique au péché.

C'est une rigueur très affligeante.

Nous sommes déjà bien assez misérables et nous n'avons que trop besoin de miséricorde. Que deviendrions-nous s'il fallait, par l'effet d'un défaitisme théologal, considérer l'image de la faute comme annonçant, d'une manière inéluctable, la faute elle-même, et tenir l'idée pour équivalente du fait ?

Lorsque, dans le livre de Flaubert, la reine de Saba apparaît à saint Antoine dans le désert et soulève sa jupe devant lui, le Saint ne se croit pas damné pour avoir été mis à l'épreuve. La reine

de Saba, je vous l'accorde, a fait école. Elle a abandonné le désert, elle court les rues. A-t-elle cependant, par magie, ruiné toutes les volontés ? Règne-t-elle en souveraine ?

Il y a bien longtemps que la sagesse catholique a étudié et réglé ce délicat problème posé par l'existence des pensées involontaires que produit l'esprit. Saint François de Sales a résumé tout ce qu'on peut dire sur ce sujet en cette claire et forte maxime : sentir n'est pas consentir.

Vous ne vous êtes pas tenu à cette profonde et prévoyante définition. Vous maintenez le fidèle dans la terreur de ce qu'il va découvrir en lui-même. Peu s'en faut que le salut, qui est l'objet de la vie, ne lui apparaisse douloureusement à la fois comme nécessaire et comme inaccessible.

Il faut croire simplement et bonnement.

N'y a-t-il pas là quelque jansénisme ? Si j'avais l'honneur d'être théologien, j'en discuterais davantage avec vous. Du moins, j'ai un peu lu Bossuet. J'ai gardé le souvenir que la prédication de ce grand homme, à la fois si religieux et si humain, tend à nous faire comprendre que la fidélité à la croyance est compatible avec la vie, que chaque homme, selon sa capacité et selon son état, peut remplir ici-bas sa mission sans angoisse, que l'existence de chacun sera chrétienne, que les œuvres seront chrétiennes si l'âme est chrétienne. Il aime à dire qu'il faut croire simplement et bonnement. Jamais il n'a resserré les voies du salut. Il nous conseille de nous accroître, de nous améliorer, de nous dilater, et dans une parole où l'on retrouve sa généreuse magnificence, il nous invite « à jeter tout à l'aveugle dans le sein immense de la divine Bonté ».

Dangers de la peinture du mal.

Satan fait aujourd'hui de la psychanalyse.

Vos personnages ne connaissent pas cette quiétude. Vous êtes le grand spécialiste de la tentation. Vous l'épiez, vous la surprenez à l'état naissant, vous la découvrez partout. On dirait que les romanciers ont de longs tête-à-tête avec le serpent du paradis terrestre, de qui, assurément, ils ont beaucoup à apprendre et à qui ils sont redevables de nombreux sujets. Mais un tel dialogue, pour peu qu'il dure, n'est pas sans inconvénients. Il donne un air de complaisance pour le mal. Il tourne à une sorte d'intimité. Il insinue la cordialité dans l'antagonisme, et ces conférences d'adversaires risquent de se terminer par une inimitié collaboratrice. Il y a des interlocuteurs avec lesquels il vaut mieux ne pas trop échanger ses idées. Etes-vous certain de n'avoir pas été victime d'une subtilité d'origine démoniaque quand vous avez éprouvé tant de curiosité pour les plus récentes théories du subconscient ? Vous avez cru que l'écrivain d'imagination pouvait découvrir là de nouveaux raffinements. Et peut-être n'y avez-vous trouvé que des machines destinées à démanteler les vieilles forteresses de l'esprit. A toutes les crises dont notre époque fait collection et qui vont, comme chacun sait, de la monnaie à l'enseignement, en passant par le budget, l'Etat, l'économie, les formes parlementaires et la Constitution elle-même, il faut ajouter une crise de la personnalité humaine. L'histoire des vivants, pour certains psychologues, se réduit au calendrier des sensations, et pour que la liste soit complète, ils vont chercher, pour les ramener à la surface de la conscience, ces impressions mal définies qui dormaient dans les souterrains. Prenez garde : Satan fait aujourd'hui de la psychanalyse. Il a imaginé ce moyen de nous convier allégrement à contempler nos bas-fonds et à excuser nos fautes par le déterminisme de nos tendances inconnues.

« La morale veut que nous fassions effort pour intervenir parmi nos fatalités. »

Il y avait bien de la prudence dans la méthode ancienne qui recommandait de ne pas s'arrêter aux laides images et aux laides pensées. Le secret n'est pas exclusivement une dissimulation. Il est aussi une pudeur. Il manifeste le goût de l'ordre. Sans doute, il convient que le savant, le médecin, le directeur de conscience, n'ignorent rien de ce qui se passe en nous. Est-il bon pour tous les humains de faire l'inventaire incessant de ce qui se passe en eux ? Faut-il accorder un état civil à tous nos instincts et leur donner droit de suffrage ? Ne risquons-nous pas de transposer la loi du nombre dans la vie de l'esprit et de soumettre la direction de nous-même à la majorité de nos sensations ? Permettez au journaliste déjà vieux que je suis de vous exprimer ses doutes. La morale, comme la politique, veut que nous fassions effort pour intervenir parmi nos fatalités. Le gouvernement de soi, comme celui des peuples, réclame de l'autorité et de la hiérarchie. Chaque individu porte en soi une petite république qui ne demande qu'à devenir insurrectionnelle et qui a besoin d'être tempérée par une monarchie absolue. Et cette monarchie pour chacun de nous, c'est ce qu'on nommait jadis du beau nom de caractère.

Les tendances de la culture française : primauté de l'esprit sur l'instinct.

Toute la culture française, fidèle aux grandes traditions de la civilisation gréco-latine et de la civilisation chrétienne, a eu pour trait marquant d'affirmer la primauté de l'esprit, de recommander l'organisation rationnelle de la vie et de la pensée, de favoriser le règne des facultés supérieures. Ailleurs, hors de nos frontières, au Nord peut-être, à l'Est surtout, d'autres conceptions ont prévalu. Ce n'est plus l'esprit qui a dominé, c'est la nature, c'est le flot de l'élémentaire, c'est le domaine des instincts et du vouloir vivre avec ses forces crépusculaires de rajeunissement, mais aussi avec son anarchie latente. Il n'est pas sûr que depuis un siècle et demi nos écrivains aient tous très énergiquement résisté à ces courants étrangers. Mais la nation, elle, a résisté, bien qu'elle n'ait guère été aidée. Elle croit toujours à la raison et aux idées claires et distinctes, à l'équilibre, à la volonté. Elle n'a rien oublié de l'histoire de Marthe et de Marie. Elle pense que Marie, qui eut la bonne part, ne fut pas une tourmentée. Et elle sait que Dieu a peuplé la terre des fils de Marthe pour qu'ils soient ici-bas artisans, paysans, soldats, marins, pour qu'ils travaillent, pour qu'ils apprennent à l'impitoyable école du réel les conditions de l'action, la nécessité des disciplines et du commandement. Ils ont eu, ces fils de Marthe, leur poète de génie. Ils ont inspiré des paroles magnifiques à l'illustre écrivain anglais que l'Institut de France a eu à cœur de s'associer et qui

sera bientôt son hôte : « C'est leur affaire en tous les siècles », dit Rudyard Kipling, « de recevoir et d'amortir les chocs. Dans la foule ou dans le désert, dans les rues illuminées ou dans l'obscurité, ils restent à leur poste durant tous leurs jours pour que se prolongent les jours de leur frère. Soulevez la pierre, abattez la ronce pour faire meilleur le sentier : voici qu'une trace se découvre, noire du sang qu'un autre fils de Marthe a versé là, non pour dresser une échelle vers le ciel, mais en simple service, simplement rendu à son frère, dans le commun besoin. »

Une évolution en cours dans l'œuvre de Mauriac.

Vous leur donnerez aussi votre amitié, ils sont dignes de votre talent. Vous êtes même sans doute près de le faire si j'en juge par vos derniers livres, par ce *Mystère Frontenac*, d'un ton plus apaisé; par cet essai sur *le Bonheur du chrétien* que vous avez donné comme suite à votre beau livre sur les souffrances du chrétien. Vous semblez un peu lassé des monstres et des pécheurs qu'un sort inclément vous a fait rencontrer jusque parmi les croyants. Vous avez le désir de connaître d'autres exemplaires de l'humanité. Il y en a, fort heureusement. Et peut-être la fortune nous est-elle réservée de vous engager plus avant dans la voie où vous paraissez entrer. Votre tour viendra bientôt de parler ici des prix de vertu. C'est la part la plus émouvante de nos travaux. Vous lirez avec recueillement, avec piété, ces dossiers vénérables qui nous sont transmis. Vous aurez l'occasion d'admirer non seulement l'œuvre de nos missionnaires qui vont dans notre empire d'outre-mer propager la foi en même temps que la langue française, non seulement les saintes filles qui au loin enseignent les petits enfants et soignent les malades, mais cette foule d'humbles de cœur, de créatures fraternelles à qui le dévouement dicté par la croyance, par le souvenir de la religion ou par leur conscience, semble naturel. Vous sentirez ce qu'il y a de désintéressement dans ces actes accomplis par des êtres qui ne prétendent pas à la perfection, mais qui sont capables de sortir de soi et de se dépasser eux-mêmes. Alors, au brillant et troublant cortège des possédés qui peuplent vos livres, vous opposerez avec ravissement ce beau cortège de vivants qui, dans ce grand drame de la tentation dont vous êtes le peintre pathétique, ont été avec simplicité des vainqueurs. Ce sont eux, en vérité, qui méritent d'être comparés à ces parfums légendaires de la mer Erythrée qui, voguant sur les flots au-devant des voyageurs, leur annonçaient l'approche d'un royaume merveilleux, car ce sont eux qui nous portent ici-bas ce qui est le plus cher à votre pensée : un message de l'infini.

BIBLIOGRAPHIE [1]

I. — *L'œuvre de M. François Mauriac.*

1° Ouvrages.

1909. *Les mains jointes*, poèmes (Falque, Hartmann).
1911. *L'adieu à l'adolescence*, poèmes (Stock).
1913. *L'enfant chargé de chaînes*, roman (Grasset, Ferenczi).
1914. *La robe prétexte*, roman (Grasset, Ferenczi).
1920. *Petits essais de psychologie religieuse* (Société littéraire de France).
— *La chair et le sang*, roman (Emile-Paul, Flammarion).
1921. *Préséances*, roman (Emile-Paul, Flammarion).
1922. *Le baiser au lépreux*, roman (Grasset, Fayard, Hachette).
1923. *Le fleuve de feu*, roman (Grasset, Flammarion, Ferenczi, Cité des Livres).
— *Genitrix*, roman (Grasset, Fayard, Jonquières, Hachette).
1924. *La vie et la mort d'un poète, André Lafon* (Bloud et Gay, Grasset).
— *Le mal*, roman (Revue *Demain* et chez Grasset).
1925. *Le désert de l'amour*, roman (Grasset, Ferenczi, Calmann-Lévy, Flammarion).
— *Orages*, poèmes (Champion, Dorbon-Aîné).
— *Les beaux esprits de ce temps* (Champion).
— *Fabien*, roman (Au sans pareil).
1926. *Le jeune homme* (Hachette, coll. « Les âges de la vie »).
— *Bordeaux* (Emile-Paul, coll. « Portrait de la France »).
— *Les Peloueyne. Le baiser au lépreux. Genitrix* (Calmann-Lévy).
— *Proust* (Marcelle Lesage).
— *Le tourment de Jacques Rivière* (Nuée Bleue à Strasbourg).
— *La rencontre avec Pascal* (Cahiers libres, Au sans pareil).
— *Un homme de lettres* (Lapina, Les Panathénées).
— *La Province* (Hachette).
— *Coups de couteau* (Trémois).
1927. *Thérèse Desqueyroux*, roman (Grasset, Ferenczi, Calmann-Lévy).
1928. *Destins*, roman (Grasset, Fayard).
— *Le démon de la connaissance* (Trémois).
— *La vie de Jean Racine* (Plon, coll. « Roman des grandes existences »).
— *Le roman*, essai (suivi d'études sur Loti, Barrès, France, Radiguet) (L'Artisan du livre).
1929. *Dramaturges* (Librairie de France) (coll. « Cahiers d'Occident »).
— *Trois récits* (Coups de couteau; Le démon de la connaissance ; Un homme de lettres) (Grasset).
— *Supplément au « Traité de la concupiscence »* (Ed. du Trianon).
— *La nuit du bourreau de soi-même* (Flammarion).
— *Divagation sur saint Sulpice* (Champion).
— *Paroles en Espagne* (Hartmann).
— *Dieu et Mammon* (Le Capitole, coll. « Faits et gestes de la vie contemporaine »).
1930. *Ce qui était perdu*, roman (Grasset).
— *Mes plus lointains souvenirs* (Hazan).
— *Voltaire contre Pascal* (Ed. de la Belle Page).
1931. *René Bazin* (Alcan, coll. « Les Quarante »).
— *Blaise Pascal et sa sœur Jacqueline* (Hachette, coll. « Le passé vivant »).
— *Trois grands hommes devant Dieu* (Molière, Flaubert, Rousseau) (Le Capitole).
— *Souffrances et bonheur du chrétien* (Grasset).
— *Le Jeudi-Saint* (Flammarion, coll. « Les Belles Fêtes »).
1932. *Pèlerins* (Le Correspondant, Editions de France).
— *Le nœud de vipères*, roman (Grasset).
1933. *Le mystère Frontenac* (Grasset).
— *Pèlerins de Lourdes* (Plon).
— *Commencements d'une vie* (Grasset).
— *Le romancier et ses personnages* (Corréa).

2° Articles.

1909. « Henri de Régnier, prosateur » (*Rev. du temps présent*).
1910. « Poèmes » (*Mercure de France*).
— « Mon ami, ton cœur », poème (*Rev. hebd.*).
1910-11. « Poèmes » (*Les Marches de l'Est*).

(1) Pour établir ces listes bibliographiques nous avons utilisé la *Bibliographie de la littérature française de 1800* à *1930*, de Hugo P. Thieme, le *Catalogue général de la Librairie française* et une étude documentaire de Louis Chaigne parue dans l'*Enseignement chrétien* d'avril 1932.

1911. « Enfance » (*Mercure de France*).
— « Le cousin de Paris » (*Rev. hebd.*).
1912. « Enquête sur la jeunesse : la jeunesse littéraire » (*Rev. hebd.*).
— « Camille » (*Rev. de Paris*).
— « Francis Jammes et les Géorgiques chrétiennes » (*Cahiers de l'Amitié de France*, juillet).
— « Les heures de Lassagne. Dans un vieux domaine de Gascogne » (*Cahiers de l'Amitié de France*, octobre).
1913. « Les nuits de Paris » (*Rev. de la jeunesse*).
— « Lettre » (*Cahiers de l'Amitié de France*, octobre).
— « Le Paradis » (*Rev. hebd.*).
1914. « Tous les royaumes du monde » (*Rev. hebd.*).
— « Elégie » (*Les Cahiers*, 15 avril).
1915. « Les morts au printemps » (*Mercure de France*).
1916. « Méditation à Salonique ; Notes sur la jeunesse d'Henri Lacordaire » (*Rev. des jeunes*).
— « L'un d'eux, André Lafon » (*Rev. hebd.*, 1er juill.).
1917. « Les Américains dans ma ville » (*Rev. hebd.*).
1918. « Le disparu », dialogue en vers (*Mercure de France*, 16 mai).
— « La correspondance d'André Lafon » (*Rev. des jeunes*, 10 août).
— « La Gascogne. Impressions d'arrière » (*Rev. hebd.*).
1919. « La Symbiose » (*Mercure de France*).
— « La guerre vue d'Auteuil et de Normandie. Sur J. E. Blanche » (*Rev. des jeunes*).
1920. « Les nouvelles préséances » (*Les Ecrits nouveaux*).
1921. « Dialogue d'un soir d'hiver » (*Les Ecrits nouveaux*).
— « *Une soirée de brouillard* », de Proust (*Rev. hebd.*).
— « La gloire de Georges Carpentier » (*Rev. hebd.*).
— « La paroisse morte », nouvelle (*Rev. des jeunes*, 25 janvier).
1922. « La mort de Henry Bataille » (*Rev. hebd.*).
— « Sur la tombe de Proust » (*Rev. hebd.*).
— « Poèmes » (*Les Ecrits nouveaux*).
1923. « Loti » (*Rev. hebd.*).
— « Poèmes » (*Rev. Européenne*).
— « Un romancier : Abel Hermant » (*Nouvelles littéraires*, 5 mai).
1924. « Parmi les jeunes maîtres de ce temps » (*Ibid.*, 19 janvier).
— « A. Lafon » (*Rev. Européenne*).
— « Examen de conscience sur la tombe d'André Lafon » (*Rev. hebd.*).
— « Radiguet et le bal du comte d'Orgel » (*Rev. hebd.*).
— « A. France » (*Rev. hebd.*).
1925. « Le romancier et sa province » (*Nouvelles littéraires*, 21 mars).
— « *Un homme de Dieu* », de Gabriel Marcel (*Rev. hebd.*).
— « *Saint Paul* », d'Em. Baumann (*Rev. hebd.*).
— « Introduction à *Pour sortir du gâchis* », de G. Mandel (*Rev. hebd.*).
— « Une enfance provinciale : Bordeaux » (*Rev. hebd.*).
— « L'isolement de Barrès » (*Nouvelles littéraires*, 26 décembre).
1926. « Un livre posthume de J. Rivière : *A la trace de Dieu* » (*Rev. hebd.*).
— « Notes sur la province » (*Rev. Européenne*).
— « Les romanciers mystiques » (*Nouvelles littéraires*, 12 juin).
— « La Maladère » (*Ibid.*, 27 novembre).
1927. « Le roman d'aujourd'hui » (*Rev. hebd.*).
— « Der junge Mensch » (*Die Neue Rundschau*),
— « Le meilleur témoignage » (*Nouvelles littéraires*, 8 janvier).
1928. « Der Daemon der Erkenntnis » (*Die Neue Rundschau*).
— « Un jeune homme d'il y a vingt ans : Jean de la Ville de Mirmont » (*Rev. hebd.*).
— « Souffrances du chrétien » (*Nouvelle Revue française*).
1929. « La responsabilité du romancier » (*Rev. cath. des idées et des faits*, 1er mars).
— « Bonheur du chrétien » (*Nouvelle Revue française*).
— « Die Krise des Romans » (*Die Neue Rundschau*).
1930. « Ce qui était perdu » (*Rev. de Paris*).
1930. Le procès Thérèse Desqueyroux » (*Nouvelles littéraires*, 24 mai).
— « L'affaire Favre-Bulle » (*Ibid.*, 6 décembre).
1931. « Encore le bonheur » (*Nouvelle Revue française*).
1932. « Lamennais » (*Nouvelles littéraires*, 16 janvier).
— « *Eros* » (*Ibid.*, 16 avril).
— « Préface à des Mémoires interrompus » (*Ibid.*, 18 juin).
— « La génération sans maîtres » (*Ibid.*, 24 août).
1933. « Propos sur la guerre et sur la paix » (*Echo de Paris*, 28 janvier ; *D. C.*, t. 30, col. 950-1).
— « Le mystère Frontenac (*Ibid.*, 25 février).
— « Propos sur le temps du Carême » (*Echo de Paris*, 12 mars).
— « Les jeunes bourgeois révolutionnaires » (*Echo de Paris*, 25 mars ; *Documentation Catholique*, t. 30, col. 112-5).
— « Le message éternel du Christ aux jeunes » (*A La Page*, 13 avril).
— « Le Message » (*Rex*, de Louvain, 22 avril ; *Nouvelles littéraires*, 29 avril).
— « Madame de Noailles » (*Nouvelles littéraires*, 6 mai).
— « Sincérité » (*Echo de Paris*, 3 juin).
— « Qui triche ? » (*Echo de Paris*, 16 juillet).
— « Le bonheur et le plaisir » (*Ibid.*, 30 juillet).
— « Le mal » (*Echo de Paris*, 9 septembre ; *Documentation Catholique*, t. 30, col. 587-90).
— « De l'amour des richesses, de l'ambition et de l'hypocrisie » (*Echo de Paris*, 14 octobre).
— « Le perpétuel malentendu » (*1933*, novembre).

II. — Études sur l'œuvre de M. Mauriac.

1° Ouvrages.

1923. Francis Vincent : *Ames d'aujourd'hui* (Beauchesne).
1925. Dubech : *Les chefs de file de la jeune génération* (Plon).
— *Manuel illustré de la littérature catholique en France de 1870 à nos jours* (Editions Spes).
1926. René Gillouin : *Esquisses littéraires et morales* (Grasset).
— Archambault : *Jeunes maîtres* (Bloud et Gay).
— Léon Jules : article dans le *Dictionnaire pratique des connaissances religieuses*.
1927. Martin du Gard : *Impertinences*.
— Marie-Th.-Gadala : *Ceux que j'aime... De Barrès à Morand* (Figuière).
— Sylvestre de Sacy : *L'œuvre de François Mauriac*, avec une bibliographie (Hartman).
1929. Giusso : *Il Viandante e le statue* (Corbaccio, Milan).
— Paul Halflants : *Etudes de critique littéraire* (4e série) (De Lannoy à Genval, Belgique).
— Frédéric Lefèvre : *Une heure avec...* (Galimard).
— René Gillouin : *Le destin de l'Occident* (Editions Prométhée).
1930. Léopold Levaux : *Romanciers* (Desclée, de Brouwer).
1932. A. Verriele : *Le surnaturel en nous et le péché originel* (Bloud et Gay).
1933. Charles du Bos : *François Mauriac et le problème du romancier catholique* (Corrêa).
— Louis Chaigne : *Vies et œuvres d'écrivains* (P. Bossuet).
— Robert Vallery-Radot, Henri Ghéon, André Maurois, Jacques de Lacretelle, Drieu la Rochelle, André Rousseaux, Jean Schlumberger, Gonzague Truc, Daniel-Rops, Jean de Fabrègues ; *Hommage à François Mauriac* (Editions du Siècle).
— Paul Archambault : *Témoins du spirituel* (Bloud et Gay).

2° Articles.

1910. Robert Vallery-Radot : « Domus aurea » (*La Plume*, 25 avril).
— Maurice Barrès : « *Les mains jointes* » (*Echo de Paris*, 21 mars).
1912. Faguet : « Les poésies de François Mauriac » (*Rev. des Deux Mondes*).
1913. Robert Vallery-Radot : « *L'enfant chargé de chaînes* » (*Cahiers de l'Amitié de France*, juin).
1921. A. Germain : « François Mauriac » (*Les Ecrits nouveaux*).

1921. CH. BOURDON : « *Préséances* » (*Revue des lectures*, octobre).
— X : « *La chair et le sang* » (*Etudes*, 20 mars ; *Revue des lectures*, 15 avril).
1922. BERTON : « La fantaisie et réalités. *Préséances*, de François Mauriac » (*La Vie des peuples*).
— ID. : « Mœurs provinciales et cosmopolites, d'après les romans de François Mauriac » (*La Vie des peuples*).
— LE CARDONNEL : « Les romans de François Mauriac » (*Revue universelle*).
— LE GRIX : « François Mauriac et *Le baiser au lépreux* » (*Rev. hebd.*).
— FRANÇOIS LE GRIX : « *Le baiser au lépreux* » (*Rev. hebd.*).
— JEAN BALDE : « *La chair et le sang* » (*Liberté du Sud-Ouest*).
— CH. BOURDON : « *Le baiser au lépreux* » (*Revue des lectures*, mai).
1923. ANDRÉ THÉRIVE : « L'encens de François Mauriac » (*Rev. critique des idées et des livres*).
— MAURICE MARTIN DU GARD : « Opinions et portraits : F. Mauriac » (*Nouvelles littéraires*, 10 février).
— FRÉDÉRIC LEFÈVRE : « Une heure avec F. Mauriac » (*Ibid.*, 26 mai).
— BENJAMIN CRÉMIEUX : « *Le fleuve de feu* » (*Ibid.*, 9 juin).
— CH. BOURDON : « *Le fleuve de feu* » (*Revue des lectures*, 15 juillet).
1924. BARBEY : « *La vie et la mort d'un poète*, par François Mauriac » (*Rev. hebd.*).
— « François Mauriac » (*Rev. universelle*).
— MAURICE MARTIN DU GARD : « Un romancier catholique : F. Mauriac » (*Nouvelles littéraires*, 27 septembre).
— CH. BOURDON : « *La vie et la mort d'un poète* » (*Revue des lectures*, 15 juin).
1925. CHAZEL : « Quelques romanciers de la solitude : François Mauriac » (*Foi et vie*).
— SUZANNE NORMAND : « La femme et le sentiment de l'amour chez un romancier catholique : François Mauriac » (*Grande Revue*).
— EDMOND JALOUX : « *Le désert de l'amour* » (*Nouvelles littéraires*, 14 mars).
— CH. BOURDON « *Le désert de l'amour* (*Revue des lectures*, 15 avril).
1926. MAX FRANTEL : « Le romantisme aujourd'hui rejoint le classicisme, nous dit M. Mauriac » (*Comœdia*, 1er février).
— Comte DE LUPPÉ : « Ceux d'aujourd'hui et de demain : François Mauriac » (*Correspondant*, 10 mars).
— MAURICE BARRÈS : « François Mauriac », reproduction d'un article de Barrès (*Nouvelles littéraires*, 26 juin).
— RENÉ DOUMIC : « François Mauriac » (*Rev. des Deux Mondes*).
1927. EDMOND JALOUX : « Trois confessions de François Mauriac » (*Nouvelles littéraires*, 17 octobre).
— CH. BOURDON : « *Thérèse Desqueyroux* » (*Revue des lectures*, 15 mars).
1928. RIBADEAU-DUMAS : « Carrefour de visages » (*Rev. des revues*).
— CH. BOURDON : « *Destins* » (*Revue des lectures*, 15 mars).
— ID. : « *Le roman* » (*Ibid.*, 15 avril).
— ID. : « *La vie de Jean Racine* » (*Ibid.*, 15 juin).
1929. DRIANT : « Les derniers livres de François Mauriac » (*Foi et vie*).
— POUCEL : « Scrupules de François Mauriac » (*Etudes de théologie, de philosophie et d'histoire*).
— ROUSSEAU : « Dieu, Mammon et François Mauriac » (*Rev. universelle*).
— POUCEL (*Etudes*, 20 juin).
— LOUIS CHAIGNE : « François Mauriac, poète » (*Les Lettres*, novembre).
— CH. BOURDON : « *Dieu et Mammon* » (*Revue des lectures*, 15 novembre).
1930. JOHN CHARPENTIER : « Figures : François Mauriac » (*Mercure de France*, 15 décembre).
— POUCEL : « *Ce qui était perdu*, de François Mauriac » (*Etudes de théologie, de philosophie et d'histoire*).
1930. ROUSSEAU : « Sur quelques essais de François Mauriac » (*Rev. universelle*).
— CH. BOURDON : « *Ce qui était perdu* » (*Revue des lectures*, 15 août).
— Id. : « *La robe prétexte* » (*Ibid.*, 15 novembre).
1931. A. BILLY : « Le *Pascal* de Mauriac » (*Œuvre*, 16 juin).
— ANDRÉ THÉRIVE : « Chronique des livres » (*Blaise Pascal et sa sœur Jacqueline ; Souffrances et bonheur du chrétien*) (*Temps*, 3 juillet).
— MAURICE BLANCHOT : « Le côté *janséniste* des personnages de Mauriac » (*Revue française*, juin).
— *Figaro*, 3 juillet).
— ROBERT BRASILLACH : « *Souffrances et bonheur du chrétien* » (*Action française*, 16 juillet).
— FRANC-NOHAIN : « Mauriac, romancier catholique » (*Echo de Paris*, 23 juillet).
— CHARLES BAUSSAN : « *Souffrances et bonheur du chrétien* » (*Croix*, 31 août).
— RENÉ LALOU : « Trois confessions de François Mauriac » (*Nouvelles littéraires*, 17 octobre).
— LÉON WERTH : « M. François Mauriac, écrivain catholique ; L'évasion dans l'éternité » (*Monde*, octobre).
— M. François Mauriac et le pessimisme (*Action française*, 5 novembre).
— ANDRÉ ROUSSEAUX : « François Mauriac ou l'adolescence prolongée » (*Figaro*, novembre).
— JEAN GUIRAUD : « *Le Jeudi-Saint* » (*Croix*, 13 décembre).
— SAVANIER : « *Ce qui était perdu* » (*Nouvel âge*, janvier).
— X. : « *René Bazin* » (*Revue des lectures*, 15 août).
— X : « *Souffrances et bonheur du chrétien* » (*Ibid.*).
— X : « *Blaise Pascal et sa sœur Jacqueline* » (*Ibid.*), 15 décembre).
1932. LOUIS CHAIGNE : « Les maîtres nouveaux, François Mauriac » (*Enseignement chrétien*, avril).
— JEAN-JACQUES BROUSSON : « Semaine sainte » (*Nouvelles littéraires*, 26 mars).
— EDMOND JALOUX : « *Le nœud de vipères* » (*Ibid.*).
— X : « *Le Jeudi-Saint* » (*Revue des lectures*, 15 janvier).
— X : « *Pèlerins* » (*Ibid.*, 15 avril).
— CH. BOURDON « *Le nœud de vipères* » (*Ibid.*).
1933. J.-M. DE BUCK : « Le pessimisme religieux de Mauriac » (*Revue générale*, 15 mars ; *Nouvelles littéraires*, 29 avril).
— X : « L'élection de M. François Mauriac » (*Croix*, 2 juin).
— GAÉTAN SANVOISIN : « Un entretien avec M. François Mauriac » (*Journal des Débats*, 2 juin).
— LUCIEN CORPECHOT : « François Mauriac académicien » (*Rempart*, 2 juin).
— ANDRÉ ROUSSEAUX : « M. François Mauriac à l'Académie française » (*Figaro*, 2 juin).
— GEORGES BIDAULT : « Les rayons et les ombres » (*Aube*, 2 juin).
— A.-M. PANHELEUX : « Les ascensions de François Mauriac » (*Le Noël*, 2 et 9 juin).
— X. : « L'élection de François Mauriac » (*Nouvelles littéraires*, 3 juin).
— J. LOMBARD : « Au lendemain de son élection, M. François Mauriac évoque quelques souvenirs d'enfance » (*Paris-Soir*, 3 juin).
— ROBERT KEMP : « François Mauriac académicien, disciple de Pascal » (*Liberté*, 3 juin).
— MAURICE NOËL : « François Mauriac et la bourgeoisie » (*Figaro*, 5 juin).
— LOUIS CHAIGNE : « L'élection de M. François Mauriac (*Vie catholique*, 10 juin).
— EDMOND JALOUX : « *Le romancier et ses personnages* » (*Nouvelles littéraires*, 21 octobre).
— CH. BOURDON : « *Le mystère Frontenac* » (*Revue des lectures*, 15 mars).
— Id. : « *Commencements d'une vie* » (*Ibid.*).
— G. A. : « Monsieur François Mauriac romancier de la propriété provinciale » (*Monde*, 10 juin).
— YVES GANDON : « Du Diable à Dieu : André Gide et François Mauriac » (*Hippocrate*).
— GÉRARD BAUËR : « François Mauriac au fauteuil

d'Eugène Brieux » (*Echo de Paris*, 16 novembre).
1933. X. : « M. François Mauriac et l'Index » (*Rempart*, 16 novembre).
— Lucien Farnoux-Reynaud : « François Mauriac et le drame contemporain » (*Ordre*, 16 novembre).
— Louis Chaigne : « François Mauriac à l'Académie française » (*Vie intellectuelle*).

CERCLES CATHOLIQUES D'OUVRIERS

L'Association Maurice Maignen

Le dimanche 29 octobre, l'Association Maurice Maignen célébrait ses membres jubilaires par une fête que présidait le maréchal Lyautey et où M. Louis Madelin prit la parole (1). Cette cérémonie a fourni à M. Madelin l'occasion d'écrire un article dans *l'Echo de Paris* (8. 11. 33) intitulé « Un foyer bienfaisant », que nous reproduisons *in extenso* :

Si le pays a résisté aux doctrines dissolvantes, il le doit aux efforts de quelques hommes [1].

On est souvent surpris que ce pays-ci résiste comme il le fait à l'incessante intoxication dont, depuis beaucoup plus d'un siècle, il est victime. Elle prend les formes les plus variées ; toutes les doctrines dissolvantes ont été prêchées, répandues par la parole et la plume, la propagande et même le geste.

Et voilà que, abordant tantôt un groupe d'hommes et tantôt un autre, ainsi que je le fais depuis dix ans, on s'aperçoit bien que la nation, au fond, reste saine. On est tenté de crier, une fois de plus, *au miracle*.

Peut-être ne faut-il pas abuser du mot. Le vieux proverbe : *Aide-toi, le ciel t'aidera*, reste — même pour ceux qui croient à l'intervention du ciel — la règle de l'énergie et de la constance dans l'action.

En réalité, nous le savons bien, au poison versé à flots, des hommes n'ont cessé d'opposer le contre-poison, et à l'action dissolvante, des hommes n'ont cessé d'opposer l'action reconstituante.

Le siècle qui est derrière nous a été le plus admirable peut-être par les grandes œuvres qu'il a vues naître et parfois se développer ; et, chaque fois qu'on est amené à se pencher sur une de ces entreprises, on s'aperçoit que, *même lorsqu'elles n'ont pas produit tous les effets que leurs fondateurs en avaient attendu*, elles valaient la peine d'être tentées, parce qu'il n'en est pas une qui n'ait fait grand bien et surtout empêché grand mal.

Maurice Maignen et le Cercle Montparnasse.

Je me faisais, l'autre jour, ces graves réflexions en sortant du très modeste foyer d'œuvres qu'est l'*Association ouvrière Maurice Maignen*, que ses

(1) Voici le compte rendu de cette fête publié par *la Croix* (31. 10. 33) :

« L'Association ouvrière Maurice Maignen, anciennement cercle Montparnasse, est le premier en date des cercles catholiques d'ouvriers. Il date de quatre-vingts ans. C'est à lui qu'Albert de Mun dut cette « vocation sociale » qui devait être ensuite si féconde et si bienfaisante. C'est à son instigation et à son exemple que se sont multipliés, dans tout le pays, les cercles d'études et les diverses associations catholiques et sociales.

» Dans le cadre de l'Association Maurice Maignen, peu à peu se fondèrent différentes corporations, telles que celles de Saint-Fiacre (jardiniers), Sainte-Cécile (musiciens), Saint-Luc (dessinateurs, peintres, etc.).

» C'est en l'honneur de cette dernière, en même temps qu'en l'honneur des jubilaires du cercle Maurice Maignen, qu'une très belle et très émouvante fête réunissait dimanche au siège social, rue de Lourmel, les « anciens » et les membres actuels de l'Association.

» Elle commença par une messe, célébrée aux intentions des jubilaires, au cours de laquelle M. l'abbé Béraud, directeur de l'Association, fit excellemment ressortir la véritable signification de la « royauté du Christ ». La cérémonie, pendant laquelle la chorale du cercle Maurice Maignen exécuta de très beaux chants de circonstance, se termina par la vénération de la relique de saint Luc.

» Elle fut suivie d'une réunion présidée par le maréchal Lyautey, qu'entouraient M. Louis Madelin, de l'Académie française, et M. Victor Lecerf, vétéran de l'Association des anciens du cercle. Après la prière et une cantate remarquablement exécutée par la chorale de l'Association, ce dernier présenta, en termes cordiaux et émus, les souhaits de bienvenue de l'assemblée au maréchal Lyautey. Il évoqua notamment le temps, déjà lointain, où le grand colonial, le « créateur du Maroc », venait, jeune Saint-Cyrien, entendre la parole véritablement apostolique d'Albert de Mun.

» Avec une note d'humour du meilleur aloi, M. Pierre Lecerf, président de l'Association des « anciens » du cercle, rappela les services et les mérites respectifs des jubilaires. Deux d'entre eux ont, à leur actif et à leur honneur, soixante ans de dévouement à l'Association : MM. Jules Morin et Henri Beauregard. Trois autres, MM. Charles Brette, Maurice Dufour, président du Syndicat catholique des ouvriers de la région parisienne, et Henri Jouan, lui ont consacré vingt-cinq années d'efforts aussi désintéressés que persévérants.

» Le maréchal Lyautey, dont les 79 ans n'ont pas affaibli la mémoire ni l'esprit, évoqua ensuite les souvenirs que lui ont laissés le Cercle Montparnasse et Albert de Mun. Le premier était une école et l'autre un professeur dont il est fier d'avoir reçu et suivi les nobles leçons.

» Après avoir exhorté les jeunes membres du cercle à marcher sur les traces de ces ancêtres, le maréchal remit les médailles aux jubilaires. M. l'abbé Béraud remercia les deux académiciens d'avoir bien voulu, par leur présence, témoigner la sympathie et l'intérêt qu'ils portaient à l'œuvre sociale du cercle Maurice Maignen.

» Un banquet tout familier, et fort bien servi, réunit ensuite une bonne centaine de convives, sous la présidence de M. Louis Madelin et du maréchal Lyautey. Au dessert, après des tostes portés par MM. de La Roche, Pierre Lecerf, Dufour, Esclangon et Victor Lecerf, M. Louis Madelin rendit un vibrant hommage aux « semeurs de bon grain » que furent des hommes tels qu'Ozanam, Maurice Maignen, Albert de Mun, et, plus près de nous, le maréchal Lyautey lui-même. Il exhorta les jeunes à continuer, avec persévérance, et malgré les difficultés, l'œuvre sociale qu'ils ont déjà conduite à de si beaux résultats. D'autant plus qu'à l'heure actuelle les « semeurs de mauvais grain » sont malheureusement trop nombreux, et que l'ivraie envahit la France. « Nous comptons sur vous, » dit l'éminent historien, pour faire pousser et mûrir le » bon blé. »

» Les belles et fortes paroles de M. Madelin furent accueillies par d'enthousiastes applaudissements, qui se renouvelèrent lorsque le maréchal Lyautey prit, à son tour, la parole. Après avoir donné lecture de lettres que lui adressait jadis Albert de Mun, le maréchal en tira ainsi la conclusion pratique : « Nous ne sommes pas socialistes, » mais soyons et restons des sociaux, des chrétiens » sociaux. »

» Enfin, M. l'abbé Béraud renouvela, en quelques mots, les plus vifs remerciements de l'Association Maurice Maignen à M. Louis Madelin et au maréchal Lyautey. »

(1) Les sous-titres sont ajoutés par *la D. C.*

anciens continuent à appeler le *Cercle Montparnasse*, quoiqu'il soit à Grenelle. C'est de cette réunion d'hommes, on le sait, qu'est sorti, avec la vocation sociale du comte de Mun, le mouvement des *cercles catholiques d'ouvriers*.

Le mouvement, il faut le dire, n'a pas eu le succès escompté par ses ardents promoteurs. Ceux-ci en attendaient la régénération rapide du pays après 1871. Leur rêve généreux ne s'est pas réalisé dans toute sa plénitude, mais c'est précisément cette circonstance qui me fait m'y intéresser, parce qu'elle peut servir — ce qui paraîtra paradoxal — de thème à quelques méditations néanmoins réconfortantes.

Maurice Maignen, que l'Eglise s'apprête à béatifier, était un homme d'aspect modeste qu'illuminait une double foi : la foi dans le christianisme et dans l'âme populaire. Il était convaincu que l'ouvrier avait été la principale victime de la Révolution et qu'en brisant les corporations qui associaient dans la même œuvre et le même esprit maîtres et artisans, on avait créé à ces derniers un sort inférieur. Maurice Maignen voulait créer un mouvement *corporationniste* et, en attendant, fonder tout simplement un cercle où se ferait sentir le rapprochement rêvé entre deux classes dont l'antagonisme semblait, dès 1849, s'accentuer. C'est dans cet esprit qu'il avait, sous le Second Empire, ouvert à Montparnasse le premier cercle de jeunes ouvriers.

Sa rencontre avec Albert de Mun.

Pour le rapprochement des classes par l'apostolat des ouvriers.

Ce cercle vivait assez modestement depuis une quinzaine d'années, lorsque, au lendemain de la Commune, son fondateur vit arriver à Montparnasse un brillant officier, le capitaine de La Tour du Pin, qui venait y faire une conférence patriotique. Maignen alla le remercier au Louvre, où, la Commune réprimée, siégait encore le général de Ladmirault, dont La Tour du Pin était l'aide de camp. L'officier, que sa venue à Montparnasse avait fort édifié, s'entretint assez longtemps avec le modeste apôtre. Celui-ci espérait que l'aide de camp lui amènerait quelques camarades animés des mêmes idées généreuses que lui. Et, soudain, La Tour du Pin, ouvrant une porte : « Tenez, de Mun, cria-t-il, voici peut-être ce que nous cherchons. Monsieur Maignen, voudriez-vous expliquer vos projets ? » Et le directeur du Cercle Montparnasse vit entrer un jeune et superbe capitaine qui était Albert de Mun.

Albert de Mun venait, derrière son chef, de prendre part à la reprise de Paris sur la Commune. Soldat, il avait fait son devoir ; chrétien, il l'avait fait avec une sorte d'horreur. La résistance acharnée des ouvriers fanatisés, mêlés d'éléments interlopes, avait contraint les soldats à de terribles exécutions et l'âme des exécutants en avait été bouleversée. Albert de Mun, Français et chrétien dans le tréfonds de son être, en avait été violemment secoué : ces gens — des Français égarés — qu'il avait fallu traiter en criminels qu'ils étaient devenus, qu'avait-on fait, depuis un demi-siècle, pour les empêcher d'être égarés par de mauvais bergers, et n'aurait-on pas la conscience plus tranquille si un grand effort avait été tenté pour les retenir sur la pente où ils s'étaient laissé entraîner ? Et le magnifique cavalier s'était ouvert à son camarade La Tour du Pin de ses scrupules, dont il tirait une virile résolution : celle de travailler à un rapprochement entre les classes sociales par l'apostolat de la classe ouvrière. Ainsi, le petit bourgeois qu'était un Maurice Maignen et le haut aristocrate qu'était un Albert de Mun devaient-ils se rencontrer et communier.

L'œuvre des cercles catholiques d'ouvriers.

Un rêve irréalisé.

Le comte de Mun vint causer plus longuemen avec l'apôtre de Montparnasse à son cercle. De c entretien, il sortit avec l'idée que du modeste grai de sénevé de Montparnasse pouvait sortir l'arbre au nombreuses branches dont parle l'Evangile. Et c'e de Montparnasse qu'allait partir le mouvement d *cercles catholiques d'ouvriers* auquel se voua d lors l'ardent et éloquent tribun (1).

J'eus l'honneur d'être, vers la fin de sa vi appelé par le comte de Mun lui-même à causer lon guement avec lui. Il avait lu un très modeste artic auquel il avait bien voulu accorder son attention il m'avait prié à déjeuner et, ces agapes terminée emmené dans son cabinet et, devant moi, il ava repassé, sur ma requête, l'histoire de sa missio Celle-ci s'était à la fois modifiée et élargie ; il n pouvait se dissimuler que l'*Œuvre des cercles* n'ava pas *entièrement* répondu à ses espérances de 18 et il en montrait du chagrin ; il avait contin néanmoins à se vouer à la grande tâche, la défen des intérêts de la classe ouvrière, mais toujours s le plan chrétien. On sait de quel prestige l'illust tribun catholique était entouré en cette année 1911 mais ce prestige, me semble-t-il, ne le consolait pa de n'avoir pas réalisé, après quarante ans, son rê du Louvre, confirmé à Montparnasse. Et c'est m — chose étrange — qui essayais de justifier au yeux de ce vieil homme un peu déçu son œuvre pa les résultats — et c'est ce que j'ai fait encor l'autre jour, à l'ancien *Cercle Montparnasse* tran féré rue de Lourmel.

La moisson a néanmoins donné des fruits appréciabl

Le semeur jette le grain dans les sillons ouverts le grain semble lever et une belle moisson se pr parer ; le sol était moins bon peut-être qu'on l'avait pensé, des intempéries, par ailleurs, survien nent ; la moisson est moins belle qu'on ne l'ava pu espérer ; cela empêche-t-il que, quelques mo après, le semeur ne reparte au champ ingrat po jeter derechef dans la glèbe labourée le grain q lèvera ? Et, au surplus, ne le devait-on pas louer dès le premier effort, de n'avoir pas laissé la ter en proie à l'ivraie et à l'ortie, et la moisson plu maigre n'a-t-elle pas donné tout de même des frui appréciables ?

Tandis que je parlais, j'avais à mes côtés le gran semeur qu'a été toute sa vie le magnifique maréch Lyautey. Lui aussi est venu, un jour, jeune Sain Cyrien, au *Cercle Montparnasse*, sous l'inspirati du comte de Mun, prendre contact avec de jeun ouvriers, et de ce contact est née cette autre vocatio qui se révélait quelques années plus tard dans u célèbre article de *la Revue des Deux Mondes* s *la Mission sociale de l'officier*. Lyautey a été reçu e triomphe — et j'étais heureux de m'y associer au cercle ouvrier. Il a dit : « Je suis venu en 187 Combien y en a-t-il de ce temps ? Qu'ils lèvent main ! » Il s'est levé trois mains. Il y avait peu être bien quelques absents. Mais je voyais se lev cent autres mains. C'étaient celles des disparus car les morts qui ont, durant leur vie, travaillé a bien de leurs frères, restent présents dans leu œuvres et en font la principale force.

LOUIS MADELIN,
de l'Académie françai

(1) Sur l'*Œuvre des Cercles*, cf. *D. C.*, t. 26, col. 3 34 et t. 28, col. 1080-6 (Note de *la D. C.*)

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

La technocratie

I — Une doctrine économique nouvelle

De M. F. J. Leduc, dans la *Revue trimestrielle canadienne* (sept. 1933) :

Depuis un certain temps on entend parler d'un nouveau plan de réorganisation sociale, la *technocratie*, qui ramènerait la prospérité dans tous les foyers. La presse populaire et les revues semi-techniques se sont jetées sur une si belle source de copie. Il serait temps de mettre les choses au point et d'expliquer ce qu'est la *technocratie*, ce que sont ses dogmes, ses espérances ; ce qu'il y a de vrai au de faux dans sa doctrine.

Considérations sur la crise actuelle et sur la technocratie [1].

Peut-on concevoir dès maintenant que nos institutions politiques croulent sous le poids trop considérable d'un nombre de chômeurs, si aucun changement ne survient d'ici avril 1934 ! Et si cet événement se produit, c'en sera fait du système capitaliste que les *technocrates* apparentent au système des prix. Plus besoin de monnaie ni d'épargne : l'individu n'effectuera plus son travail dans l'espoir de faire des profits ni de les accumuler ; mais simplement en vue de jouer son rôle dans la société.

Est-on capable d'imaginer un nouveau régime social dans lequel seuls les gens de 25 à 45 ans travailleraient et où le confort de l'individu équivaudrait à celui qu'assure actuellement la possession d'un revenu annuel de $ 20 000 ? C'est ce que promet la *technocratie*.

Or, si tous ces changements sont possibles, il est bon de connaître le système qui les amènerait et de hâter, par notre concours, l'avènement de cette nouvelle ère de prospérité et de progrès. Mais, si ces belles promesses ne sont qu'un mirage que l'on fait miroiter aux yeux inquiets d'une population qui souffre de la crise, pourquoi ne pas contribuer à démolir un échafaudage qui inspire à l'homme des espérances stériles et vaines ?

Nous nous apercevons vite, à l'exposé de cette théorie, que nous ne pourrons pas consentir à l'appuyer parce qu'elle est fondée sur un matérialisme dégradant pour un peuple chrétien qui croit que, outre un certain confort matériel, il existe un idéal en dehors de la matière.

« Le monde a besoin de ne pas oublier ou de apprendre que l'homme n'est pas seulement matière, et que, s'il a besoin de pain pour vivre, il ne vit pas seulement de pain. Le bien commun d'une société, principe de l'ordre social, suppose, chez ceux qui sont chargés de l'assurer, la claire vue des besoins spirituels de l'homme, non certes pour négliger ses besoins matériels, mais pour empêcher ceux-ci d'étouffer ceux-là. » (1)

Sans préjugés, mais tout de même sans oublier les principes de notre formation, examinons de plus près la théorie des *technocrates*. Nous y trouverons certes beaucoup de principes que nous ne pourrons pas admettre mais, en revanche, certaines critiques justes du régime actuel.

On peut admettre avec Lucien Romier que « la vie en économie comme ailleurs n'est faite que d'oscillations et qu'à chaque oscillation il faut une adaptation » (2).

L'inconnu actuel résulte précisément de l'amplitude de cette oscillation.

Nous nous rendons facilement compte que, depuis un certain nombre d'années, la courbe de l'oscillation descend ; mais a-t-elle atteint son point minimum ? Verrons-nous bientôt un changement dans cette allure et la courbe se redresser et tendre vers une ère de prospérité nouvelle ?

Les *technocrates* n'entrevoient aucune amélioration si le régime économique actuel subsiste. Au contraire, ils prédisent qu'en avril 1934, aux Etats-Unis, il y aura 20 millions de chômeurs alors que leur nombre actuel est d'environ 14 millions.

Quelle serait la cause de cette catastrophe ? Voici l'explication qu'en offrent les *technocrates :* Nos économistes n'ont pas su dégager du passé la seule loi sociale fixe, celle de la transformation de l'énergie par l'homme. On peut mesurer ce phénomène social comme tout phénomène physique ordinaire, en se servant des mêmes unités, ce qui permet de faire des comparaisons entre une époque et une autre. L'existence, depuis le premier homme, a été une lutte pour la possession de l'énergie. Et pourquoi ? C'est que l'homme ou la machine ne peuvent travailler sur rien ? Il leur faut une source extérieure d'énergie pour être en mesure de la transformer en travail.

La première victoire de l'homme primitif fut de domestiquer les animaux et les plantes ; et son existence en a été toute transformée. D'autres acquisitions s'ajoutèrent à ces premières conquêtes, comme la découverte des leviers, des plans inclinés, des treuils, de la vis d'Archimède, des moulins à vent, des roues hydrauliques, etc., mais tous ces appareils étaient à faible rendement, et pendant six mille ans on peut dire qu'il ne s'est pas produit de grand changement dans la quantité d'énergie employée *per capita*. Cette période est appelée par les *technocrates* la période statique de notre histoire. Ils la définissent comme étant *un état social permanent (Social Steady State)*. C'est donc l'état d'une société dans laquelle la quantité de mouvements physiques ou l'énergie dépensée dans toute la société, *per capita*, ne montre pas de changement dans le temps.

Depuis l'avènement de la machine à vapeur, nous sommes passés dans l'ère dynamique ou du changement social *(Social Change)*. C'est l'état d'une société où la quantité moyenne d'énergie dépensée

(1) Les sous-titres ont été ajoutés par *la D. C.*

(1) Mgr Yelle, P. S. S., récemment nommé archevêque de Saint-Boniface. Semaine sociale 1932. — Sauf indication contraire, les notes sont de l'auteur.

(2) Conférences Hautes Etudes 1932.

per capita varie considérablement dans le temps.
Tous les travaux de la vieille civilisation ont été effectués à l'aide d'hommes qui ne fournissaient individuellement qu'un dixième de cheval-vapeur pendant huit heures tandis qu'aujourd'hui il existe des turbines de 300 000 HP. opérant vingt-quatre heures par jour, et capables de 9 000 000 de fois plus de travail qu'un seul homme. Les conditions de vie dans le premier cas ne peuvent être celles du second.

C'est en partant de ces considérations que les *technocrates* ont pu établir leur système. Avant d'aller plus loin, voyons quels sont les promoteurs de la *technocratie*.

Historique de la nouvelle doctrine économique.

Quelque temps après la grande guerre, un groupe dirigé par Thorstein Veblen se réunit fréquemment à New-York. C'était pendant la démobilisation. Il fallait rétablir dans les rangs de la vie économique civile près de 4 500 000 hommes. L'industrie, lancée à grande vitesse durant quatre années pour la production du matériel de destruction, ralentissait son allure au point d'inquiéter ceux qui cherchaient de l'ouvrage. Ce groupe, composé de savants, d'ingénieurs et d'économistes, comprenait : Veblen, Howard Scott, Frederik L. Ackermann, architecte célèbre ; Bassett Jones, ingénieur-électricien de haute réputation et mathématicien supérieur ; Charles P. Steinmetz, depuis décédé, le génie de la « General Electric Co. », celui-là même qui a mis au point les plus grandes inventions électriques du siècle ; le Dr Richard Tolman, physicien, et Stuart Chase, économiste américain. Ce petit groupe, qui prit le nom d'*Alliance technique*, était certes constitué d'éléments sérieux.

Le développement prodigieux, durant la guerre, de toutes les sources d'énergie électriques et thermiques les avait frappés. Ils constataient que la somme d'énergie disponible pour la vie industrielle jetterait bientôt dans l'ombre la force musculaire, sur laquelle l'homme avait compté presque exclusivement jusque-là. C'est cette préoccupation qui domine toute leur philosophie.

L'animateur Howard Scott.

Sous l'inspiration du groupe, Veblen écrivit son ouvrage, *Engineers and the price system*. Mais la crise d'après-guerre passe rapidement et le groupe se désagrège ; chacun retourne à ses occupations ordinaires. Seul, Scott demeure pour poursuivre l'œuvre. Il essaye bien de s'occuper de sa profession, mais son cœur et son esprit ne sont pas à la besogne matérielle. La question sociale le préoccupe trop. Dans la période de prospérité, il fut avant tout un homme d'étude et un penseur et, jusqu'à un certain point, un agitateur radical.

La personnalité de Scott est des plus discutées, ce qui n'est d'ailleurs pas un mal pour sa publicité. La masse aime que ses dirigeants soient enveloppés d'un peu de mystère et d'une auréole romantique. L'inconnu a toujours son charme pour la foule.

Or, voici ce qu'on rapporte de Howard Scott. L'animateur de la *technocratie* serait un homme dans la quarantaine, grand, maigre, les épaules tombantes, habillé d'une manière typique : chapeau de feutre à larges bords, tenue négligée comme il convient à un homme plus préoccupé de ses pensées que de son apparence physique. Il semble fuir la publicité, mais la cultive parce qu'il en a le sens. Il serait un ingénieur d'une grande culture, passé maître en sciences physiques et diplômé d'une Université de Berlin. Son père se serait occu de la construction du chemin de fer de Bagda et aurait amené son fils avec lui en Orient. Lorsqu la guerre éclate, Scott se trouve à Constantinopl où sa famille possédait de grandes propriétés, q furent d'ailleurs confisquées par les Jeunes Turc Scott refuse de servir les Empires centraux et s'en fuit au Canada sous le déguisement d'un matelo Il se fait connaître aux autorités militaires cana diennes, qui le chargent d'établir ici la seule usin d'acétone synthétique du monde.

Lorsque les Etats-Unis entrent dans le confli Scott retourne dans son pays et offre ses services la Compagnie « Air Nitrates Co. », qui bâtissa alors une usine à Muscle Shoals (Alabama).

Plus tard, il devient ingénieur-conseil à New York pour la « United States Steel Corporation ». gagne d'importantes sommes d'argent, qu'il d pense d'ailleurs pour poursuivre ses recherche

Cette brève esquisse de sa carrière est intére sante en elle-même et a le mérite d'être plausible malheureusement elle est complètement fausse. Mai que dire des légendes qui entourent Scott, telle cel qui le décrit comme un *super-joueur* de footba ou comme un aventurier intrépide ? [...]

M. Allen Raymond (1) a démoli la légende écha faudée autour du nom de Scott. Il était à même poursuivre son enquête, puisque, journaliste *New-York Herald Tribune*, il disposait de toutes l ressources de renseignement de ce journal.

Quoi qu'il en soit, on doit dire, en se fonda sur le témoignage de King Hubbard, professeur Columbia, que « Scott possède la plus parfaite con naissance des sciences physiques qu'il lui a é donné de rencontrer dans sa carrière ». Pour e finir avec la personnalité de Scott, reproduisons portrait que M. Raymond en fait : « Il médite s un monde dont les ressources matérielles sont vastes qu'elles peuvent assurer à la masse un certa degré de sécurité et de confort. Il trouve la po tion de l'homme instable. Il ressent les iniquités la distribution des présentes richesses. Il a foi da la science, qu'il considère comme un dieu m derne. » C'est avec ces préoccupations constant qu'il a lancé dans le monde son nouvel évang social.

Scott rencontra d'autres personnes qui s'intére saient à ce genre de recherches. Entre autres, professeur Walter Rautenstrauch, du départeme du génie industriel de l'Université Columbi M. King Hubbard, professeur également à Columbi et M. Dal. Hitchcock, ingénieur d'un certain renon

En avril 1932, l'Université Columbia offrit Scott l'hospitalité de l'Université pour mettre train son *Etude de l'énergie du continent Nor Américain.*

Lorsque Scott lança son premier message, public confondit l'autorité de l'Université avec cel de l'œuvre même. c'est ce qui explique l'attentio qu'on a apportée à l'étude de ces nouvelles théorie Depuis l'Université Columbia a dégagé complèt ment sa responsabilité des conclusions que groupe a tirées de ses travaux.

Actuellement, 300 personnes, surtout des techn ciens-chômeurs, poursuivent ces recherches.

Un mot sur la signification même du mot *tech nocratie*. Ce serait simplement un système direction sociale comme l'autocratie, l'aristocrati la démocratie, où le pouvoir est exercé soit p un seul homme, soit par l'élite ou par le peupl Dans le cas de la *technocratie*, la direction sera assumée par des techniciens.

(1) *What is Technocracy ?*

Ou encore, d'après le Dr Nicolas Butler, de Université Columbia, la *technocratie* serait un ouveau mot. Comme le mot « démocratie », il ésigne une forme d'organisation sociale, éconoıique et partant politique. Il désigne une forme e contrôle façonnée en fonction des procédés et es résultats du machinisme et de la production en érie tels que les ont produits, au cours de la derière génération, les applications de la connaissance cientifique que nous appelons la « technique ».

Maintenant que nous connaissons ceux qui ont laboré cette nouvelle doctrine, examinons leurs rétentions.

Définition.

La *technocratie*, d'après l'animateur du mouveıent, M. Howard Scott, « est un bureau de reherche, fondé en 1920, et composé d'hommes de ciences, technologues, physiciens et biochimistes ».

« Il fut organisé pour recueillir et comparer des onnées sur le fonctionnement physique du mécaisme social du continent Nord-Américain et repréenter quantitativement les relations de ce contiıent et l'ampleur de ses opérations avec les autres arties du monde. Les méthodes employées sont e résultat d'une intégration synthétique des ciences physiques qui se rapportent à la détermiıation de toute la série des phénomènes sociaux. »

« La *technocratie* adopte comme postulat que *les phénomènes qui interviennent dans l'opération du mécanisme social sont mesurables.* Les sciences, lepuis leur fondation, seraient l'étude des méthodes le détermination des probabilités. La *technocratie* econnaît par ce postulat qu'il existe déjà des unités ondamentales et arbitraires qui, avec des unités lérivées, peuvent être étendues pour former une ouvelle méthode de base pour l'analyse quantitative t la détermination de l'état le plus probable de out mécanisme social. »

De plus, la *technocratie* affirme que, « puisque ous les mécanismes organiques et inorganiques de 'univers social consomment de l'énergie, par suite es unités fondamentales sont : le facteur de transormation de l'énergie ou efficacité (rendement) et e taux de transformation de l'énergie potentielle 'un mécanisme considéré comme un tout dans un space donné par unité de temps ». Par suite, « la *echnocratie* établit une nouvelle technique de menuration sociale, c'est-à-dire un procédé pour déteriner le taux de croissance de tout ce qui conomme de l'énergie, dans les limites de l'état d'équiibre énergétique le plus probable ».

Ne soyons pas surpris si ette définition, trauite de Scott, ne nous paraît pas très claire, les *echnocrates* nous avouent d'ailleurs que leurs éductions sont appuyées sur des théories mathéatiques « plus complexes que la théorie du champ niforme d'Einstein ». Il n'y a qu'une poignée e mathématiciens dans le monde entier capables e comprendre cette théorie. Ce qui fait dire à I. Van Deventer que c'est probablement pour cela ue les *technocrates* ont toujours évité de présenter eurs preuves. Essayons tout de même de voir clair travers ce langage pseudo-scientifique. Aidonsous, pour cela, non seulement des articles de oward Scott, mais encore des commentaires de ses artisans et adversaires.

Idées dirigeantes du système.

La *technocratie*, d'après cette définition de base, rait d'abord un bureau de recherche et ensuite ne théorie fondée sur des observations. Elle prétend que tous les phénomènes sociaux sont des phénomènes mesurables physiquement, avec des unités physiques, comme la longueur, le poids, l'énergie, les volts, les kilowatts, etc. On peut les mesurer, comme on peut mesurer une planche, peser une livre de beurre, évaluer l'énergie consommée dans une lampe électrique, le voltage aux bornes d'une batterie, etc.

La mesure qui servirait pour les phénomènes sociaux serait l'énergie consommée sous deux formes : l'énergie actuelle ou réellement produite et servant à quelque chose, et l'énergie potentielle ou capable de servir à effectuer un travail dans un temps plus ou moins rapproché.

Simplifions le travail et bornons-nous à extraire les idées dirigeantes de ce système.

On peut les résumer en cinq points principaux :

1. La technique moderne a atteint un tel perfectionnement que la machine remplace une quantité toujours croissante d'ouvriers ; et les usines s'automatisent à tel point que la main-d'œuvre requise tend vers zéro. S'il ne se produit pas de réaction d'ici 1934, il y aura aux Etats-Unis 20 millions de chômeurs. Depuis que ces lignes sont écrites, l'impulsion donnée à l'industrie par le nouveau président des Etats-Unis a produit une réaction.

2. Le deuxième point est beaucoup plus complexe, il s'attaque à la structure financière actuelle, ce qu'on appelle aussi le système d'évaluation des produits à l'aide de monnaies.

Dans notre civilisation, disent les *technocrates*, la richesse est une accumulation de reconnaissances de dettes ou, autrement dit, de créances. Comme exemples, ils citent les comptes en banque, les obligations, les actions, les hypothèques, les billets, la monnaie de papier, etc., qui sont des créances sur les banques, les industries, le commerce, les propriétaires, les gouvernements, etc. Pour eux, la richesse dérive de l'usage que l'on fait des objets matériels ; autrement dit, un monsieur qui possède des automobiles, des yachts, des aéroplanes, un compte en banque, une maison de campagne et qui ne s'en sert pas, n'est pas riche.

Cette idée se rapproche de celle de M. Duthoit rapportée dans la Semaine sociale de 1932. « Notre société risque de périr sous le poids des richesses qu'elle a créées, mais seulement pour des fins égoïstes et mercantiles, et qu'elle ne parvient pas de ce fait à écouler comme il faudrait, suivant leur providentielle destination. Dans un monde mû par un tel esprit, la surabondance des biens finit par ne plus profiter à ceux qui les ont fait naître ; le surplus reste pour compte, s'entasse en stocks dévalorisés, faute d'être communicable à une humanité pourtant si déshéritée dans une portion notable de son effectif. » (1) Ou encore de cette idée de M. C. Billiard : « Produire n'a de sens que pour vendre, et vendre pour consommer. On l'a souvent oublié, parfois jusqu'à l'absurdité. »

D'autre part, notre évaluation des objets, ajoutent les *technocrates*, fondée sur la monnaie, est instable et fausse. Pour eux, la seule unité permettant une évaluation fixe est la quantité d'énergie requise pour produire ces objets. Pour faciliter les échanges, la monnaie actuelle serait remplacée par des certificats d'énergie valables pour une période de temps, assez courte, ce qui préviendrait toute accumulation.

3. A cause du perfectionnement même de la machine, seuls les gens de 25 à 45 ans devraient tra-

(1) Cf. *D. C.*, t. 28, col. 138-172, le texte de la leçon d'ouverture de M. Duthoit à la Semaine sociale de Lille (25. 7. 1932) (Note de *la D. C.*)

vailler, et seulement quatre heures par jour et quatre jours par semaine.

4. Ce travail permettrait à l'homme de vivre dans des conditions équivalentes à celles du possesseur actuel d'un revenu annuel de $ 20,000.00.

5. Les institutions politiques présentes seraient supprimées et remplacées par une assemblée des principaux techniciens qui exerceraient un pouvoir *dictatorial*.

Voyons en détail l'exposé de ces points principaux :

1° Perfectionnement de la technique et chômage.

Les perfectionnements de la technique moderne sont tels que la machine remplace l'homme au point de causer du chômage. Nous insisterons assez longuement sur ce point, qui semble avoir saisi l'imagination populaire. En période de crise, la population est prête à écouter tout théoricien qui lui dénonce la cause de son malheur, et lorsque cette cause est matérielle, elle est prête à détruire l'objet même de son mal. N'avons-nous pas vu à Montréal les ouvriers tenter de détruire la machine qui leur enlevait de l'ouvrage, renverser les chargeuses à neige et même essayer de faire sauter à la dynamite une pelle à vapeur employée pour les excavations d'une école de la Commission scolaire ?

L'emprise de la machine a été montrée d'une manière dramatique par les technocrates. Ils ont surtout fait des comparaisons saisissantes et procédé par exemples. Nous allons en examiner quelques-uns.

Exemples et chiffres :

Dans l'industrie automobile.

Dans l'industrie de l'automobile, en 1904, la fabrication d'une voiture requérait 1 291 hommes-heures. En 1919, on fabriquait environ 1 600 000 voitures, et le taux pour chacune était réduit à 313 hommes-heures, soit un total de 606 409 000 hommes-heures. En 1929, pour une fabrication de 5 600 000 voitures, ce taux était descendu à 92 hommes-heures ou un total de 521 468 000 hommes-heures. Ce qui voudrait dire que pour une augmentation de production de 4 millions de voitures, le nombre d'hommes-heures a diminué de 84 940 000.

Ces chiffres sont admis par les adversaires des *technocrates*, mais ils prêtent à de fausses conclusions parce qu'ils n'expliquent pas toute la situation. Ils ne prennent en considération ni le développement d'industries connexes comme celles qui s'occupent de la production des matériaux entrant dans la fabrication des automobiles, ni la production et la vente des carburants, des huiles, des graisses, des accessoires, etc., ni le commerce même des automobiles.

D'ailleurs nous reviendrons sur ce sujet lorsque nous parlerons du service.

Dans l'industrie lainière.

Voici un autre exemple que donnent les *technocrates :*

Autrefois, pour transformer la laine en étoffe, il fallait de multiples opérations, des va-et-vient entre différentes usines avant que le lavage, le cardage, le filage, la teinture et le tissage, ne soient faits. Aujourd'hui, il est possible de placer à une extrémité d'une machine la laine brute et de retirer à l'autre extrémité le produit fini ; c'est-à-dire que, dans cette seule machine, toutes les opérations sont effectuées : lavage, extraction du *suint*, cardage, filage, teinture, tissage, enroulage en pièces et empaquetage, le produit étant ainsi prêt pour l'expédition.

C'est, vous l'admettez, un grand progrès technique, mais est-il mis en pratique ? Toutes les autorités de l'industrie de la laine prétendent qu'un tel système n'est même pas concevable et à plus forte raison n'a jamais été réalisé dans l'industrie.

Il existe au moins 150 différentes qualités de laine et dans chacune de ces qualités la résistance de la fibre n'est pas contrôlable ; l'intervention humaine est donc absolument nécessaire à toutes les phases de transformation. Même l'emploi de procédés *purement* automatiques pour certaines opérations est très restreint, et ils n'existent pas dans plus de 5 pour 100 des usines.

Dans la production des briques et des ampoules.

Voyons l'exemple de la brique : D'après les *technocrates*, avant l'avènement du machinisme, la production de la brique par homme et par journées de dix heures n'a jamais dépassé 450. Une usine moderne employant un procédé continu et en ligne peut produire 40 000 briques par jour et par homme. N'oublions pas qu'à ce taux 100 hommes pourraient satisfaire à tous les besoins des États-Unis. Ces chiffres furent immédiatement contestés par l'association « New-York et New-Jersey Common Brick ». Elle écrivit au président Butler de Columbia qu'elle ne possédait aucun renseignement sur une telle production. Dans aucune partie du monde il n'y a une usine capable de produire 40 000 briques par homme et par jour. Les établissements très modernes de leur district peuvent produire 2 000 briques par homme et par jour. Dans un cas spécial, une usine en dehors de leur territoire a pu atteindre une production de 3 000 briques, mais seulement à cause de la nature de la glaise employée. S'il était possible d'avoir une installation comme celle dont parlent les *technocrates*, elle ne serait pas pratique à cause des grandes distances à parcourir pour y amener la matière première. Ce n'est donc pas un exemple bien convaincant.

A Milwaukee, la Compagnie Smith a établi une usine pour la fabrication des bâtis d'automobiles capable de produire 10 000 articles par jour avec une main-d'œuvre de 208 personnes seulement. Cette production n'a jamais été atteinte, le maximum a été de 7 000. Les calculs ont été faits exclusivement du point de vue technique et sans égard aucun aux conditions du marché. L'industrie automobile n'a pu absorber tous les produits. Cette usine est un éléphant blanc pour ses promoteurs.

Prenons maintenant le cas des ampoules électriques. Les *technocrates* affirment que, à cause du développement de la machine *Corning*, la production a été augmentée 9 000 fois. Cette machine cependant n'intervient que dans la fabrication d'une des cinq ou six parties d'une ampoule. Ceux qui s'occupent de cette industrie affirment d'ailleurs que la productivité n'a été augmentée que de 16 fois pour cette opération ; et sur l'ensemble de la fabrication, de 9 fois seulement. En réalité, cette machine a fait réaliser au peuple américain une économie de $ 33 millions par année, comparée à une perte de salaire d'environ $ 5 millions. En 1914, 6 928 hommes étaient employés à cette production qui, en 1932, avec la nouvelle machine, en occupe 4 840. Ce n'est pas trop mal en temps de dépression.

Dans la production des cigarettes.

Voyons si la situation est la même pour les cigarettes :

En 1930, on produisait par homme et par minute oo à 600 cigarettes : aujourd'hui 2 000 à 3 000. I. Reuben Thomas, l'un des éditeurs de la revue *obacco*, conteste ces chiffres. Dans les meilleures onditions possibles, dit-il, la production atteint 500 cigarettes, mais il faut de deux à quatre opérateurs. On étudie présentement une machine plus erfectionnée, mais elle n'a jamais encore été emloyée. M. Thomas ajoute que cette industrie est léjà très développée et qu'on y rencontre une echnique très poussée, mais il doute que l'on uisse aller beaucoup plus loin.

D'ailleurs, à côté de la production de la cigarette nême, il existe des services connexes, comme l'anonce, les recherches, le service médical et ocial, etc., qui emploient plus d'hommes que la nachine n'en libère.

Autres exemples.

Nous ne pouvons clore cette liste bien incomplète ans mentionner la fameuse usine de soie articielle du New-Jersey, qui serait actionnée à disance par un seul homme. L'œil électrique vérifieait automatiquement la teinture : il n'y aurait u'à presser sur un bouton et le tour serait joué. ette usine n'est pas encore construite, mais elle st du domaine du possible.

Il est bon de remarquer qu'à l'heure actuelle la abrication de la soie artificielle est déjà presque entièrement automatique. Cependant, le nombre l'employés a passé de 19 000 à 39 000, soit une ugmentation de 104 pour 100 de 1925 à 1929.

Enumérons rapidement quelques autres exemples : lans la production de la fonte en gueuse, l'homme roduirait 650 fois plus qu'il y a cinquante ans ; lans l'industrie de l'acier 9,3 fois plus qu'en 1884. Dans un moulin de farine de Minneapolis, l'homme roduirait par jour 30 000 barils. Dans l'industrie le l'imprimerie du journal, une machine appelée « Teletypesetter » peut, au moyen du télégraphe, ctionner simultanément, dans différentes villes, les inotypes servant à la composition des journaux. On voit immédiatement, pour les journaux publiés en série, comme c'est le cas pour le syndicat Hearst, e nombre d'ouvriers sans emploi à cause de ce nouveau perfectionnement. Tous ces exemples ervent à l'exposé de la thèse des *technocrates*, qui veulent démontrer d'abord que la machine hasse des usines un nombre de plus en plus rand d'ouvriers.

Il y a encore un autre point qu'ils mettent de 'avant. Les industriels retardent le progrès molerne en réservant des inventions qui révolutionneaient davantage notre vie si elles étaient mises n œuvre. On pourrait, disent-ils, construire une utomobile capable de résister à l'usage au moins cinquante ans, une lame de rasoir de sûreté bonne our la vie, au coût de 35 cents... Toutes ces hoses d'ailleurs sont niées par ceux qui sont au ourant de ces spécialités. Tout de même les *techocrates* usent de cet argument pour indiquer au ublic l'instabilité de sa position et le danger uquel l'expose le développement de la technique noderne.

Critiques et dénégations.

A mesure que les exemples ci-dessus étaient cités ar Scott et ses disciples, des dénégations énerriques étaient exprimées. D'autres auteurs ont epris la question de plus haut, entre autres M. Henry Hazlett dans la revue *The Nation*. Ce dernier réfute l'affirmation générale faite par Scott dans le *Harpers Magazine*, où il soutient que, depuis 1918, le nombre d'hommes privés de travail par le développement de la machine est supérieur au nombre absorbé par de nouvelles industries... Voici ce que M. Hazlett dit à ce sujet : « Si nous considérons la production seule des usines, cela est vrai, mais si nous considérons tous les genres d'activité, cela est douteux. Les statistiques prouvent au contraire que la main-d'œuvre déplacée par la machine a trouvé de l'occupation dans une autre sphère appelée du nom générique de service. M. James S. Thomas, dans un article à la *Nation's Business*, en se fondant sur les statistiques du ministère du Commerce, démontre de son côté que, pendant la période 1920-1928, 917 000 hommes furent congédiés de l'industrie, 240 000 des chemins de fer et que 800 000 abandonnèrent l'agriculture, ce qui fait un total de 1 957 000 hommes, mais pendant ce temps 750 000 personnes trouvèrent de l'emploi comme chauffeurs ou comme préposés à l'entretien des automobiles, 100 000 se placèrent dans les assurances, 100 000 dans la refrigération électrique et le système de combustion à l'huile, 100 000 dans la construction, 232 000 dans l'enseignement, 125 000 dans l'industrie du cinéma, 170 000 dans la coiffure et le travail de barbier, 750 000 dans le service des hôtels et des restaurants, et 200 000 dans la radio... ce qui fait un total de 2 527 000. » Nous pourrions également citer Lucien Romier, qui rapporte le cas des chemins de fer en France. Il y a cent ans, 6 000 à 8 000 personnes étaient préposées au transport des voyageurs et des marchandises à l'aide de véhicules à traction animale. Aujourd'hui la traction mécanique en occupe plus d'un million. Il croit qu'un autre million vivent de l'automobile, des accessoires ou des produits nécessaires à l'auto. Tous ces exemples prouvent que la machine n'est pas directement responsable d'un chômage qui a d'autres causes beaucoup plus profondes. Cependant l'ouvrier qui chôme s'occupe très peu de statistiques et des conclusions que l'on peut en tirer. Il constate qu'il y a du chômage et qu'il en souffre : c'est tout.

2° Structure financière actuelle.

Passons au deuxième point, c'est-à-dire à l'attaque du système de prix actuel ou système capitaliste. Notre structure financière actuelle, d'après les *technocrates*, est tout entière basée sur une accumulation de dettes, et ces dettes sont tellement énormes que l'industrie ne peut pas produire avec assez de profit pour en payer les intérêts. La surcapitalisation existe presque partout. Nous avons laissé faire dans le passé des profits énormes que nous n'avons pas su contrôler, et ces profits n'ont eu d'autres débouchés que des placements dans les industries existantes ou dans de nouvelles. Les *technocrates* citent l'exemple de Ford, qui a un revenu de $ 45 millions par année et ne sait que faire de cet argent, sinon de l'engager à nouveau dans sa propre industrie, qui doit ainsi payer un nouveau dividende sur cette mise. Nous avons ici tout près de chez nous des industries qui sont surcapitalisées, trop développées, comme notre industrie papetière et nos compagnies d'utilité publique. La première s'est effondrée sous le poids de « l'eau » que l'on y avait introduite, et la seconde pressure le contribuable par des taux exorbitants parce qu'il faut payer les intérêts d'un capital disproportionné.

La valeur que l'on attache aux objets et que l'on traduit par une somme de monnaie est également

fausse. La monnaie varie trop, et pour prendre l'exemple de nos fermiers canadiens, la monnaie ne signifie plus rien pour eux parce qu'elle est trop variable. Que dire d'un dollar qui, en 1919, achète deux tiers de minot de blé et qui, en 1932, en achète trois minots. Les seules unités qui ne changent pas sont les unités physiques, comme l'énergie requise pour exécuter un travail : c'est une quantité fixe dans le temps et l'espace. Il faudrait changer tout notre système de valeur, disent les *technocrates*, et adopter celui de l'énergie (1). L'industrie devrait fonctionner en vue de satisfaire des besoins plutôt qu'en vue d'un profit. A notre sens, cette partie de leur doctrine s'apparente beaucoup aux thèses qui ont cours en Russie. Dans le catéchisme rouge que l'on distribue là-bas aux élèves de 12 à 14 ans, le plan quinquennal est expliqué sous forme de questions et de réponses, et une des questions est celle-ci : « Pourquoi cette industrialisation de la Russie ? » La réponse est simple : « C'est pour répondre aux besoins de notre peuple, et tant qu'un homme en Russie aura besoin d'un article, l'industrie russe devra le produire. Ici la production se fait non pas en vue d'un profit mais simplement en vue de satisfaire un besoin. »

Pour réaliser cette partie du programme *technocrate*, il faut un changement qui ne pourra se faire tant que le système capitaliste existera. On s'imagine à quel point ces affirmations enthousiasment le peuple, qui voit les élévateurs regorgeant de grain et des familles mourant de faim. Produire en vue de satisfaire des besoins serait mettre un terme à la misère.

Les critiques des *technocrates* ne sont peut-être pas justes, mais elles s'appuient sur un état de misère et de gêne que nous pouvons nous-mêmes constater. Auraient-ils seulement attiré l'attention des grands industriels, des financiers et des économistes sur un autre système de distribution des richesses qu'ils auraient contribué à faire avancer l'humanité dans la route du progrès.

3° Réduction des heures de travail et conditions de vie.

Considérons maintenant comme un tout le troisième et le quatrième point du programme des *technocrates ;* à savoir que les heures de travail devraient être réduites et que le salaire ou rémunération procurerait le confort qu'assure actuellement un revenu de $ 20,000.

Comment ces promesses seront-elles réalisées ? Je n'en sais rien, et les *technocrates* non plus. Peut-être arrivent-ils à ces conclusions par des calculs qu'ils ne veulent pas dévoiler et qu'au reste nous ne comprendrions pas, puisqu'ils nous avertissent que leur système repose sur de hautes spéculations mathématiques à la portée d'un petit nombre. C'est ici qu'apparaît toute la faiblesse de ce projet. Leurs adversaires ne se gênent pas pour reprocher à ces grands techniciens, réalisateurs de supermachines, leur négligence à indiquer la technique qu'ils suivront pour arriver à la répartition du travail et de la richesse qu'ils souhaitent.

Cependant, Scott a déclaré verbalement que la production par la machine, sous la dictature de l'ingénieur, sera si intense qu'il sera ridicule de distinguer entre celui qui aura fourni le travail et celui qui n'y aura pas participé. On divisera le nombre d'unités d'énergie représentant les marchandises produites par le chiffre de la populatio[n] et chacun recevra un certificat du nombre d'unit[és] résultant de cette opération. Naturellement il s'en suit que tout ce qui aura été produit devra êt[re] consommé dans une certaine limite de temps ; une certaine liberté de choix sera accordée a[u] public, mais ce sont les techniciens qui décideron[t] des denrées nécessaires.

Le seul résultat de ce contrôle scientifique, [à] notre sens, serait l'obligation d'une vie absolumen[t] uniforme pour chacun et pour tous. On ne peu[t] concevoir l'application d'une telle doctrine san[s] sacrifier toute la fantaisie de l'esprit humain. L[a] communauté deviendrait une caserne où tout l[e] monde serait habillé de la même façon, mangera[it] les mêmes repas aux mêmes heures, irait au théât[re] ou au cinéma un certain jour et à une certain[e] heure et écouterait à la radio un seul programme[,] celui de la Commission de la radio... *technocrate*[.]

Au point de vue matériel, le seul qui intéress[e] les *technocrates*, peut-on concevoir que deux pe[r]sonnes usent également leurs vêtements, leu[rs] chaussures, aient le même appétit ?

4° Dictature des techniciens.

Comme dernier point, la création d'une dictatu[re] technique a été proposée par Thorstein Veblen, e[n] 1919, dans une série d'articles publiés dans le *Dia[l]*. Scott et ses amis prétendent d'ailleurs que Veble[n] n'a fait qu'exposer leurs idées, point assez difficil[e] à éclaircir, car Veblen est mort avant que Sco[tt] ne commençât sa publicité.

D'après Veblen, dans les grandes industries, c[e] ne sont pas les propriétaires qui dirigent, ma[is] bien les ingénieurs. Si ces derniers avaient [le] champ libre, la production pourrait s'accroît[re] dans des proportions considérables ; mais ce qu[e] les propriétaires cachés cherchent, ce n'est pas [la] production, mais du profit.

Les principes de l'industrie sont :

1° Produire en grande quantité, le plus écon[o]miquement possible ;

2° Ne pas produire trop pour ne pas avilir le[s] prix.

Il est impossible de faire accorder ces deux prin[ci]cipes. Les propriétaires d'industrie ne considèren[t] pas le bénéfice social commun, mais uniquemen[t] leur profit, alors que l'ingénieur à salaire fixe n[e] s'occupe que de la partie production économiqu[e] qui seule intéresse le grand public. Il en résult[e] que le grand public devrait mettre à la porte le[s] propriétaires et leur substituer les techniciens.

Comment réaliser cette révolution industriell[e] qui doit nécessairement entraîner la révolution pol[i]tique ?

Scott ne l'a pas écrit, mais dans des conversa[]tions, à l'heure des confidences, il a fait allusio[n] aux méthodes de transition à employer pour él[i]miner le contrôle de ceux qu'il appelle des âne[s]. Quant aux méthodes elles-mêmes, elles doiven[t] rester secrètes de peur que la stratégie ne soit com[]promise. Les *technocrates* demanderont-ils polimen[t] aux politiciens de leur céder la place ? Nous e[n] doutons et nous doutons également que les polit[i]ciens acceptent. Y aura-t-il une révolution san[]glante ?... Ce serait aussi dangereux pour les *tech[]nocrates* que pour les autres, car il est peu pr[o]bable que M. Howard Scott se montre sur les ba[r]ricades et que les meneurs, une fois vainqueur[s] se démettent gracieusement de leur pouvoir e[n] faveur de la *technocratie*.

Nous ne pouvons imaginer quels moyens il[s] emploieront, mais ils seront certainement contrair[es] aux idées démocratiques actuelles.

---

(1) Voir plus loin l'étude de M. DESPAUX sur ce point. (Note de *la D. C.*)

Conclusion.

Que faut-il conclure de cette étude ? Il est évi- ent qu'un régime social purement matérialiste, ndé sur un mélange de vérités, d'inexactitudes et : faussetés et n'indiquant aucune méthode pour teindre le but visé, ne peut être accepté.

Certaines idées des technocrates sont bonnes, mais leurs conclusions sont exagérées.

Le communisme qu'il nous propose ne saurait se aliser sans l'abdication de nos libertés si chère- ent acquises. Il est vrai qu'aujourd'hui le mot : liberté a perdu de sa signification. L'Etat inter- ent de plus en plus dans l'activité humaine. Si étatisme consiste, d'après M. L. Romier, « à trans- ormer peu à peu tous les travailleurs en fonction- aires salariés ou pensionnés de la collectivité, on seulement tous les travailleurs, mais aussi tous s employés et les techniciens », nous sommes oliment étatisés. Cette mainmise de l'Etat sur ne partie de plus en plus grande de l'activité de population gêne l'expression libre de l'opinion opulaire. Le parti politique cesse d'être le cadre ans lequel évoluent certains principes et se trans- orme en un clan qui se maintient au pouvoir en nployant illégalement les forces légales dont il spose, pour des fins d'oppression, d'espionnage, : délation, d'intimidation et même de corruption. Et ce clan lui-même obéit, inconsciemment peut- re, aux dictées d'un petit groupe de financiers qui nt la haute main sur l'activité du monde entier.

Le Pape n'a-t-il pas déclaré que « ce qui, à notre poque, frappe tout d'abord le regard, ce n'est pas ulement la concentration des richesses, mais icore l'accumulation d'une énorme puissance, 'un pouvoir discrétionnaire, aux mains d'un petit ombre d'hommes qui d'ordinaire ne sont pas s propriétaires, mais les simples dépositaires et érants du capital qu'ils administrent à leur ré » (1).

Et Mgr Gauthier, dans une allocution prononcée la messe d'ouverture de la semaine sociale de 932, en citant l'encyclique *Quadragesimo anno*, joute : « Entraînés par la vitesse acquise aussi en que par des ambitions sans cesse grandissantes, s n'hésitent pas à entrer en lutte pour conquérir, rec la maîtrise économique, le pouvoir politique jusqu'au contrôle des relations internationales. »

En terminant, disons que les *technocrates* ont it œuvre utile en dramatisant les vagues possi- lités d'une chute de la civilisation capitaliste usée par le machinisme et l'accumulation des ttes. Certaines de leurs idées sont bonnes, mais s conclusions qu'ils en tirent sont fortement exa- érées pour deux raisons :

La première, c'est qu'ils supposent que le déve- ppement de la technique se fera d'une manière éale et sans arrêt pour les industries connues et 1'aucune autre invention de nature à révolutionner industrie n'est en perspective, et la deuxième, est qu'ils ignorent complètement l'âme humaine. 'homme n'est pas une machine mais un être ensant, possédant un libre arbitre, et, à moins de mplacer son cerveau par une machine logarithmé- que en bronze phosphoré, les réactions de la asse seront toujours imprévisibles.

F. J. Leduc,
ingénieur civil, licencié en sciences sociales de l'Université de Montréal.

(1) Encyclique *Quadragesimo anno*. Cf. texte dans *la ocumentation Catholique*, t. 25, col. 1403-1450, notam- ent col. 1403.

II — La théorie « technocratique » des valeurs

D'une étude de M. Albert Despaux, parue dans *l'Orientation économique et financière* (28. 1. 1933), sous le titre « Les Etats-Unis à la recherche d'une nouvelle doctrine économique », nous détachons le passage où il est question de la théorie des valeurs et du régime des prix chez les *technocrates* :

Le nouvel étalon des valeurs.

[...] Les conceptions de la *technocratie* comportant l'aménagement des prix constituent l'essentiel de leur doctrine.

Malheureusement, ce ne sont pas elles qui sont les plus fréquemment et les plus clairement exposées.

Les *technocrates* insistent, toutefois, beaucoup sur la nécessité d'abandonner les étalons variables des valeurs que sont les monnaies actuelles, même convertibles en or, puisque leur pouvoir d'achat est mesuré par les prix. Leur doctrine, à ce point de vue, est exposée dans le numéro de janvier de la revue *Living Age*.

« Sous le régime de l'étalon d'or, la force nécessaire pour augmenter ou diminuer la production industrielle est proportionnelle à la différence entre la courbe des prix des produits et la courbe des salaires.

» Si les salaires s'élèvent plus ou tombent moins que les prix des produits, il s'ensuit d'injustes pertes, et inversement.

» Sous l'influence de cette force émanant entièrement du cycle des affaires, qui assure le contrôle de l'or, les pertes réduisent la production, mais toute force extérieure qui tente de maintenir celle-ci, malgré les pertes, dérange ce contrôle de l'or.

» Le contrôle exercé par l'étalon d'argent est beaucoup moins sévère, mais beaucoup moins sûr. La surproduction peut aller beaucoup plus loin, et la période nécessaire au rétablissement est beaucoup plus longue. »

La revue américaine examine ensuite les autres étalons possibles, tels que l'étalon de fer, qui, à première vue, paraîtrait susceptible de produire le « millenium » prédit par l'Apocalypse, les étalons de salaires et produits, qui ne comporteraient pas de force automatique pour la reprise.

La technocratie ne propose pas un étalon d'énergie non qualifié, mais un étalon contrôlé, basé sur des calculs scientifiques, d'après la thermodynamique.

« Il y a actuellement, continue la revue, deux moyens de créer de la valeur : l'homme ou la machine.

» Qui a le droit de priorité ?

» Quel emploi doit être réduit ?

» Vaut-il mieux prendre l'emploi de l'homme comme constante et faire une variable de l'usage de la machine, ou inversement ?

» L'idéale activité, ajoute-t-elle, ce qui signifie celle qui ménage une consommation normale, peut atteindre son maximum seulement quand tous les hommes sont employés.

» La réalisation permanente de cette condition doit déterminer le maximum de rapidité de la machine.

» Par exemple, la disconnection du système téléphonique, notre plus efficiente machine, ou même une taxe de un dollar par appel, éliminerait probablement tout chômage aux Etats-Unis en trente jours. Sommes-nous disposés à payer le prix ?

» Une taxe de 10 cents par kilowatt-heure, ou son équivalent pour chaque sorte d'énergie, appellerait aussi l'immigration de 10 millions de travailleurs en douze mois. Sommes-nous disposés à payer le prix ?

» Car, s'il y a une certitude, c'est que nous allons faire le travail nécessaire aux Etats-Unis, soit que nous travaillions avec ou sans efficience, soit que nous portions nos marchandises avec nos mains, nos chevaux, nos chemins de fer, nos camions ou nos aéroplanes.

» L'efficience ne doit-elle pas, avant tout, comporter l'emploi de chaque homme et son droit à créer de la valeur ?

» Ou est-il possible que la réelle efficience puisse exister sans que les hommes soient complètement employés ?

» Dans la nature, l'animal vivant qui ne crée pas de valeur meurt.

» Aucun projet radical de taxation tel que ceux suggérés ci-dessus n'est nécessaire. S'il est admis que tous les hommes, et même plus, peuvent être employés par une apparente régression, en contrôlant la machine plutôt qu'en se laissant contrôler par elle, il faudra instituer un tel contrôle par lequel tous les hommes peuvent être employés, tandis que l'emploi de la machine subit des variations.

» En taxant la machine, il est théoriquement et pratiquement possible d'élever et de changer la valeur relative de l'homme à la machine, au taux désiré.

» Toutes les machines doivent être taxées jusqu'au point auquel tous les hommes peuvent être employés.

» Puisque ce point est variable, la taxation nécessaire des machines doit varier.

» Une telle taxation, quoique possible, est difficile, mais rien ne peut être comparé aux difficultés qui naissent de la variation de l'emploi des hommes.

» La détermination et la certitude du droit de l'homme à créer de la valeur mesurent l'ultime stabilité de tout régime social. »

Le régime des prix.

Un article de la *New Republic* du 28 décembre, de M. George Soule, précise les conditions pratiques dans lesquelles serait établi le régime des prix pour que la production, aménagée de façon à employer tous les travailleurs par les soins des *technocrates*, soit adaptée aux besoins de la consommation.

Les prix seraient fixés d'après le travail incorporé à chaque produit pour le créer et le distribuer.

Les producteurs seraient rémunérés d'après leur travail. Les profits et intérêts disparaîtraient.

Des précautions minutieuses pour que les produits créés soient complètement consommés, pour que la demande reste toujours conforme à l'offre, le pouvoir d'achat adapté aux disponibilités en marchandises, seraient prises.

Le travail serait payé en tickets nominatifs, non transmissibles, poinçonnés à chaque achat, ne pouvant être utilisés que pendant une période de temps déterminée, d'un mois ou d'un an.

Les bons ne pourraient être ni thésaurisés, puisqu'ils seraient vite périmés, ni prêtés, puisqu'ils ne pourraient pas être cédés.

Puisque les heures-énergie se substituent de plus en plus aux heures-hommes, l'unité de mesure des valeurs serait une unité d'énergie, par exemple celle que comporte un effort physique humain qui a son équivalent en ergs dans le domaine de la mécanique, en calories dans le domaine de la the[r]modynamique, en joules dans le domaine de l'éle[c]tricité, tous éléments invariables. [...]

ALBERT DESPAUX.

III — L'évolution sociale d'après les technocrate[s]

Au livre que M. MAURICE DRUESNE, diplôm[é] de l'Université Columbia de New-York, vient d[e] publier sur la *technocratie* (1), nous emprun[tons] deux passages (pp. 15-18 et 113-117) où [il] est question de l'évolution sociale telle que [la] voient les technocrates :

Elle dépend uniquement de la consommation d'énergie.

[...] La *technocratie* (2) pose le postulat fond[a]mental suivant : « Tous les phénomènes q[ui] prennent place dans l'opération fonctionnelle d'[un] mécanisme social sont métriques. » Je partage [les] sourires que cette phrase peut faire naître.

L'un des reproches adressés à M. Scott a été s[on] manque de clarté et l'emploi d'un jargon scien[]tifique tout à fait inutile. Je ne découragerai do[nc] pas le lecteur par la présentation d'une traducti[on] de l'article où M. Scott explique sa conception scien[]tifique de l'évolution sociale. Cette théorie peut [se] résumer ainsi : l'évolution sociale dépend uniq[ue]ment de la consommation d'énergie et peut ê[tre] mesurée par le taux de la transformation de l'én[er]gie. Pour M. H. Scott, cette consommation d'én[er]gie explique le passé et prédit l'avenir : c'est u[ne] assertion fantastique. Cette théorie, si elle [était] exacte, permettrait donc de faire pour les phén[o]mènes sociaux ce que les astronomes font pour [les] corps célestes. Nous avons des turbines géantes [et] nous connaissons des républiques, mais l'antiqu[ité] sans machines, a aussi eu des républiques. [En] Grèce, le ve siècle ne consommait pas plus d'éner[gie] que le IVe et cependant quelle différence dans [la] vie sociale et politique ! La dernière guerre [a] amené une dépense fantastique d'énergie, et cepe[n]dant les résultats sociaux ont été à peu près nu[ls]. Un bâton de dynamite peut donner autant d'én[er]gie qu'il en faut pour faire rouler un train, m[ais] les deux quantités d'énergie ne produisent p[as] les mêmes résultats. M. H. Scott semble cro[ire] qu'au point de vue social la consommation [de] quantités égales d'énergie doit nécessairement p[ro]duire les mêmes résultats.

Critique du système social de M. Scott.

L'erreur commise est évidemment de prendre [la] partie pour le tout et de déduire l'évolution du to[ut] de l'évolution de la partie. Que notre manière de [vivre] et par conséquent notre organisation sociale dépen[dent] dans une certaine mesure de notre consommati[on] d'énergie, personne ne le niera guère, mais no[tre] vie intellectuelle est évidemment plus indépenda[nte] de cette considération matérielle. La nature humai[ne] n'a certainement pas évolué avec la consommati[on]

---

(1) *Les problèmes économiques et la technocratie*, [par] MAURICE DRUESNE, diplômé de l'Université Columbia [de] New-York. — Un vol. de 123 pages. Prix, 12 fran[cs]. Payot, Paris. 1933.

(2) *Introduction to Technocracy*, by HOWARD and othe[rs], pp. 39 et suivantes.

énergie, et c'est elle qui détermine presque entièrement notre évolution sociale.

L'Amérique fut conquise par une poignée d'Espagnols qui subjuguèrent les Incas et les Aztèques grâce surtout à leurs armes à feu et à leurs chevaux. D'après les *technocrates*, la civilisation aborigène ne demandait qu'une consommation de 2 000 calories par jour et par personne. Les Espagnols, avec chevaux et poudre, vivaient dans une civilisation de 4 000 calories par personne et par jour. On conçoit aisément que les Américains aient succombé devant les Espagnols, mais personne ne se hâtera de conclure, comme M. Scott le ferait, que l'évolution sociale des Incas était moins avancée que celle des Espagnols. Une conclusion saine se basera sur une étude approfondie des deux civilisations et non sur une comparaison de la consommation journalière d'énergie par habitant.

Enfin, M. H. Scott, non content d'exprimer cette théorie sociale, l'a mise sous forme d'équations, qui, paraît-il, sont très compliquées. Je conçois aisément qu'elles le soient. Ici je dois dire que les *technocrates*, à part quelques articles de magazines, n'ont pas encore publié leurs travaux. Je n'ai donc pas vu les fameuses équations, qui, dit-on, demandent une connaissance approfondie de la théorie des quanta et de la théorie de la relativité pour les comprendre. Mon opinion personnelle est que cette partie de la *technocratie* est plus risible que sérieuse. La seule question de psychologie qu'on ait essayé de mettre sous forme mathématique est la relation entre la sensation et l'excitation : la sensation « semble » croître comme le logarithme de l'excitation. Cette relation est d'ailleurs loin d'avoir été acceptée généralement. Vouloir mettre sous forme mathématique les lois de l'évolution sociale, qui comprennent la psychologie et une foule d'autres questions, me paraît, pour le moins, enfantin. Il faudrait d'abord être sûr que de telles lois existent. La conclusion à tirer de cet examen est que M. Scott, de même que tous les philosophes qui se sont attaqués à la question depuis Platon, n'a pas trouvé la clé du mystère.

La société « technocratique » future.

En dernier lieu nous devons remarquer que les *technocrates* ont su, très habilement d'ailleurs, mettre à jour les nouveaux facteurs et les défauts correspondants du système actuel mais ne proposent aucun remède. M. H. Scott écrit en effet (1) : « La *technocratie* ne propose aucune solution ; elle pose simplement le problème soulevé par l'introduction des facteurs « énergie » dans un mécanisme social et industriel. »

Quoique M. Scott, après avoir diagnostiqué, ne nous donne aucune directive, d'autres *technocrates* ont essayé leur imagination sur la société de l'avenir. [...]

[...] L'écrivain américain Harold Loeb nous a dépeint la vie dans une *technocratie*, et certains points méritent d'être connus.

Vie individuelle et vie sociale.

Dans cette *technocratie*, la liberté individuelle et la propriété privée existent ; l'État possède tous les moyens de production et de distribution : il fabrique tout et vend tout. La concurrence est donc supprimée partout. Pour ce qui est de la terre, la *technocratie* distingue entre la propriété et l'utilisation ; le fermier aurait donc l'usufruit et non la pleine possession de sa ferme. D'ailleurs, dans une telle société, l'agriculture serait certainement réorganisée sur un plan industriel, ce qui tendrait à faire disparaître le paysan individualiste.

Chaque individu normal, entre 25 et 45 ans, serait contraint de travailler, par exemple, quatre heures par jour et quatre jours par semaine. Les enfants et jeunes gens au-dessous de 25 ans sont préparés, aussi méthodiquement que possible, pour le poste qu'ils occuperont plus tard dans la vaste machine sociale. Les hommes au-dessus de 45 ans ne sont plus assujettis au travail. Ceci suppose évidemment une organisation parfaite de la production et de la distribution des produits de consommation.

Le gouvernement, dans la *technocratie*, est uniquement préoccupé de fabriquer et vendre. On vote donc pour les conseils d'administration des quelque 92 industries qui produisent tout ce qui est consommé ; les politiciens sont remplacés par les ingénieurs et les techniciens.

Pour le commerce extérieur, les marchandises exportées servent à acheter des capitaux étrangers qui sont ensuite échangés pour les produits qui doivent être importés.

L'art et la religion.

Toujours suivant M. H. Loeb, l'art et la religion ne présentent aucune difficulté. L'Etat devient le protecteur des arts. Peintres et sculpteurs enseignent la peinture et la sculpture, sont mis à la tête de musées ou d'institutions semblables, mais de toute façon doivent fournir leurs seize heures de travail par semaine. La religion continue à exister telle que nous la connaissons actuellement. Les églises et autres bâtiments religieux sont naturellement propriété nationale, mais les différents groupes de fidèles peuvent les louer pour le culte. Prêtres et ministres font à leur guise et disposent de leur temps comme bon leur semble : l'Etat ne leur demande que seize heures de travail effectif par semaine.

La consommation ne sera plus limitée par le pouvoir d'achat, mais par les besoins.

Nous arrivons maintenant à la partie la plus originale de cette conception d'une société économique. La machine a créé l'abondance ; il est donc maintenant possible de mettre en pratique la formule communiste : à chacun selon ses besoins. Dans notre *technocratie*, les salaires sont uniformes, mais excessivement élevés. Beaucoup de lecteurs commencent déjà à sourire. Cependant, dans un pays comme les Etats-Unis, il est possible de produire dès maintenant beaucoup plus qu'on ne le fait. L'industrie automobile peut produire 9 millions de voitures par an, mais se contente d'en sortir environ 4 millions en temps normal. La loi de l'offre et de la demande, c'est-à-dire le bénéfice, empêche de produire à pleine capacité. En effet, la technologie moderne nous permet de fabriquer des quantités énormes de marchandises, mais le système capitaliste, par sa nature même, ne peut laisser le champ libre à la production. Le bénéfice implique nécessairement une offre inférieure à la demande. Dans le cas des automobiles, par exemple, la consommation pourrait encore augmenter considérablement et pourrait être aisément satisfaite, même avec les moyens actuels, si le système capitaliste venait à être modifié ou disparaître. Dans la *technocratie*

---

(1) *Introduction to Technocracy*, by H. Scott and others, p. 48.

de M. Loeb, donc, la production n'est plus limitée par le bénéfice, puisque l'Etat est le seul fabricant. La consommation n'est plus limitée par le pouvoir d'achat mais par les besoins. Chaque travailleur reçoit donc une certaine « quantité » de pouvoir d'achat sous la forme d'un certificat *nominal* qui ne peut être transféré. Tous ces certificats de pouvoir d'achat ne sont valables que pendant l'année de leur émission et deviennent automatiquement nuls le 31 décembre.

Cette méthode de payement supprime évidemment toutes transactions entre individus. Celles-ci doivent alors prendre la forme d'échanges. Une autre conséquence est que l'économie est rendue impossible ; elle n'est d'ailleurs plus nécessaire, puisque l'Etat pensionne les travailleurs au-dessus de 45 ans et leur assure une vie confortable et sans soucis. L'individu est laissé libre de disposer de son pouvoir d'achat comme bon lui semble. Puisque la propriété privée est légale, il peut acheter une douzaine de maisons et une demi-douzaine d'automobiles qu'il léguera à ses enfants, s'il en a. La location est impossible, du moins dans le sens actuel, car le pouvoir d'achat ne peut être transféré. Mais l'usufruit d'une maison peut être échangé pour un autre service.

La monnaie sera basée sur l'énergie.

Enfin, point très important, la monnaie n'est plus basée sur l'or, mais sur l'énergie. Les *technocrates* ont transformé la vieille conception de Karl Marx : les unités de travail. La valeur d'un produit quelconque n'est plus déterminée par la loi de l'offre et de la demande, mais par l'énergie nécessaire à sa production. Karl Marx avait adopté l'unité de travail humain, mais comme dans l'industrie moderne la production est entièrement due, ou presque, à l'énergie mécanique, il faut prendre pour base cette dernière. Une automobile vaudra donc X ergs, ou joules, ou calories. La détermination de la quantité d'énergie nécessaire à la fabrication d'un objet quelconque n'est certainement pas beaucoup plus difficile que le calcul du prix de revient en francs, livres ou dollars. Mais cette détermination devient quelque peu arbitraire et problématique pour les produits agricoles. Quelle est, en effet, la quantité d'énergie nécessaire à la production d'un kilogramme de blé, d'un litre de lait ?

Conclusion.

La technocratie se place entre le socialisme et le communisme

Evidemment, une telle *technocratie* semble être une utopie. Je ne discuterai pas les avantages et les inconvénients d'une telle société. Il est extrêmement difficile de dire si elle est pratiquement possible ; l'expérience seule pourrait résoudre cette question. Les poètes ne trouveraient probablement pas très à leur goût l'enseignement du français ou de la littérature, et les docteurs n'aimeraient peut-être pas de rester attachés toute leur vie à un hôpital qui leur délivrerait leur certificat annuel en échange de quatre heures par jour consacrées à des visites médicales.

La *technocratie* ainsi comprise, ou même avec quelques variantes ici et là, est donc un système de gouvernement qui peut se placer entre le socialisme et le communisme.

MAURICE DRUESNE,
diplômé de l'Université Columbia de New-York.

ÉPHÉMÉRIDES

Vendredi 13 octobre 1933.

FRANCE. — *Hauteville* (Ain) : Mort de Paul Saurin, n à Digne le 27. 8. 70, anc. directeur des délégation financières en Algérie, conseiller général, sénateur d'Ora depuis le 9. 1. 27, de l'Union républicaine.

— *Paris :* Mort du R. P. César-André Berthet, d Pères du Saint-Esprit, né à Chens, diocèse d'Annecy, 2. 9. 76, études à Gien, à Mesnières et au Sémina français de Rome, directeur du Grand Scolasticat Chevilly, 1911, supérieur principal à l'île Maurice, 192 supérieur du Séminaire français de Rome, 1927.

INDE. — *Si-La :* Les RR. PP. Melly et Coquoz, de l'ho pice du Grand-Saint-Bernard, établissent leur campeme sur le col de l'Himalaya afin d'y fonder un hospice secours.

— *Vizagapatam :* Explosion dans une fabrique de mat riel de feux d'artifice ; une trentaine de morts.

ITALIE. — *Gênes :* Mort de Mgr Thomas Broderick, d Missions africaines de Lyon, né à Kilflynn, dioc. Kerry, le 23. 12. 82, études à Cork et à Lyon, missio naire sur la Côte d'Ivoire, prof. et recteur de l'Ec apostol. de Ballmafaa (Mayo), 1908, recteur du Gra Séminaire des Missions africaines de Cork, 1910, préf apostol. du Niger occidental, déc. 1917, élu év. tit. Pednelissus, 24. 8. 18, premier vic. apostol. de la Niger occidentale, 10. 9. 18.

PAYS-BAS. — *Amsterdam :* Clôture de la session l'Union internat. de radiodiffusion ; elle n'a pu arrêter plan satisfaisant concernant le partage des longueu d'onde.

Samedi 14 octobre.

ALLEMAGNE. — *Berlin :* Le gouvernement décide de retirer de la S. D. N. et de la Conférence du dés mement ; le Reichstag et les Parlements particuliers s dissous ; le chancelier Hitler invite le peuple, « au n de l'honneur allemand », à plébisciter sa politiqu 12 novembre.

BELGIQUE. — *Bruxelles :* Circ. de M. P. Poullet, m de l'Intérieur et de l'Hygiène, aux cinq gouverne des provinces flamandes, leur demandant d'interdire a « Dinasos » de s'exercer militairement et de procéder public à des marches d'entraînement, à des manœuv ou à des mouvements d'ensemble.

ESPAGNE. — *Madrid :* 5e conférence internat. po l'unification du droit pénal (14-20 octobre) ; examine questions du terrorisme, de l'abandon de famille, de traite des blanches, du port d'arme prohibée ; la qu tion de l'extradition sera traitée dans une prochai conférence.

GRANDE-BRETAGNE. — *Londres :* Mort de Sir Lancel Douglas Carnegie, né le 26. 12. 61, entra dans la dip matie, 1887, ministre à Paris, 1911-13, à Lisbonn 1913-24, ambass. à Lisbonne, 1924-28.

LUXEMBOURG. — *Luxembourg :* Réunion de l'Ente internat. de l'acier ; s'occupe des relations entre comptoirs internat. et les négociants, et poursuit négociations pour la constitution du comptoir des p trelles à larges ailes.

PAYS-BAS. — *La Haye :* Décret fixant au 20. 10. la date d'entrée en vigueur de la loi du 7. 4. 33 ins tuant les conseils d'entreprises.

Dimanche 15 octobre.

FRANCE. — D. (min. Marine) relatif à la mise en s vice du Code internat. de signaux de 1931 (*J.* 25. 10. 33).

— *Briançon :* Mort accidentelle du général Pellegr né à Cagnes (Alpes-Maritimes), âgé de 59 ans, en à Saint-Cyr, 1893, affecté au G. Q. G., 1914, général brigade, 1. 7. 27, affecté à la 27e division d'infante 18. 6. 31.

ALLEMAGNE. — *Breslau :* Lettre pastorale du card. B tram : regard sur le passé ; préoccupations pour l'aven l'organisation catholique, les œuvres charitables, la j

presse catholique et la presse catholique ; instance pour que les autorités nationalsocialistes cessent les persécutions contre les catholiques en raison de leur activité politique sous l'ancien régime républicain (cf. *D. C.*, t. 30, col. 906).

CANADA. — *Victoria :* Mort du Dr Inazo Nitobe, né au Japon en 1863, prof. aux Universités de Kioto et de Sapporo, prof. d'histoire coloniale à l'Univ. de Tokio, anc. directeur du bureau de l'agriculture et de l'industrie au gouvernement de Formose, prit part, depuis 1919, aux travaux de diverses Commissions de la S. D. N., notamment celle de la coopération intellectuelle, retournait au Japon après la conférence de Banff.

ESPAGNE. — *Madrid :* 7e session des Semaines sociales (15-22 octobre) ; sujet général : la crise morale, sociale et économique du monde ; leçons sur les orientations sociales qui émanent de l'enseignement des Papes, le droit d'association, la propriété privée et ses devoirs, principes et réalisations du service social, la crise économique et l'organisation de la production, les classes moyennes et leurs problèmes, le travail de la mère hors du foyer, le laïcisme, les problèmes agraires et l'organisat. des classes agricoles, le divorce, l'organisat. ouvrière, le chômage, l'apostasie des masses, la crise de la liberté, nationalisme et internationalisme dans la doctrine catholique, le communisme.

TURQUIE. — *Ankara :* M. Nicolas Titulesco, min. des Aff. étr. de Roumanie, s'entretient avec Mustapha Kemal et Tewfik Rouchdi bey.

Lundi 16 octobre.

SAINT-SIÈGE. — Consistoire secret pour la canonisation des Bses Bernadette Soubirous et Jeanne-Antide Thouret.

FRANCE. — *Fontainebleau :* Mort de Jean Cruppi, né à Toulouse le 22. 5. 55 ; études au lycée de Toulouse, avocat, substitut au tribunal de la Seine, avocat général à la Cour de Paris, avocat gén. à la Cour de cassation, 1893-98, cons. gén. de la Haute-Garonne, député de Toulouse, 1898-1919, de la Gauche radicale, sénateur, 1920-24, min. du Commerce, 1908-1909, min. des Aff. étr., 1911, ordonna l'expédition sur Fez, min. de la Justice, 1911-12, voyages en Angleterre, en Italie et en Russie pendant la guerre ; collaborateur à la *Revue des Deux Mondes*, au *Temps ;* auteur de *La Cour d'assises ; Un avocat journaliste au XVIIIe siècle ; Linguet*, 1895 ; *Un siècle de commerce entre la France et le Royaume-Uni*, 1908 ; *Pour l'expansion économique de la France*, 1909.

— *Mulhouse :* Session du Comité internat. cotonnier, sous la présid. de M. Paul Schlumberger ; étudie le problème de la concurrence japonaise sur les divers marchés mondiaux.

ARGENTINE. — *Santo Tome :* Une barque brésilienne tente d'aborder malgré les sommations ; 6 morts, parmi lesquels le capitaine Abdon Motta, parent du président de la République brésilienne.

AUTRICHE. — *Vienne :* Clôture du Congrès social-démocrate ; résolution rayant l'Anschluss du programme politique du parti, réclame la réouverture du Parlement, un programme de distribution du travail, le rétablissement du droit de coalition, le retrait de toutes les mesures réduisant les secours aux chômeurs, le rétablissement du droit de réunion et de la liberté de la presse pour tous les partis démocratiques, le désarmement et la dissolution de toutes les formations fascistes ; décide la création d'un conseil représentatif du prolétariat ; proclamera la grève générale si la dissolution du parti était prononcée.

CHINE. — *Kiating* (Sze-Tchouan) : Plusieurs radeaux transportant des troupes sombrent dans le Min ; 5 000 soldats sont noyés.

GRANDE-BRETAGNE. — *Londres :* Ouverture, en présence de plusieurs évêques anglicans, d'une campagne de propagande pour le Group-Movement du pasteur Frank Buchman.

— *Stapleford* (Cambridge) : Mort du prof. Antony A. Bevan, né le 19. 5. 59 ; études aux Univ. de Strasbourg et de Cambridge, prof. d'Arabe à Cambridge, 1893, membre de l'Acad. britannique, 1916 ; auteur de *A Short Commentary on the Book of Daniel*, 1892 ; *The Naka'id of Jarir and al-Farazdak*, 1905-12 ; *Essay on Historical Methods in the Old Testament*, 1909.

NORVÈGE. — Elections au Storting ; le parti travailliste gagne 22 mandats.

RUSSIE. — *Moscou :* Signat. d'une nouvelle convention russo-finlandaise pour la navigation côtière.

SUISSE. — *Genève :* La Conférence du désarmement suspend ses travaux jusqu'au 26 octobre.

Mardi 17 octobre.

FRANCE. — D. (min. Educat. nationale) portant modificat. des remises de principe accordées aux enfants de la même famille présents simultanément dans les établissements d'enseign. secondaire de l'Etat (*J. O.*, 21. 10. 33). — D. (min. Marine) nommant le vice-amiral Eugène.-G.-Auguste Descottes-Genon commandant en chef des forces navales d'Extrême-Orient (*J. O.*, 18. 10. 33).

— *Parlement :* Ouverture de la session extraordinaire. — A la Chambre, le président E. Daladier répond à l'Allemagne : nous ne sommes sourds à aucune parole, mais nous ne sommes aveugles devant aucun acte... nous, nous entendons demeurer fidèles, quoi qu'il advienne, à une politique de collaboration associant non pas seulement la France et l'Allemagne, mais les autres nations ; l'extrême urgence pour la discussion du projet financier est votée par 470 voix contre 120.

— *Paris :* Premier numéro de *L'Appel*, quotidien du soir, directeur Adéodat Compère-Morel, organe des socialistes dissidents.

ALLEMAGNE. — *Berlin :* Le Cabinet d'Empire adopte une loi modifiant le statut de la Banque d'Empire, une loi sur le commerce de détail, une loi rétablissant les corporations d'artisans, une loi modifiant la formule de serment des ministres et hauts fonctionnaires des pays.

AUTRICHE. — *Vienne :* Constitution d'un Comité interconfessionnel de secours pour les victimes de la famine en Russie, sous la présid. du card. Théodore Innitzer.

CHINE. — *Pékin :* Reddition du général Fang-Tcheng-Ou, sous certaines conditions.

ESTONIE. — *Tallinn :* Démission du Cabinet Jaan Toenisson, à la suite de l'adoption par plébiscite de la nouvelle Constitution.

HONDURAS. — *Tegucigalpa :* Mort de Mgr Augustin Hombach, Lazariste, né à Hoenningen, dioc. de Cologne, le 29. 10. 79, études en Belgique, prof. au Séminaire de Costarica, 1909, de Tegucigalpa, 1910, élu archev. de Tegucigalpa, 3. 2. 23, administrateur de Sainte-Rose de Copan, 1926-29.

SIAM. — *Dommuang :* Les troupes gouvernementales reprennent la ville.

SUISSE. — *Genève :* M. Léon Nicole, chef du parti socialiste genevois, condamné à 6 mois de prison le 7. 6. 33, est remis en liberté.

TURQUIE. — *Ankara :* Signat. d'un traité d'amitié, d'arbitrage, de non-agression et de conciliation turco-roumain. — M. Albert Kammerer, ambass. de France, remet ses lettres de créance au président Mustapha Kemal.

URUGUAY. — *Montevideo :* Visite officielle du général Agustin P. Justo, prés. de la République argentine.

Mercredi 18 octobre.

VATICAN. — Audience de M. A. Rivet et du R. P. Calixte, directeur de *la Documentation Catholique*.

FRANCE. — D. (min. Justice) relatif à l'applicat. de l'art. 138 de la loi du 31. 5. 33 concernant les marchés de guerre (*J. O.*, 19. 10. 33). — D. (min. Justice) fixant la composition du jury national des marchés de guerre (*J. O.*, 19. 10. 33 ; *rectificatif*, *J. O.*, 21. 10. 33). — D. (min. Marine marchande) instituant une Commission de codification du droit maritime (*J. O.*, 22. 10. 33). — D. (min. Air) portant réorganisat. de l'armée de l'air (*J. O.*, 19. 10. 33).

— *Toulon :* Arrestat. de M. Xavier-René Vidal, dessinateur à l'atelier des torpilles dans l'arsenal, et de M. Camille André, agent d'affaires et de ventes d'immeubles, sous l'inculpation de détournements de documents intéressant la défense nationale.

ALLEMAGNE. — *Berlin :* Le gouvernement se retire du Bureau internat. du Travail. — Sir Eric Phipps, ambass. de Grande-Bretagne, remet ses lettres de créance au prés. Hindenburg. — Tous les Allemands employés en U. R. S. S., à quelque titre que ce soit, reçoivent l'ordre de regagner leur pays sans délai.

AUTRICHE. — *Vienne :* Le Dr Edouard Benès, min. des Aff. étr. de Tchécoslovaquie, confère avec le premier ministre Dr Engelbert Dollfuss.

ESPAGNE. — *Madrid* : Ajournement *sine die* des élections municipales devant avoir lieu en novembre.

IRLANDE. — *Dublin* : Le Sénat vote en deuxième lecture trois amendements constitutionnels : le premier permettant au Conseil exécutif de mettre en vigueur les lois financières sans l'assentiment du gouvernement général, le deuxième supprimant le droit de *veto* du roi sur toutes les lois votées par le Parlement de l'Etat libre, le troisième supprimant le droit d'appel du Conseil privé.

Jeudi 19 octobre.

SAINT-SIÈGE. — Consistoire public pour les prochaines canonisations des bienheureuses Bernadette Soubirous et Jeanne-Antide Thouret.

FRANCE. — *Chambre* : M. Léon Archimbaud forme un sous-groupe radical-socialiste de gauche afin de maintenir intacte la doctrine du parti.

— *Paris* : 2 000e numéro de la revue *Le Noël*.

ALLEMAGNE. — *Berlin* : Le gouvernement notifie au secrétariat S. D. N. sa décision de se retirer de cette institution. — Création d'un Office national du commerce extérieur, chargé de centraliser toutes les demandes et suggestions destinées à stimuler le commerce extérieur.

AUSTRALIE. — *Derby* : L'aviateur australien Charles Ulm, accompagné de deux pilotes et d'un observateur, termine son raid Feltham-Derby en 6 jours 17 h. 45 m.

DANEMARK. — *Copenhague* : M. François Manceron, ambass. de France, remet ses lettres de créance au roi Christian X.

PÉROU. — *Lima* : Echec d'un complot révolutionnaire ; arrestation des conspirateurs.

Vendredi 20 octobre.

FRANCE. — Arrêté (min. Marine marchande) fixant la composition de la Commission de codificat. du droit maritime (*J. O.*, 22. 10. 33).

ETATS-UNIS. — *Cincinnati* : L'aviateur américain Jimmy Wedel réalise 531 kilom. à l'heure en avion, record du monde.

— *Saint-Paul* : Les représentants de la National Farm Holiday Association votent la grève générale à partir du 21 octobre, dans les cinq Etats agricoles du Nord.

GRÈCE. — *Athènes* : M. Nicolas Titulesco, min. des Aff. étr. de Roumanie, confère avec MM. Panayoti Tsaldaris, prés. du Conseil, et Démètre Maximos, min. des Aff. étr., Alexandre Zaïmis, prés. de la République, et E. Venizelos (20-22 octobre).

JAPON. — Au large de Kobe, naufrage du vapeur japonais *Yashima-Maru* à la suite d'un incendie ; 64 morts.

SUÈDE. — *Stockholm* : Le prix Nobel de médecine pour 1933 est attribué au Dr Thomas Hunt Morgan (né à Lexington en 1866, prof. de biologie au Bryn Mawr College, de zoologie expérimentale à l'Université Columbia, prof. à l'Institut technologique de Pasadena, membre correspondant de l'Acad. des sciences de Paris ; auteur de travaux sur les chromosomes et l'hérédité).

TURQUIE. — *Ankara* : M. Julius Goemboes, prés. du Conseil de Hongrie, et le comte Koloman von Kanya, min. des Aff. étr., s'entretiennent avec MM. Mustapha Kemal et Tewfik Rouchdy bey (20-22 octobre).

YOUGOSLAVIE. — *Belgrade* : Ouverture de la session ordinaire du Parlement ; M. Tomachitch, min. de l'Agriculture, est élu prés. du Sénat.

Samedi 21 octobre.

FRANCE. — D. (min. Aff. étr.) portant promulgat. de la convention d'assistance aux indigents signée à Paris le 9. 9. 31 entre la France et la Suisse et du protocole de signat. (*J. O.*, 23-24. 10. 33).

ARGENTINE. — *Buenos-Aires* : Mort du prof. Joseph Lignières, anc. élève de l'Institut Pasteur de Paris, envoyé en Argentine par son maître Edmond-J.-Etienne Nocard, chargé par le gouvernement du contrôle de tous les vaccins et sérums utilisés dans le pays pour la protection des animaux, fonda à Buenos-Aires l'Institut d'Etat pour la fabrication des vaccins et sérums vétérinaires, créateur d'un vaccin antiaphteux, membre correspondant de l'Acad. de médecine de Paris.

AUTRICHE. — *Klagenfurt* : Arrestation du prince Bernard de Saxe-Meiningen pour propagande hitlérienne ; il est condamné à six semaines d'emprisonnement.

ESTONIE. — *Tallinn* : M. Constantin Paets constit[ue] un Cabinet d'affaires pour l'applicat. de la nouvelle Con[s]titution.

ETATS-UNIS. — *Newport News* : Départ, sur le navi[re] *Jacob-Rupert*, du vice-amiral Richard E. Byrd, accom[pagné] de 70 savants et explorateurs, pour une long[ue] exploration des régions antarctiques.

ITALIE. — *Porto Corsini* : Le capitaine aviateur Piet[ro] Scapinelli atteint en hydravion la vitesse moyenne [de] 619 km. 374 à l'heure et gagne la coupe de vitess[e] Louis Blériot.

— *Rome* : Création d'un organe de liaison entre [le] ministère de la Guerre et le commandement de la mili[ce] volontaire fasciste. — 2 000e numéro de la *Civiltà Catt[o]lica*.

POLOGNE. — *Lwow* : Nicolas Lanyik, étudiant ukra[i]nien, tue à coups de revolver M. Alexandre Majlov, fon[c]tionnaire au consulat soviétique.

SIAM. — *Hua-Hin* : Le roi Prajadhipok Ier et la rei[ne] Rambai s'enfuient en avion et se réfugient à Sengor[a].

TCHÉCOSLOVAQUIE. — *Prague* : La Chambre vote [le] projet de loi sur l'interdiction et la dissolution des parti[s] dont l'activité menace l'unité et la sécurité de l'Eta[t] ou sa constitution républicaine et démocratique.

Dimanche 22 octobre.

SAINT-SIÈGE. — Journée missionnaire mondiale.

FRANCE. — *Paris* : Mort de Adly Yeghen pacha, pré[s.] du Conseil des ministres d'Egypte, 1926-27 et 4. 10. [30-] 1. 1. 30.

— *Saint-Etienne* : Le prés. A. Lebrun inaugure [le] monument aux morts et remet la croix de la Légi[on] d'honneur à l'Ecole nationale supérieure des mines.

ALLEMAGNE. — *Berlin* : Clôture de la Semaine [de] l'artisanat par un défilé de 500 000 artisans.

ETATS-UNIS. — *Washington* : Signat. d'un accord ent[re] les Etats-Unis et Panama réglant les litiges relatifs [au] canal de Panama. — Dans un message radiodiffusé à [la] population américaine, le prés. Roosevelt annonce que [le] gouvernement a l'intention de prendre en mains le co[n]trôle de la valeur or du dollar.

SUISSE. — *Gland* : Mort de Vithalbhai Patel, partis[an] du Swara indien, comme son frère Vallabhai Patel, m[ais] moins connu que lui ; membre de l'assemblée législat[ive] à Bombay, 1923, président, 1925, réélu à l'unanimité [en] 1927, soutint la 2e campagne de désobéissance civi[le], donna sa démission de prés. à l'Assemblée législ., av[ril] 1930, arrêté et condamné à 6 mois de prison à la fin [de] 1930, visita ensuite les Etats-Unis et l'Europe.

TURQUIE. — *Ankara* : Signat. du protocole prorogea[nt] de cinq années le traité turco-hongrois de neutralité, co[n]ciliation et arbitrage de 1929.

Lundi 23 octobre.

FRANCE. — D. (prés. du Conseil relatif aux aumôni[ers] militaires d'Alsace et de Lorraine (*J. O.*, 25. 10. 33). D. (min. Intérieur) réglementant la délivrance des car[tes] d'identité destinées aux étrangers (*J. O.*, 30-31. 10. 3[3]). — D. (min. Guerre) modifiant le décret du 7. 9. 26 re[la]tif au recrutement des indigènes algériens (*J. O.*, 1. [11.] 33 ; *rectificatif*, *J. O.*, 10. 11. 33).

— *Chambre* : L'article 37 du projet financier, in[sti]tuant un prélèvement sur les traitements des foncti[on]naires et sur les revenus privés stables, est rejeté [par] 329 contre 241 ; le Cabinet E. Daladier donne sa dém[is]sion (cf. *D. C.*, t. 30, col. 861-867).

— *Paris* : 20e Congrès internat. d'hygiène (23-26 [oc]tobre), traite la question des grands travaux publics d'[hy]giène dans ses rapports avec la crise économique et c[elle] de la coordination des efforts dans la lutte antituber[cu]leuse, de l'urbanisme et de la tuberculose. — Prem[ier] Congrès internat. de thérapeutique réunissant, sous [la] présid. de M. Loeper, les représentants de 11 nation[s] l'évolution de la thérapeutique, l'union du laboratoire [et] de la clinique, de la pharmacologie et de la thérap[eu]tique, le problème des spécialités pharmaceutiques.

GRANDE-BRETAGNE. — *Londres* : Le gouvernement [se] prononce en faveur de l'ajournement de la Conférence [du] désarmement.

LUXEMBOURG. — *Luxembourg* : Mort de Mgr Je[an-]Baptiste-Olaf Fallize, né à Betlingen, dioc. de Luxe[m]bourg, le 9. 11. 44, ét. à l'Univ. grégorienne à Ro[me]

us-directeur du Grand Séminaire de Luxembourg, curé Pintsch, 1876, député et chef du parti catholique, 81, directeur de journal, 1884, missionnaire en Norge et préfet apostolique, 18. 5. 87, élu év. tit. d'Elusa vic. apostol. de Norvège et du Spitzberg, 15. 3. 92, sistant au trône pontifical, 11. 5. 12, démissionnaire de n vicariat, août 1921, promu archev. tit. de Chalcis, 10. 22.

Pays-Bas. — *La Haye* : Le Conseil des ministres décide défendre à tous les fonctionnaires de prendre part toute agitation publique contre le gouvernement.

Pologne. — *Varsovie* : Signat. d'un accord douanier olono-suédois.

Mardi 24 octobre.

France. — *Orange* : Arrestation de M. Emile Grollier, arman, accusé d'espionnage.

— *Saint-Elier* : L'express Cherbourg-Paris déraille et ombe en partie dans une rivière ; 36 morts, 86 blessés.

Allemagne. — *Munich* : Arrestation de M. Noël D. enter, correspondant du *Daily Telegraph*, qui avait onné un compte rendu détaillé de la cérémonie militaire de Kelheim et sera jugé pour complot contre la ûreté de l'Etat.

Espagne. — *Tarragone* : Les RR. PP. Chartreux quittent a ville en vertu de la loi sur les Congrégations interdisant toute activité commerciale aux Ordres religieux.

Etats-Unis. — *Des Moines* : Mort de Mgr Thomas Guillaume Drumm, né à Fore, dioc. de Meath, le 12. 7. 1, études à Dubuque, curé de Saint-Patrice à Cedar Rapids, dioc. de Dubuque, élu év. de Des Moines, 28. 3. 9.

Islande. — *Reykjawik* : Les électeurs se prononcent pour l'abolition de la loi prohibant les boissons alcoolisées.

Italie. — *Rome* : Congrès national de philosophie 24-28 oct.), sous la présid. de M. Francesco Orestano ; réaction contre l'idéalisme de M. Giovanni Gentile.

Tchécoslovaquie. — *Prague* : Départ pour Rome du nonce apostolique, Mgr Pietro Ciriaci.

Mercredi 25 octobre.

France. — *Angers* : Mort de Ferdinand Bougère, né à Angers le 26. 7. 68, licencié en droit, propriétaire, député d'Angers, 1898-1932, du groupe des Indépendants sénateur de Maine-et-Loire depuis le 20. 3. 32, de la Droite.

— *Cannes* : Mort de l'historien anglais Sir John W. Fortescue, né le 28. 12. 59 ; auteur de *History of the 17th Lancers*, 1895 ; *The History of the British Army*, 1899-1920 ; *Wellington*, 1925 ; *Six British Soldiers*, 1928 ; *The Empire and the Army*, 1928 ; *A Short account of Canteens in the British Army*, 1928.

— *Paris* : Séance publique annuelle des cinq Académies ; discours du président, M. Ferdinand Brunot, sur les morts de l'année ; de M. Maurice Caullery sur les conceptions modernes de l'hérédité ; de M. Paul Léon sur Versailles 1833-1933 ; de M. Joseph Barthélemy sur les principes de la Révolution et leur destinée présente ; du général M. Weygand sur Vauban et Choderlos de Laclos.

— *Le Correspondant*, revue bimensuelle, littéraire, historique et philosophique, fondée en 1829, cesse sa publication (cf. *D. C.*, t. 30, 949-53).

Allemagne. — *Berlin* : Arrestation de M. Hans Bredow né le 26. 11. 79 à Schlawe, directeur de la Telefunken-Gesellschaft, 1908-19, fondateur de la Radio allemande, secrétaire d'État au ministère des Postes du Reich, 1919-26), accusé de corruption dans dix-neuf affaires différentes.

— *Mayence* : 3e Congrès internat. du Christ-Roi (25-29 octobre) ; l'organisat. de l'Action catholique et les conditions requises pour la réaliser ; les fondements dogmatiques de l'Action catholique, l'apostolat de la prière et de la pénitence, l'apostolat par l'amour actif du prochain, l'apostolat par la vie exemplaire, l'apostolat par les écrits et la presse catholique, l'organisation de l'Action catholique dans la paroisse, les exercices spirituels, haute école d'Action catholique, l'apostolat de ceux qui sont les auxiliaires du ministère paroissial (cf. *D. C.*, t. 30, 24-29).

— *Ulm* : Arrestat. de 17 communistes dans une usine des environs de la ville.

Equateur. — *Quito* : Le général Francesco Gomez de la Torre est désigné comme chef du gouvernement.

Espagne. — *Madrid* : Premier Congrès internat. du cancer (25-30 octobre), 35 nations sont représentées ; création de l'Union internat. contre le cancer.

Etats-Unis. — *Washington* : Le gouvernement décide d'acheter de l'or à 31 dollars 36 cents l'once, taux supérieur au taux mondial.

Grande-Bretagne. — *East Fulham* : M. J. C. Wilmot, travailliste, est élu député par 17 790 voix contre 12 950 à M. J. Waldron, conservateur, en remplacement de Sir Kenyon Vaughan-Morgan, conservateur, décédé.

— *Hayling* (île) : Mort de Mme Annie Louisa Swynnerton, née à Kersal (Manchester) en 1844, ét. à Paris et à Rome, où elle vivait habituellement, peintre de renom ; auteur notamment des tableaux : *Mater triumphalis* (Luxembourg) ; *Rêve d'Italie* (Metropolitan Museum de New-York) ; *Espoir ressuscité* (Tate Gallery) ; c'est la première femme élue membre de l'Academy of Royal Arts.

Indochine. — *Nui-Bara* : Assassinat de M. Maurer, délégué administratif français.

Suisse. — *Genève* : M. C. V. Bramsnaes, prof. de politique sociale à l'Univ. de Copenhague, sénateur, min. des Finances, est élu prés. du Conseil d'administration du B. I. T. pour un an.

Turquie. — *Ankara* : Signat. d'un accord commercial turco-japonais.

Yougoslavie. — *Belgrade* : M. Nicolas Titulesco, min. des Aff. étrangères de Roumanie, confère avec le Dr Milan Serchkitch et M. Bojolioub Jevtitch (25-27 octobre).

Jeudi 26 octobre.

France. — *Parlement* : M. Albert Sarraut, sénateur, forme le nouveau Cabinet.

— *Avignon* : 50e Congrès des Jurisconsultes catholiques (26-28 oct.) ; thème général : le socialisme juridique dans le droit privé, analyse de la transformation progressive qui se fait, sous l'influence et dans un esprit socialistes, de notre législation civile et de nos entreprises économiques ; rapports sur le socialisme au regard de la religion et de la morale, le socialisme et la famille, le socialisme dans la législation scolaire, le socialisme éducateur, les droits et les devoirs de la propriété, l'amoralisme juridique à propos de certaines théories de l'abus de droit et du risque, la socialisation de la propriété immobilière, le régime fiscal, instrument du socialisme, la destruction des monnaies et les responsabilités de l'Etat, l'économie mal dirigée ou le socialisme, l'organisat. corporative agricole et le socialisme d'Etat, le socialisme et la loi du 11. 7. 32 sur le marché du blé, la socialisation des risques de la production économique, les menaces étatistes contre les œuvres d'assistance privée, étude pratique de la loi du 15. 1. 33 ; le socialisme d'Etat, solution du moindre effort.

— *Cangé* (Château de) : Mort du comte Paul de Pourtalès, âgé de 73 ans, prés. de la Société d'encouragement, 1926, membre du Comité du cheval de guerre, du Conseil supérieur des haras et de la Commission du stud-book français de pur sang ; prés. de l'Union d'hygiène sociale de l'Indre-et-Loire, du sanatorium de Bel-Air et du sanatorium du Timbre.

— *Menton* : Remise officielle au gouvernement espagnol des cendres de l'écrivain Blasco Ibanez, qui seront transportées à Valence (mort le 28. 1. 28).

— *Paris* : 42 municipalités de la Seine menacent de démissionner si le décret réduisant la participation de l'Etat aux frais des constructions scolaires n'est pas rapporté.

— *Rennes* : Mort d'Eugène Jamin, né à Laval le 13. 4. 63, maître imprimeur, cons. municipal de Laval, 1908, maire, 1919, cons. général, 14. 12. 19, sénateur de la Mayenne depuis le 6. 1. 21, de l'Union républicaine.

Brésil. — *Rio de Janeiro* : Ouverture de la Conférence chargée de résoudre le conflit relatif à Leticia.

Bulgarie. — *Sofia* : MM. Julius Goemboes, prés. du Conseil de Hongrie, et M. le comte Koloman von Kanya, min. des Aff. étr., confèrent avec M. Nicolas Mouchanoff (26-27 octobre).

Cuba. — *La Havane* : Démission du Cabinet, qui est refusée par le prés. Grau San Martin.

Siam. — Le prince Bovaradej, chef de l'insurrection, s'enfuit en avion.

SUISSE. — *Genève* : Le bureau de la Conférence du désarmement s'ajourne au 9 novembre et la Commission générale au 4 décembre. — Le Conseil S. D. N. élit M. Sean Lester, Irlandais, comme haut commissaire de la S. D. N. à Dantzig

Vendredi 27 octobre.

FRANCE. — *Paris* : Le prix de *l'Europe Nouvelle* (10 000 francs) est décerné à Mme Andrée Viollis (Mme d'Ardenne de Tizac, collaboratrice au *Petit Parisien*) pour son *Le Japon et son empire*.

— *Saint-Etienne* : Congrès de l'Alliance républicaine démocratique (27-29 octobre) ; préconise la trêve des partis dans l'intérêt de la République, demande de maintenir le franc à sa valeur-or actuelle, d'ajuster les dépenses de l'Etat à ses recettes, d'équilibrer le budget sans impôts ni emprunts nouveaux, de combattre les propositions démagogiques en réservant au gouvernement l'initiative en matière de dépenses, de réviser notre système d'impôts directs, d'entreprendre d'urgence la réforme de l'Etat par la réduction de ses attributions en matière économique, de remanier les lois qui déterminent un accroissement automatique des dépenses.

AUTRICHE. — *Vienne* : Le gouvernement interdit pour une année 16 journaux illustrés allemands.

FINLANDE. — *Helsingfors* : Arrestat. de dix personnes, dont une Canadienne, Marie-Louise Martin, un Américain et un Polonais, sous l'inculpation d'espionnage ; le lieutenant finlandais Pentikainen s'enfuit en Russie.

ITALIE. — *Rome* : M. Yovan Doutchitch, ambass. de Yougoslavie, remet ses lettres de créance au roi Victor-Emmanuel III.

PALESTINE. — *Jaffa* : Grève générale des musulmans pour protester contre l'immigration juive ; collision avec la police ; les troubles s'étendent à toute la Palestine le 28 octobre ; bilan des émeutes : 43 tués, 33 blessés graves, 190 blessés légèrement.

POLOGNE. — *Varsovie* : Nomination des membres de l'Académie littéraire polonaise créée le 6 octobre.

PORTUGAL. — *Bragance* : Révolte de quelques éléments du 10e régiment d'infanterie, rapidement maîtrisée.

TCHÉCOSLOVAQUIE. — *Prague* : 17e Congrès du parti social-démocrate ; constate le danger internat. et intérieur que représente le fascisme et la nécessité d'une défense énergique de la démocratie.

TURQUIE. — *Ankara* : L'assemblée nationale adopte une loi d'amnistie à l'occasion du dixième anniversaire de la République.

Samedi 28 octobre.

CHINE. — *Nankin* : Démission de M. Tsu-Wen-Soong, min. des Finances ; il est remplacé par M. Koung-Hsiang-Hsi.

CUBA. — *La Havane* : La Fédération nationale du travail décide une grève générale de 48 heures pour protester contre la dissolution du syndicat ouvrier de Camaguey et la répression des troubles dans cette ville.

GRANDE-BRETAGNE. — *Londres* : Les membres du Comité internat. des producteurs d'étain signent un accord sur les tonnages de base, qui prendra effet le 1. 1. 34 et aura une durée de trois ans.

ITALIE. — *Rome* : Message de M. B. Mussolini aux Chemises noires à l'occasion du onzième anniversaire de la marche sur Rome. —, Inauguration de la Voie triomphale.

NORVÈGE. — *Oslo* : Démission de M. O. N. I. Stroemme, min. des Affaires sociales, pour raison de santé ; M. Trygve Utheim, anc. préfet du comté de Moere, lui succède.

Dimanche 29 octobre.

FRANCE. — *Girons* (Ain) : Mort de Hubert Garbit, né à Lyon le 4. 2. 69, anc. élève de l'Ecole polytechnique, officier d'artillerie : il servit en Indochine, Nouvelle-Calédonie et à Madagascar ; anc. gouverneur général de Madagascar.

— *Lille* : Clôture de la 49e assemblée des catholiques du diocèse, qui délibéra sur l'Action catholique et les adaptations nécessaires ; discours de MM. Eugène Duthoit, Pourchet, de Mgr Dubourg et du card. Liénart.

— *Montauban* : Au scrutin de ballottage, M. Albert Daille, radical-soc., cons. général, maire de Monpezat-d Quercy, prof. à l'Ecole vétérinaire de Toulouse, est é député par 8 914 voix contre 8 580 à M. J. de Mauld républicain indépendant, et 422 à M. Louis Aurin, com muniste, en remplacement de Marcel Ulrich, de la Gauch radicale, décédé le 1. 8. 33.

— *Paris* : Mort de Paul Painlevé, né à Paris 5. 12. 63, études aux lycées Saint-Louis, Louis-le-Gran à l'Ecole normale supérieure, 1883, docteur ès-scienc mathématiques, 1887, lauréat de l'Institut, 1890, 189 1896, prof. à la Faculté des sciences de Lille, 188 maître de conférences à la Sorbonne, 1891, prof. à l'Eco normale, puis à l'Ecole polytechnique, prof. de calc différentiel à Stockholm, 1894, membre de l'Acad. d Sciences, section de géométrie, 1900, correspondant associé de plusieurs Académies des sciences étrangère prés. du Conservatoire des arts et métiers et prés. Conseil de l'Observatoire de Paris, député de Paris, 191 28, député de Nantua-Gex depuis le 29. 4. 28, républica socialiste, prés. de la Commission des inventions, la sous-Commission des armements et de la Commissi de l'aéronautique en 1914, prés. de la Chambre, 1924-2 min. de l'Instr. publ., 1915-16, min. de la Guerr mars-sept. 1917, prés. du Conseil, sept.-nov. 1917, avr nov. 1925, min. de la Guerre, nov. 1925-ma 1926, juillet 1926-oct. 1929, min. de l'Air, déc. 193 janv. 1931, juin 1932-janv. 1933 ; auteur de *Leçons s le frottement*, 1895 ; *Leçons sur l'intégration des équ tions différentielles de la mécanique et application* 1895 ; *Leçons sur la théorie analytique des équations d férentielles*, 1897 ; *Transformations des fonctions V (x, z)*, 1899 ; *De la méthode dans les sciences*, 1909 ; *L'av tion*, 1910 ; *L'organisation en France de la locomoti aérienne*, 1910 ; *Comment j'ai nommé Foch et Pétain Cours de mathématique professé à l'Ecole polytechniq* 1930 ; *Leçons sur la résistance des fluides visqueux et n visqueux*, 1930. — Mort du prof. Albert Calmette, né Nice le 12. 7. 63, ét. aux lycées de Clermont-Ferrand, Brest et Saint-Louis, Paris, à la Faculté de médecine Paris, docteur en médecine, anc. médecin de la Marin des troupes coloniales, fondateur et premier directeur l'Institut Pasteur de Saïgon, chargé de mission par l'In titut Pasteur pour l'étude de la peste à Oporto, 1899, fo dateur du dispensaire antituberculeux Emile Roux, Lille, et du sanatorium populaire et familial de Montign en-Ostrevent (Nord), représentant de l'Algérie au Com internat. d'hygiène publ., 1912, sous-directeur de l'Ins tut Pasteur, 1917, membre de l'Acad. de médecine, s tion d'hygiène, 1919, membre de l'Acad. des Scienc 14. 11. 27 ; travaux sur l'évacuation après épuration eaux résiduaires, sur l'ankylostomiase et sur la tuberc lose ; recherches sur le bacille billié Calmette-Guér (B. C. G.) ; auteur de *L'ankylostomiase*, 1905 ; *Recherch sur l'épuration biologique des eaux d'égout*, 1905-6 ; *L venins, les animaux venimeux et la sérothérapie anti nimeuse*, 1907 ; *Recherches expérimentales sur la tub culose*, 1907 ; *Ce que Pasteur dut à Lille et ce que Li doit à Pasteur*, 1910 ; *Traité d'hygiène*, 1911 ; *Egouts vidanges, ordures ménagères, cimetières*, 1911 ; *L Œuvres préscolaires*, 1911 ; *L'infection bacillaire et tuberculose chez l'homme et les animaux*, 1920.

— *Saint-Omer* : M. François de Saint-Just, de l'Uni républ. démocr., est élu député par 7 965 voix cont 2 172 à M. Picquet, S. F. I. O., 2439 à M. Louis Bo républicain de gauche, 1 584 à M. Cadet, radical, et 1 à M. Brousselle, républicain indépendant, en remplaceme du général Victor de Saint-Just, de l'U. R. D., décédé 3. 8. 33.

AUTRICHE. — *Vienne* : Dissolution de la Fédération d gendarmes autrichiens.

ESPAGNE. — *Valence* : Retour des cendres de Blas Ibanez.

ETATS-UNIS. — *Chicago* : M. Leo Krzycki, de Milwauk est élu prés. du parti socialiste américain, en rempla ment de Morris Hillquit, décédé le 8 octobre.

— *Washington* : Le prés. F. Roosevelt décide d'ache de l'or sur les marchés internat. pour faire baisser dollar et monter les prix intérieurs.

IRAK. — *Bagdad* : Démission du Cabinet ayant à tête Rashid Ali bey el Gilami.

TURQUIE. — *Ankara* : Célébrat. du dixième anniversa de la République (29-31 octobre).

Imprimerie « Maison de la Bonne Presse » (Ste Ame), 5, rue Bayard, Paris-8e. — *Le gérant* : A. FAIGLE.